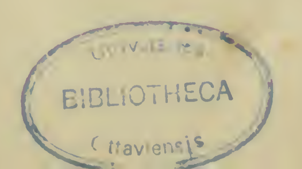


U d'/of OTTAWA
39003002502069

CONTES



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LES LOIS PÉNALES DE LA FRANCE, en toutes matières et devant toutes les juridictions, exposées dans leur ordre naturel, avec leurs motifs, 2 vol. grand in-8°, de XI-1,655 pages. — Paris, Cosse et Marchal, 1868.

NOUVELLES ET FANTAISIES HUMORISTIQUES (*première série*), 1 vol. in-12 carré. — Paris, Librairie générale, 1872. (*Épuisé.*)

NOUVELLES ET FANTAISIES HUMORISTIQUES (*Deuxième partie*), 1 vol. même format, même éditeur, 1876. (*Épuisé.*)

Ces deux derniers ouvrages, augmentés de dix-sept pièces inédites, sont réédités dans la Bibliothèque-Charpentier, en trois volumes dont chacun sera d'un genre séparé, sous les titres de : CONTES, NOUVELLES, FANTAISIES. *Le présent volume sera suivi, sans interruption, des deux autres.*

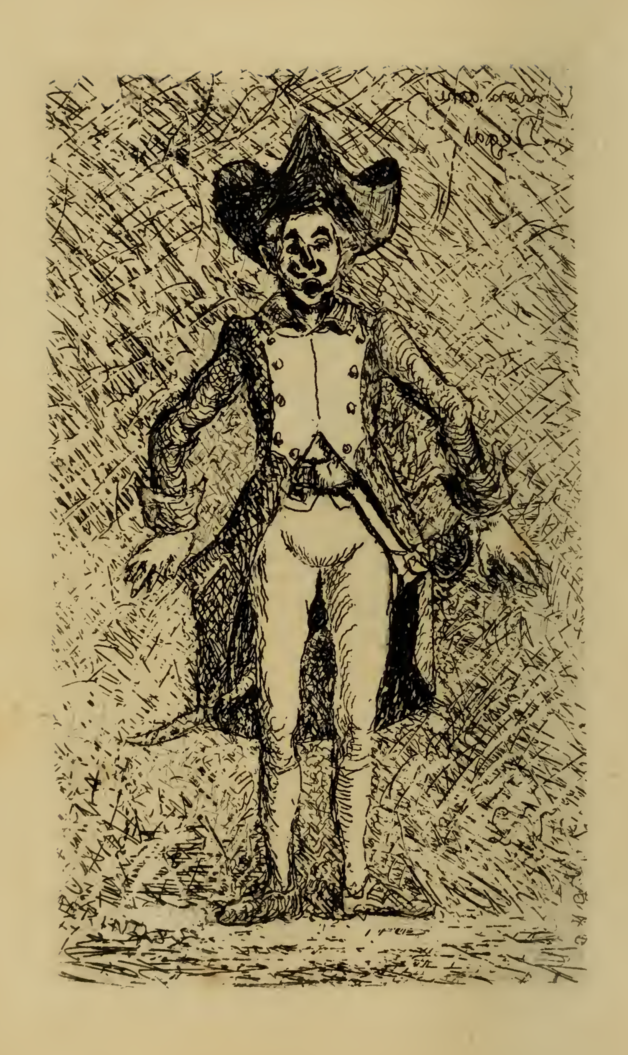
LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS, étude bibliographique et artistique sur cette bibliothèque. Paris, Joseph Baer et Cie, 1875.

VOYAGES ET AVENTURES DU CAPITAINE MARIUS COUGOURDAN, 1 vol. in-12 carré, avec portrait *par l'auteur.* — Paris, Dentu, 1879. (*Épuisé*).

ZOOLOGIE MORALE, 1 vol. même format. (*Sous presse.*)

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 11055





EUGÈNE MOUTON

(MÉRINOS)

CONTES

ORNÉS D'UN PORTRAIT

DE

L'INVALIDE A LA TÊTE DE BOIS

Dessiné et gravé à l'eau-forte

par l'Auteur



PARIS

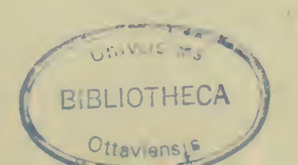
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

—

1881

Tous droits réservés.



PQ
2367
.M84C6
1881

AVERTISSEMENT

L'auteur a publié, en 1872 et en 1876, sous le titre de *Nouvelles et Fantaisies humoristiques,* deux recueils de genres très divers. Aujourd'hui, voulant donner à cette partie de ses œuvres une forme définitive, il en fait trois volumes séparés, dans chacun desquels seront rassemblées les pièces d'un même genre.

Tout d'abord il en a détaché le *Rossignol,* l'*Exposition de Chiens,* l'*Ane de Buridan* et les *Mouches*, pour les réunir à la *Zoologie morale,* ouvrage nouveau qu'il va faire paraître dans quelques jours.

Sous le titre de *Contes*, il a réuni ici les nouvelles comiques qui se trouvaient dans les volumes de 1872 et de 1876, et il y a ajouté : *le Naufrage de l'Aquarelliste; Une Soirée de Caciques; la Lyre; la Vénus de Milo,* qui n'avaient pas encore paru en recueil, et *Troc,* qui est inédit.

En tête de ce volume, l'auteur a gravé à l'eau-forte le portrait « véritable » de L'*Invalide à la Tête de Bois.*

Le volume suivant contiendra les nouvelles du genre pathétique ou sentimental; le dernier, les fantaisies humoristiques. On retrouvera de même dans ces volumes les pièces analogues des deux anciens, plus douze pièces qui n'avaient pas encore été recueillies.

Cette nouvelle édition contiendra donc, outre tout ce qui avait déjà paru, dix-sept pièces inédites.

L'auteur a revu et corrigé le tout avec le plus grand soin. Il ose espérer que, sous cette

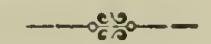
forme nouvelle qui y donne plus d'accent et d'unité, son œuvre pourra justifier un peu mieux l'excès d'indulgence que le public a bien voulu lui montrer, et dont l'auteur exprime ici sa profonde reconnaissance.

CONTES

HISTOIRE

DE

L'INVALIDE A LA TÊTE DE BOIS



Ce n'est pas à moi qu'il faut dire que l'Invalide à la Tête de Bois n'a jamais existé, et par une bonne raison : c'est que c'était mon camarade de régiment et que nous avons brossé les Turcs ensemble.

Vous me direz que je cherche à vous en faire accroire : il n'y a que les conscrits qui ne croient à rien. Je vous donne ma parole d'honneur que c'est très vrai !

Ainsi !

Donc, quand je le vis arriver au régiment, il avait vingt ans. C'était un beau soldat, grand, gros, un fort homme comme moi. Il faisait son service comme tout le monde, ni mieux ni pis.

Je ne suis pas homme à vous dire une chose pour l'autre, moi.

Il était bon enfant comme tout, aimant à rire, à boire et à fumer; farceur au possible : toujours le mot pour rire.

Il s'appelait Dubois et il était picard. Pas moyen de s'ennuyer avec lui : il nous faisait crever de rire par ses farces. Mais dame! il n'était pas picard pour rien : au moindre mot il prenait la mouche et dégainait. Le sergent lui disait toujours :

— Dubois, tu te feras casser la tête avec tes manières !

— Eh bien, si on me la casse, je m'en ferai faire une de bois, qu'il disait.

On ne fit pas attention à ce propos-là sur le moment : et j'ai toujours eu l'idée, depuis, que c'est ce qui est cause qu'il a eu une tête de bois.

Nous entrons en campagne.

A la première bataille il eut le nez emporté d'un coup de sabre, en sauvant son colonel, à qui un brutal de Turc voulait faire violence à la faveur du tumulte de la mêlée. Le colonel, reconnaissant de ce dévouement, le fit soigner dans sa tente et lui paya un nez d'argent peint en couleur de chair.

Dubois, trop orgueilleux de cette faveur, cessa d'être bon enfant. Il se moquait de ceux

qui n'avaient qu'un « nez de viande », comme il disait, ajoutant que « c'était bon pour des clampins, des feignants et des propres à rien ».

Ce langage insultant déplut : une nuit, pendant qu'il dormait, on gratta la couleur de son nez, qu'on passa ensuite au rouge d'Angleterre, si bien qu'il brillait comme un pommeau de sabre. Au point du jour, on se réveilla en sursaut pour recevoir l'ennemi, qui venait de l'orient. Dubois saute à bas du lit, met son nez sans y regarder et s'élance aux retranchements. Ce nez, étincelant aux premiers rayons de l'astre du jour, attira l'attention du général ennemi, qui lui fit envoyer une balle forcée : la balle toucha et Dubois eut l'œil gauche crevé.

En échange de son œil Dubois eut la croix et les galons de sergent. Alors il se mit à apprendre à lire et à écrire, dans l'espoir de se faire nommer colonel à la première affaire : il ne prenait pas garde que son nez donnait à sa voix un son métallique désagréable qui devait lui interdire tout espoir d'avancement.

Vint une autre bataille plus furieuse que les deux autres. Ce jour-là Dubois fit merveilles et combattit comme un César, mais la fortune le trahit encore une fois.

Il venait de prendre à lui tout seul une batterie à cheval de douze canons de quarante-huit,

lorsqu'il eut la sotte idée de regarder dans un des canons pour voir s'il y avait beaucoup de mitraille dedans. Un artilleur ennemi, profitant de son imprudence, s'avança à pas de loup sur son cheval, mit le feu à la pièce, et le coup partit.

Au bruit de l'explosion, Dubois, que sa présence d'esprit n'abandonnait jamais, fit un mouvement pour se retirer, mais il était trop tard : la mitraille lui emporta presque toute la tête avec son nez d'argent, sauf son bon œil et une dent de devant.

Quelle position ! Il allait être fait prisonnier, quand le gros de l'armée vint à son secours. Le colonel, qui était en tête et qui l'aimait beaucoup, le voyant si maltraité crut qu'il n'en réchapperait jamais et qu'autant valait l'enterrer tout de suite afin de lui donner les honneurs de la sépulture. On fit dire aux ennemis de rester tranquilles parce que nous avions à aller à l'enterrement d'un de nos camarades, et le reste de la bataille se trouva décommandé.

On enterra Dubois en grande pompe, tambours battants, trompettes sonnantes et enseignes déployées. Le colonel fit un discours superbe sur la tombe de Dubois, assurant que le défunt était devenu immortel et qu'il vivrait bien plus longtemps comme ça que s'il avait

vécu pour tout de bon. Ce disant il pleura; et le régiment, qui n'y comprenait goutte, pleura de confiance.

On pleura tant et tant, que ça coula sous terre et que Dubois, se sentant mouillé, se secoua dans son trou, car il avait horreur de l'eau. On se hâta de le déterrer; on vit qu'il donnait encore quelques tout petits signes de vie : on fit venir le chirurgien.

L'homme de l'art lui mit une goutte d'eau-de-vie sur le trou du gosier : voilà Dubois qui fait : Hum! hum! qui ouvre son œil, et porte sa main à l'endroit où sa tête n'était plus.

— Il n'a rien du tout, dit le chirurgien; quelques jours de diète et de repos, et il n'y paraîtra plus. Seulement l'amputation est nécessaire.

— L'amputation de quoi? l'amputation de quoi? dit le régiment.

— L'amputation de la tête, pardi! répond le chirurgien. Mais je n'ai pas les instruments qu'il faut... N'importe : qu'on me donne un maillet solide et un bon ciseau à froid bien aiguisé.

Ah! ce fut une belle opération! Jamais on ne vit chose pareille ni homme si adroit. A chaque coup il vous faisait sauter des morceaux d'os gros comme le pouce; et même de cervelle, car

Dubois avait la tête dure et il fallait de la place pour les mortaises.

Les soldats disaient :

— Mais vous ne lui laissez rien dans la tête : alors comment qu'il se rappellera la manœuvre?

— Bah! bah! qu'il disait, il aura toujours assez de cervelle pour crever la paillasse aux Turcs! Il suivra les autres, voilà!

Enfin voilà l'opération finie. Un beau résultat! Le chirurgien avait si bien fait qu'il ne restait de toute la tête de Dubois qu'un œil encadré dans un cercle d'os qui s'appuyait sur l'arcade zygomatique, laquelle tenait à l'occiput. Pas plus de cervelle que sur ma main : seulement un petit morceau de cervelet; (j'avais entendu cervelas, au reste je ne sais pas pourquoi ils appellent ça cervelet, mais ça ne fait rien.)

Le chirurgien couvrit le tout d'une cloche à melons pour empêcher l'évaporation des idées, et défendit au malade de s'occuper de sciences abstraites, particulièrement de trigonométrie curviligne.

Oui : il paraît qu'il n'y a rien de plus mauvais que la trigonométrie curviligne pour les gens qui ont la tête amputée depuis peu de jours.

Mais il lui permit de fumer. Puis il dit :

— Nous allons lui faire une tête de bois, mais une tête de bois si bonne et si solide que tout le

monde voudra se faire casser la sienne pour en avoir une comme ça !

— Vraiment? dirent les conscrits.

— Nous verrons ! dirent les grognards.

Et le chirurgien s'en alla dîner en ville.

Après dîner le chirurgien revient, un peu gris :

— Y a-t-il ici un tourneur adroit?

— Moi ! moi ! moi ! moi ! Quatre soldats se présentent.

Le chirurgien leur dit :

— Vous allez me chercher le plus vieux sapin de la Forêt-Noire ; vous l'abattrez et vous m'en apporterez un morceau, près de la racine. assez gros pour qu'on y puisse trouver de quoi faire une tête de moyenne grosseur. Ayez bien soin de laisser l'écorce après.

On apporte une belle bille de sapin. Le chirurgien fait venir Dubois, lui prend mesure de la tête, trace des lignes au crayon rouge sur la tranche du bois et dit de faire un trait de scie à chaque ligne, du haut en bas : ça formait un cube allongé dont un des côtés gardait l'écorce.

Le chirurgien prend de la terre glaise mouillée, en fait une grosse boule et l'ajuste sur le reste de la tête de Dubois.

Ce n'était guère beau, cet œil au milieu d'une boule de terre. Les soldats riaient.

— Riez! riez! dit le chirurgien : vous allez voir!

Il retire la boule de terre : elle avait en dessous l'empreinte du restant de la tête de Dubois.

— Venez ici, les tourneurs. Vous allez prendre le morceau de bois et vous ferez en dessous tous les creux qu'il y a sous la boule.

On fait comme il dit. Voilà le cube allongé qui s'ajuste sur le restant de la tête de Dubois; on le lui met, le côté de l'écorce à la place de la figure.

L'œil faisait au milieu de tout ça un drôle d'effet : cependant c'était déjà mieux qu'auparavant, et même quelqu'un qui n'aurait pas su aurait très bien vu que c'était une tête qu'on avait voulu faire.

— Nous en resterons là pour aujourd'hui, dit le chirurgien : faut pas fatiguer Dubois, et puis faut que le bois sèche par l'effet de la chaleur animale. Surtout empêchez-le d'arracher l'écorce du visage, parce que le bois se fendillerait et ça ferait un nid à poussière.

Le chirurgien faisait passer Dubois à la visite tous les jours; il cognait sur le bois pour voir s'il était sec.

Pendant ce temps l'armée avançait toujours, si bien qu'on occupa Nuremberg en Allemagne,

ville où on travaille le bois dans la perfection.

Au bout de trois jours le chirurgien fait venir Dubois :

— Dubois, mon ami, m'entends-tu ?

Dubois fait signe que non.

— Dubois, mon ami, me vois-tu ?

Dubois cligne de l'œil et fait oui avec sa bûche.

— C'est aujourd'hui que tu vas être beau garçon ! Le bois de ta tête est sec. J'ai trouvé un sculpteur qui va te sculpter une figure un peu ficelée ! On va te percer deux bons trous pour que tu entendes, et un mécanicien va te poser une mécanique pour parler, avec une mâchoire à vis pour manger ! Entrez, vous autres !

Le sculpteur et le mécanicien entrent :

— C'est pas ça, dit le chirurgien : il faut que sa tête lui ressemble, autrement il ne pourrait pas se faire reconnaître à l'appel. Qu'on fasse venir ses camarades pour donner des renseignements sur la figure qu'il avait.

Les camarades sont arrivés :

— Voyons, vous, dites à ce brave homme la figure qu'avait Dubois avant d'avoir perdu la tête ?

— Dame ! dit le premier camarade, il avait une figure... une figure... enfin... comme tout

le monde : avec une bouche, un nez, des yeux. Voilà.

— Ces garçons-là ne nous apprendront rien, dit le sculpteur.

Et il tire d'un carton des dessins de tous les traits du visage.

Il y avait plus de cinq cents nez : longs, larges, courts, pointus, camards, aquilins, retroussés, épatés, pincés, bourgeonnés, cassés : enfin, de toutes les espèces; des bouches grandes, petites, en cœur, en cul-de-poule, lippues, pincées, relevées, pendantes, baveuses, riantes, moqueuses; des yeux bleus, verts, violets, jaunes, roux, bruns, noirs, pers, grands, petits, écarquillés, gonflés, ronds, longs, fendus en amande, montés en coquilles de noix, bridés, battus, pochés, larmoyants, chassieux, brillants, limpides : et ainsi pour tous les autres traits.

— Voyons, choisissez, dit le sculpteur.

Le débat fut long. A la fin, las de tout ce tapage, le chirurgien ordonne de faire autant de billets qu'il y a d'espèces de chaque trait; on met chaque trait dans un bonnet de police à part, et on fait tirer par un enfant de troupe, les yeux bandés.

Il met la main dans le bonnet de police des nez ; il tire, on lit le billet : « Nez camard ! »

— Va pour le nez camard, dit le sculpteur.

— Mais il avait un nez aquilin, dit un conscrit.

— Hé ben ! tant mieux, dit un loustic, ça fait qu'il aura un nouveau nez.

On rit.

L'enfant de troupe tire dans le bonnet de police des bouches; on lit le billet : « Bouche en cul-de-poule ! »

— Va pour la bouche en cul-de-poule.

— Mais il ne l'avait pas comme ça...

— N'importe, dit le loustic : les œufs y passeront mieux.

On lui tire ensuite : un menton de galoche ; un front pointu ; des pommettes saillantes ; des yeux montés en coquilles de noix et des oreilles en cornet. Pour les cheveux, il va sans dire qu'on lui mettra une perruque. Quant aux moustaches, il suffira de lui en peindre une paire avec impériale au menton.

Pendant quinze jours le sculpteur sculpta la tête de Dubois, qui avait, comme vous pouvez penser, une migraine de tous les diables. Enfin le quinzième jour la tête était achevée, et Dubois, mourant d'impatience, vit que ça prenait tournure. On lui perça dans le creux de chaque oreille deux bons trous correspondant à l'estomac, de sorte qu'il commença d'entendre parfaitement. Alors vint le mécanicien, qui lui fit

deux traits de scie à partir des coins de la bouche et détacha la mâchoire inférieure, qu'il emporta chez lui.

Dubois était déjà un peu inquiet, lorsque le mécanicien revint. Il avait adapté à la mâchoire d'en bas une langue en peau de daim et, en dessous, une vis qui traversait la margoulette et allait serrer le palais : il suffisait de mettre une noisette ou autre chose entre la vis et le palais, puis à tourner la vis, et clac! la noisette volait en éclats : il n'y avait plus qu'à avaler.

— Maintenant, dit le mécanicien, faut essayer votre langue. Faites comme si vous vouliez souffler très fort?

Dubois se remplit les poumons, et se tenant le ventre à deux mains, il souffle, et ça fait un bruit qui fait :

— Tartaïfle!

— Soufflez encore.

— Tartaïfle! tartaïfle! tartaïfle!

— La langue est un peu sèche, faut y mettre une goutte d'huile de pied de bœuf et ça ira, dit le mécanicien.

On met une goutte d'huile de pied de bœuf sur la langue : voilà Dubois qui se met à parler :

— Ponchour, més gônmrates! Gôment fus bordez-fus? Ah! gué ché m'sis empêdé bentant

gué ché n'bufais bas barler! Usgu'il est, mon golonel, gué ch' l'emprasse ?

— Miracle ! miracle ! crie le régiment ; Dubois parle ! Dubois parle !

On le mène en triomphe chez le colonel :

— Mon colonel, voilà Dubois avec sa tête de bois qui vient vous voir et qui parle.

— Qu'il entre !

Dubois entre.

— Ils lui ont raté complètement sa tête, dit à part le colonel en le voyant, mais c'est égal, faut pas qu'il s'en aperçoive.

Dubois entre, embrasse son colonel.

— Golonel, mon ger golonel, groyez à dude ma régonaissance...

Mais il se trouve juste devant une glace, qu'il prend pour une fenêtre :

— Diens ! guel est tonc c'ti milidaire gui mé recarte ? Y a pas longdemps gue du es au réchiment, tis tonc, gônmrate ?

— C'est toi, c'est toi dans la glace : comment te trouves-tu ? dit le régiment.

— Ho ! gnia bas te pon zens te m'afoir vait ine bareille pinède... C'ti tiaples t'Allemands i se vigent te moi et te mon golonel ! Za ne me ressemple bas blis gu'au Crant Durc ! Est-ce gué ch'ai chamais i eine bareille bômme té derre

bur nez, et ein mendon te caloge? Allons tonc! Odez-moi ce dède dud suide!

— Pour ça, dit le régiment, c'est vrai que ça ne lui ressemble pas du tout et que c'est tout de même joliment embêtant pour lui! Mais comment donc qu'il a un accent allemand si fort, lui qui est picard?

Le chirurgien se gratta la tête :

— Ah! animal que je suis! n'avoir pas pensé à ça! Pardi! c'est bien clair, pourquoi il a l'accent allemand et même qu'il ne le perdra jamais: comment voulez-vous qu'une tête de sapin de la Forêt-Noire n'ait pas l'accent allemand? C'est incurable.

— Allons, mon cher, dit le régiment à Dubois, faut t'en consoler; on a fait pour le mieux. Viens boire un coup.

On le mène à la cantine; il boit plus d'un coup, se grise : on le rapporte ivre-mort.

Le lendemain on lui peint à l'huile le visage, on lui met une perruque; il reprend son service.

Mais comme il était changé! Il ne disait plus que des platitudes et des absurdités, faisant des questions bêtes à tout le monde, voulant faire l'aimable et ne trouvant pas d'autre plaisanterie que de s'aller cogner de toutes ses forces la tête contre le mur pour effrayer les

conscrits en faisant semblant de se tuer. Et puis son accent allemand déplaisait à ses camarades, parce qu'on disait que puisqu'il était picard ce n'était pas une raison pour avoir cet accent-là.

Peu à peu on s'éloigna de lui. Mais il n'en devenait que plus obstiné, voulant se mêler à toutes les conversations et jouer à tous les jeux.

La colère prenait dans le régiment : on murmurait à la parade quand le colonel passait près de Dubois.

— Ce Dubois est trop ennuyeux, décidément, disait-on dans toutes les chambrées : il faut que ça finisse ou nous nous révolterons! Il n'y a jamais eu de tête de bois dans l'armée française. A bas Dubois! à bas Dubois!

Le colonel, qui était plein d'énergie, se croit perdu. Il écrit au ministre de la guerre pour demander des instructions.

Le ministre lui répond :

Colonel,

Par votre dépêche du 3 de ce mois, vous me faites connaître que la présence du grenadier Dubois peut, à raison du caractère ennuyeux de cet homme, occasionner une révolte dans votre corps.

J'apprécie comme vous toute la gravité de cette situation et j'approuve votre inquiétude. Agissez avec énergie, mais sans négliger la prudence, et que la rigueur du devoir ne vous fasse pas oublier les droits sacrés de l'humanité.

En vous renfermant strictement dans les limites de ces instructions, je ne doute pas que vous ne sortiez d'une difficulté qu'il vous sera facile de vaincre à l'aide de mesures sagement combinées.

Recevez, colonel, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Ministre de la guerre.

(Signature illisible.)

Le colonel lit la lettre, la tourne, la retourne, et réfléchit.

Il convoque un conseil de guerre composé du tambour-major, d'un vaguemestre, de deux caporaux d'ordinaire et du maître bottier.

A la suite de ce conseil le colonel fit venir Dubois et lui dit :

— Mon pauvre Dubois, le régiment te trouve si embêtant qu'il allait se révolter pour se débarrasser de toi. Je craindrais de blesser ton amour-propre en t'en disant davantage. Je te mets à la réforme : va-t'en dans tes foyers respectifs. Voilà 75 centimes pour faire ta route.

Dubois s'en alla tout droit à son village.

Il arriva un peu fatigué : il avait fait trois cent cinquante-six lieues. Le vent portait; il sent une odeur de soupe aux choux qui lui revient; il marche, et arrive bientôt devant la maison de son père.

Toute la famille était réunie Il faisait noir

et le feu seul éclairait la chambre. Dubois cogne à la porte avec sa tête : on ouvre, il se jette dans les bras d'une grosse femme, puis d'une autre, puis d'une autre.

Son père se lève en criant :

— Mon fils !

Ses frères se lèvent en criant :

— Mon frère !

Tout le monde se met à pleurer, et on allume une chandelle de résine qu'on lui met sous le nez : le nez prend feu, s'enflamme du côté de l'œil crevé : Dubois ne s'en aperçoit pas ; il court vers son père en criant :

— Mon bère ! mon bère !

Un de ses frères dit :

— Qu'est-ce que c'est que cet Allemand-là ? Il le regarde, pousse un cri : C'est le diable ! c'est le diable ! Son nez flambe ! son nez flambe !

Jeanneton, la grande sœur dévote, va prendre un pot d'eau bénite, le jette sur le nez du diable : le nez s'éteint. Alors on lui tombe dessus, on le garrotte et on le porte à l'église pour le faire exorciser. Le curé, voyant sa croix et ses galons, dit :

— Non, c'est un sergent allemand qui est décoré et qui a un nez de bois. Menez-le à la mairie.

Le maire le fait mettre sur une charrette :

on le conduit devant le procureur du roi, qui le fait écrouer. On le mène devant le juge. Il se réclame de ses parents : les parents viennent et disent :

— Connais pas. Nous avons un fils, mais il est picard et ne parle pas allemand. C'est quelque déserteur.

On le met à la disposition de l'autorité militaire, qui le fait transférer à Paris. Là on trouve ses papiers en règle et on le lâche.

Le voilà sur le pavé de Paris, avec sa masse qui était de 50 francs. Étant très bête, il se déplaisait à Paris et se promenait toujours au même endroit.

Jusque-là il n'avait jamais fait attention aux femmes. Un jour, en passant devant la boutique d'un coiffeur, il vit à travers les carreaux une femme superbe, toute jeune, bien coiffée, et la tête tournée de son côté. Il s'arrête pour voir si c'était lui qu'elle regardait, et elle continue ce mouvement. La trouvant belle, il la regarde encore : elle le regarde aussi.

Alors il s'en alla chez lui, et toute la nuit il ne fit que rêver à cette belle femme...

Le lendemain il s'approche encore de la boutique ; la femme y était, mais elle avait changé de coiffure et portait un toupet d'homme et des favoris. Elle regardait toujours de son

côté : il la regarde aussi, puis s'en va comme le soir précédent.

Mais comme il ne pouvait rien comprendre à ce changement de coiffure, il consulte son portier. Celui-ci,après avoir longtemps réfléchi, lui dit :

— Elle a mis un toupet et des favoris? C'est pour vous dire : Je suis farceuse, ayez du toupet, et vous serez mon favori.

Le lendemain Dubois se rend chez le coiffeur. La jeune femme était à la même place : seulement elle était en mariée, avec le voile et le chapeau de fleurs d'orange. Dubois s'assied crânement sur le fauteuil et dit au coiffeur :

— Vrissez-moi ! Che feux gue vous me vassiez peau. Foulez vous m'agorter la main te matemôsselle fotre ville ?

— Laquelle ? dit le coiffeur, Je n'en ai pas.

— C'est chisdement zelle-là gué ch'feux : zelle-là gui est tétans le téfant te la pudique.

— Ah ! ah ! dit le coiffeur, vous êtes farceur, à ce que je vois. Mais ne voyez-vous pas qu'elle est mariée ?

— Diens ! z'est frai ! dit Dubois.

Il paie et s'en va désespéré.

Rentré chez lui, il met ordre à ses affaires, fait son testament, charge un pistolet et se tire une balle dans la tête : la balle fait sauter un

éclat de bois. Dubois, se croyant mort, se couche.

Il s'endort. Le lendemain, se voyant réveillé, il n'y comprend rien et appelle son portier :

— Tites-moi tonc, tites-moi tonc, est-ce gué ché ne sis bas mort? Gôment gué za se vait gué ché m'sis prîlé la zerfelle hier soir et gué ché n'sis bas mort?

Le portier regarde, tâte : il voit que la tête de son locataire est de bois. Il prend un air indigné et dit :

— Môssieu! tant que vous n'avez fait que m'ennuyer de vos sottes questions, j'ai pu fermer les yeux : mais aujourd'hui que je découvre votre conduite, je ne puis pas vous laisser plus longtemps dans une maison honnête. Quand on a une tête en bois, on ne vient pas se brûler la cervelle chez le monde par farce. Si vous ne filez pas tout de suite, je vous dénonce au commissaire.

Le soir Dubois partit pour Constantinople.

Il y a loin de Paris à Constantinople. Le voyage fut d'abord long et fatigant : à partir de Florence Dubois voyagea plus vite.

Il était entré dans une auberge de cette ville et, en causant, le voilà qui raconte ses campagnes. Ça alla bien un moment et il était tout fier de l'effet qu'il produisait : mais quand il se mit

à raconter son opération et sa tête de bois, voilà tout le monde qui se met en colère, prétendant qu'il se moque d'eux; on le met à la porte, et on était tellement furieux qu'on le reconduit à coups de pied au derrière jusqu'aux portes de Gênes. Entré dans la ville, il va trouver la police et lui raconte son histoire.

— Pour qui me prenez-vous? dit la police.

Elle lui donne un coup de pied au derrière, qui le fait rouler au bas de l'escalier; là il rencontre un sbire, qui lui demande d'où il vient.

— Ché fiens... ché fiens... t'un goup te bied au derrière que fodre gef m'a tonné.

— Ah! ah! c'est bon : sentinelle, prenez garde à vous!

Et la sentinelle lui donne un coup de pied, qui l'envoie en recevoir un autre, et ainsi de suite jusqu'à la frontière d'Autriche. Là il tombe dans un poste de douaniers; on le met tout nu pour voir s'il n'a pas de contrebande.

Tout en se laissant faire, il veut s'expliquer. On allait lui donner raison et le rhabiller, quand il arrive à sa malheureuse tête de bois; aussitôt la rage prend le capitaine de douaniers : v'lan! il le lance à la porte d'un coup de pied au derrière; les douaniers se le repassent, et le voilà qui traverse la Lombardie, l'Illyrie, la Croatie, le Monténégro, la Bulgarie, la Valachie, la

Moldavie, et arrive à un poste d'observation turc.

Les Turcs sont justes et humains. On lui demande d'où il vient, où il va, et pourquoi il est tout nu : il répond que ses habits sont restés à la douane d'Autriche; qu'il vient de Paris et va à Constantinople; qu'il a fait un coup de tête... il oublie la prudence et ajoute... de bois.

— Un coup de tête de bois, dis-tu ? dit le pacha.

— Hé pien, foui ! là ! ché ne beux bas mendir non blis : hé pien, foui ! îne dêde te...

On ne le laisse pas achever : le pacha lui donne un coup de pied au derrière et, de sentinelle en sentinelle, voilà Dubois qui arrive à Constantinople.

Là on le laisse tranquille. Le voyant tout nu on le prend pour un sauvage : la police de Constantinople est très tolérante. Dubois se promena quinze jours dans cette ville, visitant les curiosités et rêvant aux moyens de pénétrer jusqu'au sultan.

Il va à la Porte, s'approche du capitaine des gardes et demande à parler au Grand Turc.

— Que veux-tu, chien ? (Les Turcs, quoique très polis comme vous savez, tutoient tout le monde.)

— Ché feux lui tire guelgue chôsse.

— Quoi ?

— Ché feux m'atresser à lui pour lui barler...

— Mais pourquoi, lui parler ?

— Bour lui tire gué ché fiens de Baris bour lui vaire foir gué ch'ai îne dêde de pois.

— Ah ! une tète de bois ! Tiens !

V'lan ! le capitaine des gardes lui donne un coup de pied au derrière. Dubois va casser une porte vitrée, se trouve devant un suisse turc qui lui donne un autre coup de pied qui lui fait traverser un vestibule, au bout duquel il trouve un bachi-bouzouk en faction, qui l'envoie au bout de la galerie, où un autre bachi-bouzouk le lance à l'aide des cérémonies, qui le lance au chef des ulémas, qui le lance à l'introducteur des ambassadeurs. Celui-ci le regarde un moment en roulant de gros yeux, puis la colère le prend, et il fait comme les autres, au même endroit. Dubois tombe, passe à travers un grand rideau de satin, fait trois culbutes et va enfin s'arrêter, assis sur le derrière, au pied du trône où le sultan se tenait, entouré de sa cour.

— Ah pien ! dit Dubois, si z'est gomme za gue fus indrotuissez les ampassaters, ch'aime audant gu'on me mède à la borde.

— Tu y es, dit le sultan. Qui es-tu ? Parle, et surtout dis la vérité !

— Fous ne me tônnerez bas te goup te bied au terrière ?

— Non, mais tu seras empalé si tu cherches à me tromper !

— Eh pien, buisgue z'est gômme za, che fous tirai vrangement gué che sis fénu te Baris bour fous tire gué ch'ai îne dêde te pois.

— Par Allah ! s'écrie le sultan, cet insolent giaour payera cher cette pitoyable plaisanterie ! (Comme il disait ça en turç, Dubois ne l'entendait pas.) Approche ! dit-il à Dubois.

Il tire son damas, lui fait faire un tour et frappe en plein sur la tête de Dubois : le sabre rebondit, et un éclat de bois saute sur le nez du sultan ébahi :

— Giaour ! lui dit-il, tu es le premier homme qui m'ait dit la vérité : je te nomme mon grand vizir. Viens ici.

Et il le fait asseoir à côté de lui.

On habille Dubois en Turc, avec des étoffes d'or et de brocart; on le baigne, on lui lave les pieds (qui étaient sales, fallait voir !), on le fait bien manger et bien boire; on le couche : il dort.

Le lendemain on vient en grande cérémonie le prendre pour aller au divan, qui est le conseil de guerre des Turcs en temps de paix. On parle des affaires du gouvernement; les plus

bas en grade opinent d'abord, puis vient le tour de Dubois. Le voilà qui se met à lâcher un déluge de bêtises grosses comme des maisons, et qui n'avaient pas le sens commun. Quand il voit ça, le sultan dit :

— Y a pas de bon sens ! mon grand visir est bête comme une oie : il n'a pas beaucoup d'intelligence. Qu'en faire ?

— Faut le vendre ! faut le vendre ! dirent les autres, qui étaient jaloux de lui.

— Eh bien, soit : qu'on le porte au marché et qu'on s'en débarrasse à n'importe quel prix.

Au marché, on lui met un turban, une fausse barbe et des lunettes, pour lui donner plus d'apparence et cacher la tête de bois.

Un marchand africain le marchande ; on débat le marché : on le lui vend quelque chose comme dix sous et un peu plus. Le marchand lui met un collier à grelot et à plaque, comme à un chien, y attache une laisse, et l'emmène dans son bateau.

Le vent souffle : ils partent. Débarqués au Caire, ils montent en caravane, Dubois à pied, son maître à chameau. Ils traversent l'Égypte, l'Abyssinie, le grand désert de Sennaar et arrivent chez le roi de Darfour. Quel pays ! il n'y pousse que des ajoncs, du houx brûlé et des

serpents à sonnettes : Dubois ne s'y plaisait pas du tout.

Son maître l'obligeait à se promener dix heures par jour devant le palais du roi, dans l'espoir qu'on l'achèterait.

Un jour que le roi de Darfour était à sa fenêtre à regarder deux chiens qui se battaient, il vit Dubois tête nue au soleil :

— Bon ! se dit-il, voilà un imbécile qui va avoir un transport au cerveau : il va tomber mort, les chiens se battront pour le manger : ce sera drôle. Baïcoco ! Baïcoco ! (c'était le nom de sa femme), viens donc voir !

— Qu'il est beau ! murmura Baïcoco....

— C'est un fou, dit le roi : qu'on me l'apporte pour voir un peu ce que c'est.

On va chercher Dubois, on l'apporte au roi :

— Qui es-tu, toi, dit le roi, qui te promènes comme ça au soleil, sans chapeau ni parasol?

— Ché sis bicard et che n'ai bas îne dêde te pois. (Le malheur avait rendu Dubois prudent.)

— Eh bien, puisque tu n'as pas une tête de bois, il faut que tu aies une fameuse tête. Je t'admets dans mon intimité et je te nomme mon premier ministre : ma femme te donnera des instructions.

Voilà Dubois au pinacle.

La reine Baïcoco était très volage. A peine

se trouve-t-elle seule avec Dubois, qu'elle lui fait une déclaration dans les règles et lui dit que s'il ne l'aime pas tout de suite elle lui fait couper la tête.

Y avait pas à dire « mon bel ami » : Dubois met un genou en terre, prend la main de la reine, la place sur son cœur, et dit, avec l'accent de la passion :

— Ponchour, matame, gomment fus bordez-fus ?

On entend le bruit de quelqu'un qui éternue. Baïcoco s'écrie :

— C'est mon mari ! il est enrhumé du cerveau : gare la sauce ! nous allons la danser !

Le roi entre.

C'était la trois cent dix-septième fois que ça lui arrivait.

Il ne dit pas un mot à Dubois.

— Qu'on apporte les cornes ! s'écrie-t-il.

Le chef des eunuques jaunes paraît, tout tremblant :

— Sire, il n'y en a plus.

— Comment, y en a plus ? Y a pas six mois que j'en ai acheté dix paires !

— Sire, on les a toutes employées.

— Pas possible, dit le roi : depuis six mois n'y en a eu que neuf paires à poser : j'ai les noms sur mon calepin.

— Sire, le garde-cornes dit qu'il n'en reste plus.

— Vas-y voir toi-même, et en tous cas ne reviens pas sans !

Quelques minutes après, entrent un menuisier, un esclave tenant une paire de cornes d'antilope, et un apprenti portant un vilebrequin avec un pot de colle forte toute bouillante.

— Sire, dit le chef des eunuques, vous aviez raison : c'était le garde-cornes qui se trompait. Je l'ai fait empaler pour lui apprendre à tenir mieux sa comptabilité.

— Tu as bien fait : y a rien qui m'ennuie comme le désordre.

— Sire, maintenant que j'ai fait mon devoir, puis-je m'en aller?

— Mais oui... attends donc : il me semblait que j'avais encore quelque chose à te dire... Ah ! au fait, fais-toi aussi empaler toi-même, c'est plus régulier : comme l'affaire s'est passée dans ton bureau, ça pourrait porter atteinte à ton honneur et à ta considération. Va vite.

— Sire, j'y cours.

— Hé !

— Sire?

— Donne-moi donc une prise avant de t'en aller?

Puis, se tournant vers les ouvriers :

— Qu'on les lui plante ! s'écrie le roi.

En deux temps on couche Dubois à terre, on lui fait deux trous au front, on y met de la colle forte bien chaude et on lui plante une paire de cornes qui avaient au moins trois pieds de longueur.

Il se relève, cherche un moment son équilibre, puis se met à marcher, faisant signe qu'il ne s'en porte pas plus mal.

— Qu'est-ce que c'est que ça? dit le roi : comment! celui-là en réchappe?

Il est bon de vous dire que le roi de Darfour était très cruel, et qu'il avait imaginé de faire faire à tous ceux dont il était jaloux l'opération que Dubois venait de subir : mais elle n'avait jamais réussi, et tous les encornés étaient morts en quelques minutes.

Dubois continuait à se promener de long en large, cherchant à mettre son chapeau sans pouvoir y réussir. Ses cornes lui donnaient un air si terrible que le roi finit par avoir peur et se sauve : toute la cour en fait autant. Dubois, poussant devant lui une foule éperdue, sort du palais, prend la campagne, et arrive au bord de la mer, où le peuple de Darfour tout entier, roi et reine compris, tombe et se noie. Il en périt trente-huit mille huit cent quatre-vingt-dix-sept, sans compter une infinité de chiens, de chats, de canards et de perroquets, qui malheu-

reusement avaient suivi leurs maîtres sans savoir qu'on allait se noyer.

Il ne s'en sauva qu'un nègre, et encore il était déjà à l'eau, mais on l'en tira pour qu'il allât porter la nouvelle : c'est un soin qu'il faut toujours prendre dans les grands massacres, autrement on ignorerait toujours que c'est arrivé, et les héritiers des morts seraient inquiets.

Il y avait au bord de la mer un vaisseau à trois ponts attaché. Dubois monte dessus, coupe le câble avec son couteau et ordonne à l'équipage de prendre la mer : l'équipage, mourant de peur, croit que c'est le grand diable en personne et obéit.

Le voyage fut d'abord heureux : mais!... vers la fin du troisième jour!... une furieuse tempête s'éleva. L'Eurus,... le Notus... l'Aquilon... les flots mugissants... la pluie... le vent... la neige... la grêle... le tonnerre... les éclairs... les mâts qui craquaient! Enfin toute la porcelaine fut cassée : ça dit tout.

Dubois, mourant de peur, s'était renfermé dans sa chambre et se promenait dedans comme un battant dans une cloche, au point d'en avoir un mal au cœur terrible. Enfin il y eut un coup de mer si fort qu'il fut lancé la tête en avant contre la cloison : ses cornes s'y plantèrent de

trois pouces au moins, ce qui lui donna un peu de repos.

Au bout de quinze jours et quinze nuits la tempête se calma un peu, et tout aussitôt le navire alla échouer sur l'île de Vanikoro.

Les sauvages de ce pays-là sont très gourmands : ils mangent le monde à la broche. Ils firent cuire l'équipage et disaient que c'étaient des gens bons.

Leur roi, qui avait la manie des crânes, faisait toujours scier la calotte de la tête aux gens avant de les rôtir. On avait réservé Dubois pour la bonne bouche à cause de ses cornes : on voulait mettre sa tête comme plat de milieu.

Lorsque ce fut son tour, on le coucha par terre et on se mit à lui scier la calotte du crâne.

Quand les sauvages virent qu'au lieu de sang il coulait de la sciure de bois, vous dire leur peur, non, ce n'est pas possible! Les voilà à genoux, chantant leurs cantiques et roulant de gros yeux.

Dubois se relève, rend grâces à la Providence et se met en marche : les sauvages se mettent à le suivre à la file en imitant tous ses mouvements.

Il voit un bâtiment américain qui abordait; il y monte : les sauvages le suivent.

Le capitaine, posté sur sa dunette, ne disait

rien et laissait faire, les sauvages n'ayant pas d'armes. Il avait son idée : quand il les voit tous entrés dans le vaisseau, il lève l'ancre et met à la voile.

Ce capitaine américain venait de l'Inde avec une cargaison de tigres du Bengale et de serpents boas qu'il allait vendre à New-York. Il enferma les sauvages dans une chambre : chaque jour il en donnait un à chaque tigre et un à chaque boa, de sorte que ces animaux arrivèrent gras comme des moines et même se trouvaient si bien qu'en arrivant ils ne voulaient plus quitter le bâtiment.

Quant à Dubois, le capitaine le mit dans une écurie à fond de cale et ne lui donna que du foin et de la luzerne, comme à un bœuf : Dubois engraissait, mais ça lui donnait des vents.

Arrivé à New-York, le capitaine américain vend ses tigres et ses boas à l'encan, met Dubois dans une cage et fait placarder une affiche ainsi conçue :

GREAT ATTRACTION!!!

EXTRAORDINARY EXHIBITION OF THE STRANGE
AND ONLY IN THE WHOLE WORLD
ANTELOPE-MAN.

PRICE : 3 CENTS.

En tète était le portrait de Dubois; au-dessous, une notice où on disait qu'il était né d'un esclave abyssinien et d'une antilope; qu'il courait aussi vite qu'un cerf, ne vivait que de luzerne et de foin, et que ses cornes allongeaient d'un pied tous les ans. On offrait de le vendre à un cabinet d'histoire naturelle pour trois mille dollars : on ajoutait toutefois que ce ne serait que quand il aurait fait des petits avec une femelle de sa race, qu'on attendait par un prochain navire de l'Inde.

Pendant un an Dubois fut promené de ville en ville, mangeant toujours du foin et de la luzerne et logeant à l'écurie. Las de cette vie, il s'échappa un jour et gagna la campagne. Vers le soir, à la lisière des grands bois, il vit une hutte à demi brûlée et qui paraissait abandonnée depuis peu : il entre et trouve une scie à main. Le voilà aussitôt qui se scie les cornes au ras du front, et remet sa perruque, qu'il avait toujours eu soin de conserver au milieu de ses malheurs.

Il s'enfonce au plus épais du bois, choisit un arbre creux pour dormir et s'endort.

Un violent coup sur la tête le réveille en sursaut, et il voit, debout devant lui, un Iroquois qui venait de tâcher de lui casser le crâne.

Il se met sur son séant et regarde tranquillement l'Iroquois.

— Mon frère blanc a un front de pierre, dit le sauvage : mon frère blanc a-t-il la chevelure aussi solide que le crâne?

Et aussitôt le sauvage prend son petit couteau et se met à scalper Dubois. La lame se pique dans le bois et se casse : le sauvage s'arrête interdit. Dubois prend sa perruque, l'ôte et la donne au sauvage, qui faisait des grimaces de possédé pour dissimuler son étonnement : car vous savez qu'un sauvage tient à honneur de ne s'étonner de rien.

L'Iroquois, cependant, garrotte Dubois et l'emmène à sa tribu. Chemin faisant, il disait :

— Mon frère blanc a la tête dure et sa chevelure s'enlève sans douleur : mais nous verrons s'il pourra rire au milieu des tortures et si son cœur est aussi dur que son front.

Cette mauvaise bête de sauvage aurait tout aussi bien fait de se taire que de dire des horreurs pareilles, puisque Dubois ne comprenait pas un mot de son baragouin.

Arrivé à la tribu, on attache Dubois à un poteau. Les femmes et les enfants viennent le regarder sous le nez, l'insulter, lui cracher à la figure, lui donner des chiquenaudes, enfin lui faire mille misères, pendant que les guerriers,

assis en cercle et n'ayant pas l'air de faire attention à lui, délibèrent sur son sort. Son vainqueur s'avance d'un air modeste, raconte avec animation sa capture, et termine en exhibant la perruque. On se la passe de main en main, et chaque guerrier, après l'avoir examinée curieusement, la passe à son voisin. Le tour fini chacun se tait, et alors le chef se lève et prononce un discours dans lequel il annonce, à grand renfort de gestes expressifs, qu'on va assommer le prisonnier à coups de tomahawks et de flèches, et qu'on le brûlera ensuite tout vif.

A un geste du chef tous les guerriers se rangent autour du poteau, brandissant leurs tomahawks : alors chacun s'avance à son tour et plante son tomahawk à deux pouces de la tête de Dubois.

Dubois s'ennuyait beaucoup.

Au moment où le chef était près de lui, lui tournant le dos, ma foi! une pensée héroïque lui traverse la tête : il lève le pied et en donne un grand coup au derrière du chef, qui va tomber sur le nez à dix pas de là.

Aussitôt dix tomahawks volent en l'air; deux se plantent de chaque côté de la tête de Dubois, tandis qu'une volée de flèches vient s'y fixer. Dubois, par un effort désespéré, brise ses

liens, et le voilà qui marche bravement sur les sauvages, faisant trembler les flèches piquées sur sa tête et marquant qu'il ne s'en porte pas plus mal. Mais sa tête avait l'air d'un porc-épic.

Les sauvages, d'abord effrayés, reviennent peu à peu, et enfin, ne pouvant plus contenir leur étonnement, se mettent à danser autour de lui en gambadant. Ce fut alors un triomphe : c'était à qui le toucherait, à qui s'assurerait du miracle. Les jeunes filles lui piquaient des aiguilles dans le nez; les garçons lui plantaient, à grand renfort de coups de marteau, des clous sur la tête; un autre, plus espiègle que ses camarades, avait déniché un vilebrequin et lui enfonçait la mèche n° 1 dans l'occiput, lorsque le chef, qui était devenu d'une douceur charmante, dit aux enfants, en iroquois :

— Allons! allons! mes enfants, vous finiriez par importuner monsieur.

D'un signe il éloigna tout le monde, puis invita Dubois à se retirer avec lui dans son wigwam. Là eut lieu une conférence secrète dont rien ne transpira.

Lorsque tous deux sortirent de la tente, le chef regardait Dubois avec une bienveillance extrême mêlée de compassion; il fit un signe que tout le monde comprit, et aussitôt on se

rangea respectueusement sur le passage de Dubois.

Le chef expliqua alors que « le guerrier à la tête d'érable » n'avait pas sa raison!

Dubois avait dit tant de bêtises dans son entretien avec le chef, que celui-ci le croyait fou.

Quand je vous dis qu'il était bête!

Dubois, se voyant libre, demande la route de Paris. On lui dit qu'il faut aller s'embarquer à Boston. On lui donne un guide, il part.

Arrivé dans la ville, il le renvoie en le chargeant de dire bien des choses aux sauvages de sa part; et de lui écrire pour lui donner de leurs nouvelles; et de bien faire attention de ne pas manquer de bien faire la commission; et de n'y pas manquer, bien sûr; et de ne rien oublier de ce qu'il lui disait; et de porter ce sucre d'orge au petit du vilebrequin; qu'il l'avait trouvé bien gentil et qu'il l'aimait bien; et de ne pas sucer le sucre d'orge en route : et voilà.

Et puis alors il s'en va au consulat de France. Là il raconte son histoire : le consul n'en croit pas un mot et le met à la porte.

Le lendemain Dubois, en se promenant dans la ville, voit du monde attroupé devant une boutique où un homme, battant la grosse caisse, annonçait une exhibition magnifique de tous les rois, reines, princes, princesses et personnages

célèbres de la terre. Ça ne coûtait que deux sous. Dubois entre, dans l'espoir d'y voir le roi de France et de lui conter son histoire.

Dieu! quel coup de temps!

Savez-vous qui il reconnaît, debout auprès de l'empereur du Maroc et habillée en sultane?

La fille du coiffeur de Paris! sa passion, sa seule passion!

A cette vue il perd la tête, demande le maître de l'établissement, se trouve devant lui et reconnaît qui?

L'auteur de sa tête, accompagné du mécanicien qui lui a fait sa langue et sa mâchoire!

Dubois raconta son histoire. Le coup de sabre du sultan, les trous des cornes, les pointes des flèches et des tomahawks, avaient bien détérioré la tête de bois, cependant le sculpteur et le mécanicien reconnurent très bien leur ouvrage.

Ils lui apprirent que, forcés par des revers de fortune de s'expatrier, ils avaient monté un cabinet de figures de cire mécaniques; que la fille du coiffeur de Paris était tout bonnement une figure de cire comme les autres, et peu propre à faire une bonne femme de ménage. Ils lui offrirent de l'associer à leur industrie, soit en qualité de figure de cire, soit en qualité de Directeur général du Contentieux. Il refusa leurs offres, mais leur laissa entrevoir qu'il

accepterait avec plaisir quelques réparations à la tête.

Non seulement ces Allemands y consentirent, mais encore ils poussèrent la générosité au point de lui faire une tête en bois des îles, avec une langue neuve en cuir de Russie, une vis en acier et un œil de verre, de sorte qu'au lieu de sentir la peau de daim mouillée son haleine embaumait le cuir de Russie. Ils changèrent ses traits en ceux d'une jeune fille de quinze ans, peignirent la figure au blanc de zinc (crainte des coliques de plomb que le blanc de céruse aurait pu lui donner), lui firent des couleurs, des lèvres vermeilles, et ajoutèrent à tant de générosité une magnifique perruque à la Louis XIV chocolat et de jolies petites moustaches noires à crocs.

Ils conduisirent Dubois, ainsi ficelé, chez le consul de France, qui, prévenu par son physique agréable, le reçut fort bien et le retint à dîner ainsi que le mécanicien et le sculpteur. Dubois charma d'autant plus la compagnie par le récit de ses aventures, que depuis ses réparations, comme sa tête neuve était en bois des îles, il avait un accent créole tout à fait agréable. Le soir, tous les trois ayant un peu trop bu, le consul les fit rapporter chez eux dans sa propre voiture.

Ce diplomate fit équiper un vaisseau à trois ponts pour ramener Dubois en France. Le sculpteur et le mécanicien vinrent l'accompagner jusqu'au vaisseau et le forcèrent d'accepter en souvenir, et pour se distraire pendant la traversée, un singe qui faisait tout seul, à l'instar du célèbre canard de M. de Vaucanson : seulement il était encore plus fort, car il n'y avait même pas besoin de lui donner à manger pour le faire digérer.

Ils se séparèrent tout en larmes.

A bord, Dubois fut traité comme un prince. Officiers et matelots ne se lassaient pas de lui entendre raconter ses aventures étonnantes; quant au singe à mécanique, c'était la coqueluche du gaillard d'avant.

A son arrivée en France on ne parla que de lui. Le roi voulut le voir, lui fit raconter son histoire en présence de toute la cour et le présenta à la reine et aux princesses, qui lui donnèrent leur main à baiser, et chacune une orange. On le congédia généreusement, et le lendemain une voiture de la Cour vint le prendre pour le conduire aux Invalides, où tous les vieux débris l'attendaient.

Son arrivée fut un triomphe. On l'embrassait, on le félicitait; c'était à qui causerait avec lui et lui paierait des petits verres.

Au bout de quelque temps cependant, comme on se lasse de tout, on se lassa de lui. On s'aperçut qu'il était affreusement bête et horriblement ennuyeux : on s'éloigna.

D'un autre côté, les étrangers ne venaient plus le voir : ceux qui, venus d'abord, avaient raconté leur visite à d'autres personnes, furent traités d'imbéciles, de sorte que peu à peu nul n'osa plus demander « l'Invalide à la Tête de Bois ».

Bientôt même son existence fut révoquée en doute par les corps savants : Dubois le sut et s'en affecta.

Dégoûté des hommes, désenchanté de la gloire, il se livra avec fureur à la pêche à la ligne. Il ne pouvait jamais rien prendre, parce qu'il ignorait les règles de cet art et n'avait pas assez d'intelligence pour comprendre qu'il fallait un appât pour attirer les poissons : il s'obstinait à espérer qu'un d'eux finirait par prendre son hameçon pour un ver et qu'il l'attraperait.

Un jour pourtant une secousse vint ébranler son flotteur, qui fit un plongeon rapide. Fou de joie, Dubois lève sa ligne, tire, et jette à quinze pas de lui un énorme soulier que le courant avait porté dans la direction de sa ligne.

Dubois, convaincu qu'il avait enfin capturé

une carpe, ne put supporter cet excès de joie : il était trop bête pour devenir fou : il devint idiot.

Aujourd'hui il ne sort plus de l'hôtel des Invalides.

Toute la journée il vient tendre au-dessus des fossés une ficelle attachée à un bâton.

Il ne bouge pas et ne pense à rien.

Aux heures des repas, on vient le chercher : il se laisse conduire comme un enfant, en répétant d'un air hébété :

— C'est gnion câpe!... C'est gnion câpe!

LE BŒUF

Procumbit humi bos!

L'événement que je vais vous conter mérite, par son étrangeté merveilleuse, d'être gravé sur les tablettes de l'histoire.

Après avoir pris un premier corps sous la forme d'une de ces nuées de cancans qui s'élèvent dans les petites villes à la suite de tout incident notable, le narré s'en est définitivement fixé en un récit exact, complet et authentique, qui, après avoir plus d'une fois défrayé les conversations de tout le pays, est parvenu à mes oreilles un jour que je me trouvais de passage dans une petite ville que vous connaissez peut-être et qui s'appelle Cerceau-la-Toupie : c'est à Cerceau-la-Toupie que le fait est arrivé.

Cette histoire est féconde en enseignements et fertile en émotions tour à tour douloureuses et réjouissantes.

Mais ce n'est pas son seul mérite : sans parler

de l'agrément que vous trouverez à vous instruire d'un fait que vous ne connaissez pas, elle renferme une grande leçon morale, car c'est la Providence qui l'a fait arriver.

M. L'Éclanché, maître des cérémonies des Pompes Funèbres de première classe en retraite, et qui dans sa jeunesse avait été un sous-officier distingué du corps des infirmiers militaires, occupait à Cerceau-la-Toupie, sur la place aux Oies, une maison qui faisait la joie de son propriétaire et l'ornement de la cité.

Cette maison était construite en gros blocs de rocaille, avec des encadrements de coquillages et de madrépores aux fenêtres; ces fenêtres étaient en plein cintre, partagées par une colonne torse surmontée d'un chapiteau d'ordre toscan; une grande porte ogivale moyen âge, ornée de niches où se dressait tout un peuple de petites statuettes, donnait accès dans cet étrange et merveilleux édifice, qu'on venait voir de dix lieues à la ronde.

M. L'Éclanché, propriétaire et inventeur de ce monument, était un de ces déclassés à rebours, oserai-je dire, que le sort se plaît à tirer tout à coup d'une condition médiocre pour les guinder inopinément à une hauteur de fortune où le vertige les étourdit complètement et les met dans l'impossibité absolue de jouir de leur bonheur.

M. L'Éclanché, au retour d'un convoi de première classe où il avait répété pour la centième fois, avec ce sourire engageant que vous savez : « Messieurs, quand il vous fera plaisir », trouva chez lui un journal où il apprit qu'il venait de gagner cent mille francs à la loterie.

Lorsqu'il se fut relevé de l'effroyable maladie que cette nouvelle lui avait causée, il prit sa retraite, vint s'établir à Cerceau-la-Toupie, son pays natal, et s'occupa de réaliser les rêves de toute sa vie : et il y en avait beaucoup.

D'abord, M. L'Éclanché, qui, en sa qualité d'ex-infirmier militaire et d'employé aux Pompes Funèbres, n'avait jamais navigué, s'était épris d'une folle passion pour la mer et pour la marine. De plus, la fréquentation des malades et des cimetières lui avait inspiré un goût très vif pour la science et pour les monuments. Enfin cette vie continuelle de représentation, en habit à la française, en culottes courtes, avec l'épée au côté et le chapeau sous le bras, dans les cérémonies funèbres, lui avait donné une pointe d'ambition : à force de se frotter à des défunts de haut parage, il en était venu à désirer passionnément d'avoir de son vivant une place dans ce grand monde dont il ne connaissait que la dernière scène.

En arrivant à Cerceau-la-Toupie il résolut

donc de se poser en marin, en artiste, en savant, en homme de la haute société. A cet effet il commença par se construire l'espèce d'aquarium que vous savez, en y encastrant toute espèce d'ornements architecturaux, puis il fit de son intérieur un véritable musée où il entassa tout ce qu'il put trouver de vieilleries dans le pays. Cela fait il entreprit d'installer chez lui un appareil d'éclosion pour les poissons, une magnanerie modèle, un système pour faire de la glace. Il eut dans son jardin un rocher à cascades, des jets d'eau avec de petits bonshommes qui se soutenaient au bout ; il entreprit aussi de résoudre le problème de la direction des aérostats, et enfin il lui arrivait parfois de dire :

— Il faudra pourtant bien que je voie un peu à la quadrature du cercle, quand j'aurai le temps...

De tout cela il résultait que la maison de M. L'Éclanché était du haut en bas un vrai fouillis d'objets de toutes sortes et de toutes formes, où l'on ne pouvait faire un pas sans se heurter ou s'accrocher à quelque objet encombrant ou fragile.

La pièce principale, celle qu'habitait de préférence M. L'Éclanché et qu'il appelait l'atelier, était située au second, vis-à-vis d'un escalier très large dont la cage était carrée avec des

paliers à tous les angles. Cet escalier, tout en pierre, ouvrait au fond du vestibule, lequel donnait sur la place par un large perron de trois marches.

Le 17 septembre 1845, à une heure et demie « de relevée », M. L'Éclanché était dans son atelier, occupé à transvaser ou à tourmenter de petits poissons qui venaient d'éclore dans son appareil de pisciculture, lorsqu'un coup violent fut frappé à sa porte. Sans se retourner, incliné qu'il était sur ses petits poissons, il dit :

— Entrez !

Un pas extraordinairement lourd retentit; M. L'Éclanché, croyant avoir affaire à un paysan et tout occupé de ses poissons, dit au survenant, toujours sans tourner la tête :

— Qu'est-ce que vous voulez?

— Mmmmmhhhh !!! Un beuglement épouvantable fit trembler toute la maison, et l'infortuné M. L'Éclanché, se retournant, vit devant lui, debout, le mufle allongé jusqu'à le toucher, un bœuf !

Oui, un bœuf! Trois cents kilogrammes de viande sur pied, avec la peau, les os, le suif, les issues, tout, et plein de vie et de santé! Un article de boucherie, une pièce de bétail, un immeuble par destination !

Une invraisemblance, une impossibilité, un cauchemar, un épouvantement!

Et M. L'Éclanché porta la main à son front, et ses jambes se dérobèrent sous lui, et il s'affaissa sur une chaise, et ses bras tombèrent le long de son corps, et sa tête s'inclina sur sa poitrine.

Alors le bœuf, levant la tête au plafond, se remit à faire :

— Mmmmmhhhh !!!!

Puis, baissant la tête, il flaira M. L'Éclanché sous le nez.

Alors, comme si ce souffle redoutable lui eût rendu la vie, M. L'Éclanché se détendit à la manière d'un ressort et se trouva lancé le corps à moitié hors de la fenêtre, et il cria :

— Au secours!

Considérez, je vous prie, avant d'aller plus loin, combien était étrange et digne de sympathie la situation de l'honorable M. L'Éclanché. Certes la vie, comme chacun en est d'accord, est pleine de maux et de misères : et ce n'était pas un homme comme M. L'Éclanché, un homme qui avait tant de fois vu la mort de si près, qui aurait pu se faire illusion sur l'instabilité des choses humaines. Mais il y a des événements, ceux de l'ordre normal, qu'on peut prévoir et dont on peut supporter le poids : tandis qu'il y en a d'autres, ceux de l'ordre phénoménal,

auxquels on ne doit pas s'attendre, et qui nous renversent infailliblement sous leur choc imprévu : l'apparition d'un bœuf vivant au beau milieu d'une chambre, au second étage, au moment où un citoyen laborieux et éclairé se livre à l'étude de la pisciculture, est évidemment et au premier chef un événement de l'ordre phénoménal.

Mais en se précipitant à la fenêtre M. L'Éclanché vit une autre scène faite pour mettre le comble à son épouvante. La place aux Oies (laquelle est très petite, comme vous savez, et dont les avenues sont fort étroites, les rues de Cerceau-la-Toupie n'ayant guère plus de deux mètres de largeur), cette place, dis-je, entièrement bourrée d'un troupeau de bœufs se bousculant, se montant les uns sur les autres et poussant d'affreux beuglements, n'offrait à l'œil qu'une surface houleuse de croupes et d'échines hérissée de cornes et de queues, où l'on voyait surgir et plonger tour à tour la tête et les pieds de devant d'un bœuf à cheval sur la croupe d'un de ses congénères; celui-là retombait, un autre s'élevait, et pendant ce temps une partie du troupeau, formant tête de colonne, avait envahi le perron de la maison L'Éclanché et cherchait à en forcer le passage pour pénétrer dans l'escalier à la suite du bœuf qui fait le sujet principal de cette histoire. Deux des toucheurs de

bœufs étaient sur le seuil de la porte et faisaient un moulinet héroïque et désespéré pour repousser les assaillants.

A cette vue M. L'Éclanché perdit subitement la voix et les jambes, et se ployant en deux sur le bord de la fenêtre, la tête en bas et les bras pendants, il y demeura dans l'attitude misérable d'un polichinelle en disponibilité. En même temps apparurent à toutes les fenêtres de la place des créatures de sexe et d'âge variés, qui se penchaient au dehors, les bras en croix, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, comme des prédicateurs, et qui criaient à tue-tête.

Ce premier tableau dura peu. En quelques minutes tout Cerceau-la-Toupie était sur pied et se dirigeait vers la place aux Oies. On n'y pouvait pénétrer à cause des bœufs, et des colloques s'étaient engagés entre les gens des fenêtres et les survenants à l'effet de savoir comment dégager la place, lorsque le marchand de bœufs, qui s'était attardé dans un cabaret du faubourg, arriva sur le lieu du tumulte.

A l'aide de quelques personnes il ne tarda pas à débrouiller cet écheveau de cornes et de queues, et le troupeau, calmé et remis en ordre, s'écoula par la rue des Pincettes, dégageant la porte de la maison L'Éclanché.

On put alors s'occuper du sauvetage du pauvre

monsieur, et de la recherche du bœuf égaré.

Pendant qu'un groupe de citoyens sans caractère officiel se livrait à ces délibérations incohérentes et tumultueuses qui sont le préliminaire obligé de toute résolution importante; pendant qu'un chœur de femmes éplorées s'abandonnait à des lamentations entremêlées de cris aigus, les autorités, prévenues par le tambour de ville, arrivaient de différents côtés. Le maire, le commissaire de police et le capitaine des pompiers, parurent d'abord au coin de la rue Saint-Pantaléon; un autre groupe, composé du juge de paix, du greffier, du premier adjoint et des deux huissiers, s'avança par la rue des Calottes; enfin, du côté du Minage, on vit déboucher la brigade de gendarmerie renforcée de deux ou trois fins chasseurs armés de leurs fusils.

Il y a quelque chose de très malheureux à Cerceau-la-Toupie : c'est que, depuis que le monde est monde, le maire et le juge de paix ont toujours été à couteaux tirés : par une conséquence de cette première donnée, le greffier est du parti du maire, et le premier adjoint, du parti du juge de paix; les huissiers se partagent; on s'arrache tour à tour les commissaires de police qui se succèdent, et quant aux brigadiers de gendarmerie, instruits par la disgrâce qui a

frappé deux ou trois de leurs prédécesseurs, ils gardent la plus stricte neutralité.

Après en avoir conféré en aparté pendant quelques minutes, les trois groupes se rapprochèrent. Le maire, homme très faible et très craintif de caractère, opina le premier :

— Il faut tout de suite envoyer là-haut des hommes résolus, qui attacheront le bœuf et le feront redescendre.

Le commissaire de police, le greffier, l'huissier Pattenoire et le capitaine des pompiers, firent un signe d'assentiment ; le juge de paix, sans dire oui, ne dit pas non. Mais le premier adjoint, voyant qu'on allait s'accorder, se mit immédiatement en travers :

— Vous n'y pensez pas, messieurs ! Est-ce que vous croyez que ce bœuf va se laisser attacher ? Et en l'admettant, vous vous imaginez qu'on pourra lui faire descendre l'escalier ?

Cette première objection mit le feu aux poudres. Une discussion animée s'engagea, puis s'aigrit, puis s'envenima, et finalement le premier adjoint en vint à attaquer l'administration du maire, énumérant tous les actes de ce magistrat pour les ridiculiser ou les flétrir. Le pauvre maire, excellent homme, balbutia et se mit à pleurer : ce que voyant, le capitaine des pompiers, qui était un homme de six pieds

avec de longues moustaches rousses, prit le maire sur son cœur et cria à l'adjoint, qui s'en allait :

— Vous êtes un polisson !

Ainsi il ne suffisait pas que l'introduction d'un bœuf dans la maison de M. L'Éclanché eût eu déjà pour effet de saccager l'intérieur et de compromettre la vie de cet homme respectable : de ce second étage, où sa présence était un défi à toutes les convenances sociales, cet animal soufflait la discorde parmi les autorités constituées de tout le canton !

Cependant le corps de M. L'Éclanché pendait, toujours inerte, en dehors de la fenêtre. Il y serait longtemps demeuré sans l'arrivée d'un nouveau personnage, M. Anastase Marcassus, receveur de l'enregistrement à Cerceau-la-Toupie.

M. Marcassus était un de ces hommes que la Providence, en ses impénétrables desseins, lâche de distance en distance au milieu des sociétés humaines pour rappeler à chacun que la vie est un combat et que l'ennemi rôde incessamment autour de nous *quærens quem devoret*. Aux yeux de M. Marcassus, le genre humain tout entier n'était qu'un vil troupeau de bêtes rétives et indisciplinées « qu'il fallait faire marcher », disait-il, et dont il s'était constitué le chien. En

conséquence il mordait aux jambes quiconque ne se conduisait pas à sa fantaisie, et sauf quelques bonnes ruades qu'il avait attrapées par-ci par-là, il savait, comme les chiens de bouvier, se raser à propos et laisser passer le coup de pied par-dessus sa tête.

Ce méchant homme, qui de plus était un sot animal, ne vivait que d'orgueil et d'envie. Son unique soin était de rechercher avec un art infernal toutes les occasions de prendre en faute, non seulement les fonctionnaires qui avaient affaire à lui, mais surtout, et c'était alors sa joie suprême, les personnes placées en dehors de la hiérarchie officielle. Ferré à glace sur tout ce qui se rapportait à son service, il ne s'était jamais laissé prendre lui-même en faute, et il ne soulevait pas une affaire désagréable pour l'administration sans s'être cuirassé par avance d'une circulaire qui le justifiait pleinement : aussi, à la direction du chef-lieu, ses chefs ne le désignaient-ils que sous le nom de « l'exécrable receveur ».

Au physique, grand, maigre, voûté, le cou démanché en avant, avec la face blême et l'air consterné d'un pierrot, M. Marcassus était vêtu d'une longue redingote noire à grandes poches, d'un pantalon noir, d'un gilet jaune et d'une cravate blanche à trois ou quatre tours, le tout

surmonté d'un interminable chapeau à larges bords plats posé en arrière de la tête.

Comme beaucoup de ses pareils ce mauvais homme se posait en bienfaiteur de l'humanité : il s'occupait d'instruction primaire ; il s'occupait de sauvetage surtout, et il n'y avait pas d'incendie ou de distribution de prix où on ne le vît arriver à pas comptés comme le spectre du dévouement. Dans les distributions de prix son seul aspect suffisait à glacer toute l'assemblée ; mais dans les incendies il jetait invariablement parmi les pompiers un trouble et une irritation qui entravaient leur service et paralysaient leur bonne volonté.

En arrivant sur la place il s'arrêta, regarda tout autour de lui, et apercevant le groupe des autorités, s'en approcha.

— Que se passe-t-il donc, messieurs ? dit-il d'un air effaré.

Personne ne se souciait d'engager la conversation avec lui. Il répéta sa question ; le commissaire de police se décida enfin à lui répondre :

— Il se passe qu'il y a un bœuf là-haut.

— Là-haut ?

— Oui, là-haut, chez M. L'Éclanché.

— Vivant ?

— Oui.

— Enragé ?

— Non.

— Mais alors, que fait ce bœuf là-haut? Pourquoi est-il là ?

— Est-ce que je sais, moi? Il y est, voilà tout ce que je peux vous dire.

— Et M. L'Éclanché?

— M. L'Éclanché? Il est à sa fenêtre, tenez, vous le voyez bien.

M. Marcassus regarda :

— Mais cet homme est mort ou mourant! Et les autorités sont là, n'agissant pas, délibérant, pendant que cet homme se meurt !

Et il courut au groupe, les deux mains en avant, plus blême encore que de coutume, et il s'écria :

— C'est une infamie! c'est à soulever l'indignation de tous les honnêtes gens ! Messieurs, si vous ne me suivez pas, je vous rends tous responsables de la mort de M. L'Éclanché! Ce que vous faites là est un assassinat administratif! Il y a des moments où l'abstention est un crime! Monsieur le commissaire de police, je vous requiers au nom de la loi de me prêter main-forte pour porter secours à un citoyen en danger de mort, et si vous vous y refusez j'irai seul! C'est une horreur! c'est une infamie! Il faut être dans un pays comme celui-ci pour voir des scènes aussi honteuses pour l'humanité!

Il leur fit peur! Tous le suivirent et leur troupe, ayant en tête l'exécrable receveur, monta l'escalier, mais moins vite qu'on n'aurait pu s'y attendre : à partir de la première marche, en effet, l'ascension se ralentit peu à peu, si bien qu'arrivé au palier du premier étage Marcassus finit par s'arrêter, et toute la colonne s'empressa de l'imiter.

Il nous faut maintenant revenir au bœuf.

Une fois entré dans la pièce où son apparition avait si justement épouvanté M. L'Éclanché, le pauvre animal se trouva tout interloqué : son affolement fit place à un sentiment d'inquiétude qui le ramena par degrés à une immobilité absolue, et il resta quelques minutes planté sur ses quatre jambes, tournant lentement la tête de çà et de là, clignant de ses larges paupières rousses, et ne comprenant plus rien à sa position.

A mesure qu'il examinait le mobilier et le matériel au milieu desquels il se trouvait jeté par la plus étrange des aventures, sa grosse tête s'y perdait, et tous ces objets de forme inquiétante ou bizarre, dont il n'avait jamais vu les analogues dans le milieu bestial de l'étable et des champs où sa vie s'était passée jusque-là, tous ces objets prenaient à ses yeux les proportions incohérentes du rêve et les perspectives

fantastiques où s'égare un cerveau enfiévré. De temps en temps, comme succombant sous le poids de son incertitude, il baissait la tête et il poussait contre le plancher un long souffle :

— Ffffff!!!

Puis il relevait sa tête et recommençait à la balancer en clignant des yeux.

Petit à petit cependant un sentiment confus commença de se mettre en branle dans son épaisse et lourde cervelle : le sentiment de l'intrusion, ce sentiment qui fait qu'on se sent déplacé là où on est, sentiment très vif chez les animaux domestiques en général, et dont on peut observer la manifestation énergique chez le chien qu'une série malencontreuse de démarches inconsidérées a engagé sur une partie du territoire occupée par un jeu de quilles.

On pourrait résumer l'état moral du bœuf en ce peu de mots :

— Je voudrais bien m'en aller!

La situation de notre héros avait cependant quelque chose de relativement avantageux en ce que personne n'était là pour le troubler, de sorte qu'il pouvait se livrer, dans le silence du cabinet, à tout le calme et à toute la maturité que demandait une aussi grave délibération.

Il délibérait encore lorsque M. L'Éclanché, qu'un moment d'exposition à l'air frais avait

ranimé, se déplia de dessus l'appui de la fenêtre et, s'étant retourné, vit au milieu de la pièce l'honnête bœuf tellement placide, tellement bon enfant, que le courage rentra dans son cœur. Avec le courage, le croirait-on? une bouffée d'orgueil monta à la tête de l'ancien maître des cérémonies; le tabernacle ultime de son cœur s'ouvrit, et la croix de la Légion d'honneur, but secret de toutes ses aspirations, étoile mystérieuse vers laquelle ses yeux avaient été incessamment fixés, se mit à lui briller sous le nez et à l'aveugler de ses scintillements magnétiques.

En quelques secondes et avec la rapidité que la pensée prend dans les situations critiques, M. L'Éclanché se vit combattant le bœuf, le tuant et, pour récompense de ce trait d'héroïsme, décoré de l'ordre de la Légion d'honneur! Il rédigea même la notice que le *Journal Officiel* allait lui consacrer :

« L'Éclanché (*Bonaventure-Épaminondas*), ancien sous-officier du corps des infirmiers militaires, employé supérieur de l'administration des Pompes Funèbres en retraite. A fait preuve d'un grand courage en tuant au péril de sa vie un bœuf qu'on pouvait supposer enragé; pisciculteur ingénieux; travaux étendus sur l'apoplexie séreuse des vers à soie; services

exceptionnels pendant le choléra. Vingt ans de services militaires et civils. »

Et M. L'Éclanché résolut de tuer le bœuf de ses propres mains.

Ainsi cet homme pacifique et craintif, dans l'enivrement d'une ambition insensée, n'hésitait pas à l'idée de tremper ses mains dans le sang ! Et ce qu'il y avait de plus douloureux et de bien propre à faire ressortir la noirceur des desseins de M. L'Éclanché, c'est qu'à ce moment le bœuf n'avait pas l'ombre d'une mauvaise pensée et n'éprouvait d'autre sentiment que l'ennui d'être dans cette chambre et le désir d'en sortir.

M. L'Éclanché, saisissant une chaise, la leva tout doucement, s'en fit un bouclier et entreprit de se couler, en longeant la muraille, jusqu'à un trophée d'armes où se trouvaient deux pistolets chargés et un grand sabre de garde national à cheval.

Le bœuf le laissa faire ; M. L'Éclanché, sans perdre de vue « sa victime », comme il l'appelait déjà dans son coupable orgueil, décrocha les pistolets et les posa sur une table à portée de sa main ; puis il voulut prendre le sabre, qui lui échappa et fit en tombant un grand fracas.

A ce bruit le bœuf se ramassa sur lui-même

et tourna vers M. L'Éclanché une tête menaçante. A l'aspect de ces cornes redoutables prêtes à le clouer au mur, toute l'ambition de M. L'Éclanché s'évanouit comme une vaine fumée, et renonçant subitement à ses desseins sanguinaires, il se cacha sous la table, qui heureusement était assez large et assez basse pour le garantir, pourvu toutefois que le bœuf ne vînt pas à la renverser.

Pendant ce temps la troupe des autorités, après un moment d'hésitation sur le palier du premier étage, avait repris son ascension; seulement, par un effet proportionné au degré de faiblesse morale de chacun, la colonne s'allongeait démesurément à mesure qu'on approchait du second étage, si bien que M. Marcassus, soutenu par sa méchanceté et aussi par le brigadier de gendarmerie et le commissaire de police, dont il ne s'était pas séparé, apparut d'abord au niveau du palier, laissant loin derrière lui toutes les autres personnes.

Le bœuf, lui, avait fait d'abord un quart de tour qui l'avait placé la croupe tournée vers la porte ; achevant le demi-tour, il s'était mis la tête tournée vers le fond de la pièce ; alors, se déplaçant de côté sur la gauche, il s'était trouvé le corps parallèle à la cloison qui séparait la chambre du palier, et sa croupe touchait la porte

d'entrée, qui était restée ouverte, de sorte que le battant de la porte le cachait.

Il reculait tout doucement et la porte cédait, lorsque M. Marcassus, s'avançant avec précaution et voulant, par orgueil, pénétrer le premier dans la chambre, passa la tête le long du chambranle de la porte. Il demeura bouche béante : M. L'Éclanché n'y était pas, le bœuf n'y était pas ! Après un instant d'hésitation, il se hasarda à crier :

— M. L'Éclanché ! M. L'Éclan...

Il ne put achever : au bruit de sa voix, le bœuf, se reculant subitement, fit fermer la porte, qui vint pour s'appliquer sur le chambranle : mais comme l'espace nécessaire était en partie occupé par le haut du corps de M. Marcassus, ce corps fut saisi comme dans un étau, et l'exécrable receveur, presque coupé en deux, resta pris au piège comme une mauvaise bête qu'il était.

La porte était dans un coin ; le bœuf, en continuant à reculer, heurta de la croupe contre le mur, et comprenant qu'il ne pouvait plus reculer, ne voulant pas avancer puisqu'il reculait, se coucha, formant de son énorme masse un obstacle définitif à l'ouverture de la porte.

Alors, n'ayant rien à faire qui pressât pour le moment, il se mit à ruminer...

Le Marcassus criait autant que pouvait le lui permettre sa position : il avait la tête et l'épaule gauche prises, et M. L'Éclanché, qui ne l'aimait pas, a dit depuis que jamais il n'avait rien vu de plus affreusement drôle que cette face blême devenue vert-pomme et ce bras décharné s'agitant convulsivement.

— Jamais, disait M. L'Éclanché, je ne l'ai trouvé aussi laid.

Le brigadier et le commissaire de police accoururent et essayèrent de le dégager, sans se rendre compte de sa situation. Ils ne réussirent, à force de peser sur le haut de la porte, qu'à lui rendre un peu de souffle. Il leur expliqua alors comment il se trouvait pris. Le commissaire fit monter plusieurs grosses bûches, dont on se servit comme de leviers pour écarter la porte; mais si le receveur en reçut un peu de soulagement, il n'en restait pas moins serré comme dans un étau, et sa respiration de plus en plus haletante indiquait que l'asphyxie commencait à faire des progrès.

— Si on ne me dégage pas de là, disait-il d'une voix étranglée par la peur, avant cinq minutes je suis un homme mort. Messieurs !... mes bons amis !... au nom du ciel, hâtez-vous !

Le brigadier et le commissaire échangèrent

un de ces regards mélodramatiques où l'on aurait pu lire clairement ces mots :

— Si nous ne le tirions pas de là, quel bon débarras pour tout le monde !

Cette pensée criminelle passa comme un éclair dans ces deux âmes honnêtes, mais il est de fait que le décès du receveur aurait suscité à Cerceau-la-Toupie des transports d'allégresse. Quoi qu'il en soit le brigadier, n'écoutant que son devoir, dit au commissaire :

— Il faut à tout prix faire lever ce bœuf !

Et il essaya de passer son épée sous la porte, mais l'intervalle ne le permit pas. Le commissaire, à son tour, donna de grands coups de pied dans la porte sans que le bœuf parût s'en soucier. Le brigadier dit alors qu'il fallait percer la porte avec une mèche, et qu'on arriverait ainsi à piquer profondément le corps du bœuf.

On alla chercher un menuisier, et l'opération eut le résultat désiré : dès qu'il sentit la pointe de l'instrument, le bœuf se leva, et se retournant pour reculer, dégagea la porte qui s'ouvrit à moitié. Le receveur, après avoir fait trois ou quatre aspirations prolongées, dégringola l'escalier, s'en alla au grand galop chez lui et se mit au lit, où il tomba malade de la peur qu'il venait d'avoir.

La piqûre qu'il avait reçue ne troubla pas la

sérénité naissante du bœuf. Le repas rétrospectif qu'il venait de faire en ruminant l'avait tout à fait remis dans son assiette ; il avait envoyé les réflexions au diable, et prenant son parti de s'arranger vaille que vaille de ce logement improvisé, il regarda de droite et de gauche pour voir s'il n'y avait pas par là quelque chose à se mettre sous la dent. Il se parlait à lui-même, absolument comme nous ; il se disait :

— Ma foi, je prendrais volontiers quelque chose !

Un heureux hasard avait placé, dans un coin de l'atelier, une grande manne pleine de feuilles de mûrier destinées pour la nourriture des vers à soie « modèles », et que M. L'Éclanché avait fait porter là pour les électriser.

M. L'Éclanché, dans la pénurie où il était de renseignements sur les sciences en général, avait senti l'inutilité de toute tentative pour compléter son instruction, et il s'était contenté d'acheter une machine électrique, convaincu qu'à l'aide de cet instrument il pouvait faire « des découvertes ». Quelles, c'est ce qu'il laissait au hasard le soin de décider, ayant entendu dire que les plus belles découvertes ont été dues au hasard. Partant de là, il s'était attelé à la manivelle de sa machine, et il électrisait tout ce qui lui tombait sous la main, depuis ses

petits poissons naissants jusqu'à des paysans adultes. Lorsque la muscardine éclata, M. L'Éclanché se persuada que l'électricité devait avoir raison de cette épidémie redoutable, et il se mit à électriser ses vers, les claies où il les élevait, la feuille qu'il leur donnait à manger.

C'est pourquoi il y avait là une manne de feuilles de mûrier.

En l'apercevant le bœuf se retourna tout à fait, comme quelqu'un qui se dit :

— Voilà mon affaire.

Et s'approchant à pas comptés de la manne, il se mit à brouter la feuille avec toute la sécurité de conscience d'un bon bourgeois qui mange tranquillement ses revenus.

Lorsqu'il fut arrivé au fond du panier, il le renversa d'un coup de tête pour voir s'il n'y oubliait rien; puis, mis en confiance par cet agréable début, il se dit que dans une maison où on mangeait si bien on devait trouver à boire : et il chercha.

Un petit clapotement doux lui fit tourner la tête vers le coin opposé de l'atelier où, sur un échafaudage léger, se développaient les assises mignonnes d'un appareil d'éclosion. Là, dans une série d'auges en terre cuite étagées en gradins et alimentées par un filet continu d'eau fraîche, les élèves de M. L'Éclanché parcouraient

le cycle complet de la vie pisciculturale, depuis la première auge, où l'œuf reposait sur des claies de verre, jusqu'à la dernière, d'où ils sortaient aspirants surnuméraires à la dignité de fretin.

Le bœuf avait soif. Il appuya son large mufle rose sur l'auge la plus basse, et sous l'action de cette formidable machine aspirante tout le contenu de l'auge, liquide et petits poissons, disparut comme un rêve.

Le bœuf avait encore soif. Il avala de même la seconde auge, puis la troisième, puis la quatrième, puis la cinquième.

Arrivé à la sixième, son mufle toucha les claies de verre sur lesquelles reposaient les œufs fécondés, espoir des auges inférieures : soit que ce léger obstacle l'eût contrarié, soit que le contact des œufs lui eût chatouillé les naseaux, soit encore peut-être qu'il voulût faire comme nous faisons lorsqu'après boire nous nous livrons à quelques actes de dévastation, il donna un coup de tête dans le petit établissement, et l'échafaudage disloqué s'écroula, entraînant les auges qui se brisèrent en mille morceaux.

Le tuyau d'alimentation, dégagé de tout service obligatoire, se mit alors à couler pour son propre plaisir, et après avoir inutilement

cherché un lit pour faire un ruisseau, l'eau se dispersa dans toutes les directions en formant des flaques qui s'étendaient de minute en minute.

M. L'Éclanché, de dessous sa table, assistait au saccagement de ses richesses scientifiques, le cœur déchiré par ce spectacle, mais n'osant souffler de peur d'attirer l'attention du bœuf.

A ce moment un certain bruit se fit entendre dans l'escalier, et le marchand de bœufs, muni de cordes et de bâtons et suivi de deux bouviers, monta rapidement jusqu'au second, écartant et bousculant les autorités, qui délibéraient encore au bas de l'escalier.

Ils allèrent jusqu'à la porte et ils aperçurent le bœuf debout au milieu de l'atelier, et si calme qu'ils n'hésitèrent pas à aller à lui.

En les voyant le bœuf se recula, baissa la tête et fit mine de résister, mais le marchand lui lança un nœud coulant aux cornes, tira dessus et dit :

— Je le tiens !

Il y avait, sur la table qui servait d'abri à M. L'Éclanché, une bouteille de Leyde chargée d'une forte dose d'électricité : c'était la provision destinée pour préparer la manne de feuilles de mûrier.

Se sentant pris, le bœuf tira sur la corde, courba l'échine et leva la queue ; la queue alla

toucher l'armature de la bouteille de Leyde, et une terrible secousse électrique, s'élançant de l'armature à la queue, de la queue au bœuf, du bœuf à la corde et de la corde au marchand, fit sauter le tout à deux pieds de terre !

Les deux bouviers, et à leur suite le marchand, s'enfuirent par l'escalier, poussant des cris affreux et renversant toutes les autorités sur leur passage.

Quant au bœuf, devenu fou de terreur et de rage, il se mit à caracoler, à ruer, à se cabrer, à donner des coups de corne, et après avoir défoncé tous les meubles, pulvérisé tout ce qui était pulvérisable, il s'élança contre la table sous laquelle était M. L'Éclanché. Celui-ci, avec le courage du désespoir, put heureusement s'élancer sur le soubassement d'une bibliothèque et de là sur la corniche de ce meuble, où il se trouva en sûreté.

Cependant la fuite du marchand de bœufs avait achevé de mettre les autorités en désarroi. Tout le monde était sorti dans la rue et on délibérait. De leur côté le marchand et ses acolytes répandaient la terreur parmi la foule en assurant que le bœuf était ensorcelé et que « jamais » il ne sortirait de la maison L'Éclanché.

Il y avait parmi les assistants un nommé Caron dit Tubœuf, boucher de son état, homme de

beaucoup de bon sens et de résolution, et de plus doué d'une force herculéenne. Il avait deux fils qui le valaient à tous égards. Il haussa les épaules, et suivi de ses deux fils qu'il appela, il monta sans rien dire à personne et alla voir ce qui se passait.

Il entra dans l'atelier, prit le bout de la corde du bœuf et alla le donner à ses deux fils. Ceux-ci passèrent la corde dans un des balustres de l'escalier, puis tirèrent jusqu'à ce que la tête du bœuf fût près de la porte. Alors le père rentra dans l'atelier, prit M. L'Éclanché comme il aurait fait d'un enfant, et le soutenant d'une main par le collet, il lui fit passer la porte tandis que de l'autre main il frappait le bœuf, qui recula sa croupe.

Ceci fait il descendit avec M. L'Éclanché, et s'approchant des autorités leur dit :

— Il n'y a pas d'autre moyen que de tuer ce bœuf.

— Eh bien, dit vivement le brigadier, nous allons le tuer à coups de fusil !

— Si vous le manquez, il se jette sur vous, se précipite dans l'escalier et tue tout le monde. Si on veut me donner le bœuf pour ma peine, je me charge de tout et dans deux heures d'ici il sera coupé en morceaux.

Cette proposition, qui permettait enfin d'en-

trevoir un terme à cette situation inextricable, fut accueillie avec un enthousiasme unanime, et le maire, après avoir consulté du regard les assistants, lui dit :

— Eh bien, faites-en votre affaire. La commune n'aura rien à vous payer ?

— Rien du tout.

— Messieurs, dit le maire, vous êtes témoins.

Et il lui donna la paumée, signe de marché conclu.

Tubœuf alla chercher ses outils et son tablier et monta.

Ses fils tirèrent la corde, le bœuf tendit le cou et tomba foudroyé d'un seul coup de masse.

Il était mort ! Il payait du dernier supplice un instant d'égarement suivi de quelques heures d'indiscrétion ! Et personne ne le regrettait, personne ne versait une larme en son honneur, tandis que dans la maison voisine on s'empressait, on se lamentait, autour de M. L'Éclanché, seul auteur de tous ses maux.

Car enfin je suis juste, et je ne peux pas m'empêcher de dire que s'il avait eu soin de tenir sa porte fermée rien de tout cela ne serait arrivé.

En attendant le bœuf était mort. On le saigna, on l'écorcha, on le dépeça, et moins d'une heure après, ses morceaux pantelants étaient

étalés sur une table, devant la porte même de M. L'Éclanché, où Tubœuf avait été autorisé par le maire à vendre l'animal aux enchères.

Vous croyez peut-être que l'histoire finit là ? Non, car voici ce qui arriva :

La vente à peine commencée, le marchand de bœufs fit paraître l'huissier Pattenoire, qui mit opposition à la vente.

Tubœuf en référa au juge de paix, qui se déclara incompétent tout en maintenant provisoirement la saisie de la viande, laquelle fut vendue à vil prix, l'argent déposé à la caisse des dépôts et consignations.

Le soir, Tubœuf et ses fils, ayant rencontré le marchand de bœufs et ses deux toucheurs, leur donnèrent une volée ; la gendarmerie les arrêta tous les six, les fit coucher au violon, verbalisa, et ils furent condamnés, pour rixe et tapage nocturne, chacun à trois jours d'emprisonnement et à 15 francs d'amende.

M. L'Éclanché se mit au lit et fit une longue et douloureuse maladie, qui faillit se terminer comme se terminent beaucoup de maladies de cette espèce.

L'adjoint fut révoqué pour avoir dit au maire les impertinences que vous savez.

M. Marcassus eut de l'avancement, le directeur de l'enregistrement ayant habilement pro-

fité de la circonstance pour s'en débarrasser en le présentant comme ayant été blessé dans un sauvetage, et ayant par-là mérité une récompense.

Quant au procès, il tomba entre les mains de deux excellents avoués, secondés par deux excellents huissiers et assistés de deux excellents avocats. Ce procès dura quatre ans et neuf mois. Tubœuf appela le maire en garantie; le maire appela à son tour M. L'Éclanché en garantie, sous le prétexte qu'il avait eu le tort de ne pas fermer sa porte.

L'Éclanché, qui connaissait son code, répondit par une action reconventionnelle en dommages-intérêts contre le maire, comme n'ayant pas tenu la main à la police des bestiaux. En même temps il mit en cause le marchand de bœufs et ses deux garçons.

A l'audience on demanda une expertise pour estimer le dégât. Elle fut ordonnée et dura six mois.

Lorsqu'on revint à l'audience, le préfet éleva le conflit, les actes du maire dans cette circonstance ayant été faits en vertu de ses attributions administratives et échappant dès lors à la compétence de la juridiction civile.

On plaida. Le tribunal admit l'intervention du préfet et mit le maire hors de cause jusqu'à

ce qu'il eût été statué sur le conflit... etc., etc.

Et ainsi de suite pendant quatre ans et neuf mois.

Au bout de ce temps, personne ne comprenant plus rien à l'affaire, un des avoués, homme très honorable et très désintéressé, proposa noblement une transaction, qui fut noblement acceptée par son confrère, homme très honorable et très désintéressé aussi. Tubœuf, le maire, le marchand et M. L'Éclanché, eurent à débourser chacun une somme de 2,000 francs pour frais et honoraires, puis tout ce monde se serra cordialement la main.

Et ainsi se termina définitivement cette série de catastrophes mémorables qu'un simple bœuf a pu déchaîner sur une cité paisible, et tout cela rien qu'en montant à un second étage.

Pauvre humanité! que nous sommes donc peu de chose! Un pépin de raisin dans la gorge, un bœuf dans le cabinet de travail, et nous voilà sens dessus dessous!

LE NAUFRAGE DE L'AQUARELLISTE

Majestueusement panaché de fumée et de vapeur, et enguirlandé de vagues vertes et d'écume blanche, le paquebot *Seringapatnam*, de la ligne Marseille-Cochinchine, voguait sur la mer.

Ce n'est pas qu'une épouvantable tempête ne bouleversât en ce moment les flots de fond en comble : mais ces paquebots sont tellement immenses, tellement inébranlables, que, du haut du pont, pour savoir quel temps il fait à la mer, il faut l'envoyer demander au bureau des renseignements, qui est à plus d'un quart d'heure de distance du lieu où se tiennent les passagers.

Ce défaut complet d'intimité entre la mer et les voyageurs qu'elle portait sur son dos fera comprendre à merveille comment, lorsque le capitaine vint leur annoncer que le navire allait sombrer, ceux-ci tombèrent des nues.

— Est-ce que c'est pour tout de suite, et

pensez-vous que je n'aurai pas le temps d'achever mon aquarelle?

Ainsi parla un jeune homme qui, assis sur un pliant, tenant de la main droite un pinceau et de la main gauche une boîte-palette d'aquarelle, était occupé à faire le portrait d'une dame de la plus tendre jeunesse et de la plus merveilleuse beauté, et qui, à demi couchée sur un canapé indien, dans une voluptueuse et languissante pose, posait.

Le capitaine avait fait naufrage dix-sept fois dans sa vie, bien qu'il n'eût que trente-cinq ans : il pouvait donc légitimement, jusqu'à ce jour, se croire quelque peu ferré sur cette partie du service maritime : mais le propos de ce passager le frappa d'une telle stupéfaction, qu'après être demeuré plus d'une minute les yeux écarquillés, la bouche ouverte et les bras en croix, il partit d'un formidable éclat de rire.

On s'ennuie beaucoup à bord : on s'y contente du plus léger prétexte pour tâcher ou pour faire semblant de s'amuser. En voyant rire le capitaine, les passagers prirent l'unisson ; les officiers de quart et les timoniers firent chorus, et, se propageant comme une traînée de poudre sur toute la longueur du pont, grimpant de manœuvre en manœuvre jusqu'à la pomme des mâts et dégringolant d'échelle en échelle jusqu'au

fond de la cale, un éclat de rire poussé par cinq cents voix domina un instant le fracas de la machine et les hurlements de la tempête.

Remarquez que pendant ce temps-là le navire sombrait toujours : ce détail n'est pas sans importance, ainsi que vous le verrez par la suite de l'histoire.

Ce rire, vous l'avez compris sans doute, était plutôt un rire nerveux. Dans les naufrages il arrive en effet parfois que les passagers ont les nerfs un peu surexcités par l' « émotion inséparable d'un premier début » de cette sorte, et que, se trompant de robinet, au lieu de pleurer ils rient.

Car il n'y avait pas de quoi rire, en vérité.

Sans insister plus qu'il ne convient, — car je risquerais de tomber dans la banalité, — sur les nombreux inconvénients d'un débarquement en pleine mer, par les 3° 17′ 28″ de latitude N. et les 103° 32′ 49″ de longitude E. du méridien de Paris, il me suffira, pour vous faire mesurer l'énorme inconvenance de cet éclat de rire, de vous faire connaître le passager qui y avait donné lieu. Avant que le navire ait tout à fait sombré, j'ai le temps de vous faire son portrait, d'autant plus qu'il continue imperturbablement son aquarelle pendant que l'eau lui monte le long des bottes pour y redescendre un instant

et reprendre bientôt son mouvement ascensionnel, et qu'en même temps, chose merveilleuse, le modèle, comme hypnotisé par le scintillement du génie de l'artiste, continue à poser au milieu des petites vagues qui déjà commencent à se jouer en clapotant autour de son canapé indien !

Jeune, beau, séduisant ; comblé, par la nature et par le sort, de tous les plus heureux dons du talent et du génie, Octave, après avoir longtemps cherché sa voie à travers les coulisses des cafés-concerts et les colonnes des revues artistiques à un sou, était enfin parvenu, au moment où nous le voyons qui va se noyer, au point culminant de l'art.

De cette hauteur vertigineuse il contemplait le genre humain ou plutôt il y prenait des points de comparaison pour se contempler lui-même, et le monde lui apparaissait comme un vaste hospice de gâteux aveugles et paralytiques condamnés par une nature marâtre à ne pouvoir jamais, je ne dis pas comprendre sa peinture, mais en deviner, même vaguement, même timidement, le sujet ! C'est alors que le souffle puissant d'un légitime orgueil soulevait sa poitrine, quand il se sentait monté dans ces régions sublimes où nulle intelligence et nul œil humain ne pouvaient le suivre !

Il avait parfois d'immenses compassions, non pas pour le troupeau imbécile du public, des amateurs, des marchands de tableaux et surtout des idiots infects que les gâteux nomment artistes, mais pour les anciens compagnons d'atelier qu'il avait laissés en route pataugeant et barbotant dans les limbes enfantines du réalisme, du plein air et de l'impressionnisme.

Il aurait voulu leur tendre la main, mais ils étaient trop bas : que faire pour des limaces quand on se sent aigle?

Pendant six mois il avait parcouru les ateliers de l'école nouvelle, laissant derrière lui des traînées de jaune indien, de vermillon de Chine, de cendre verte, à éblouir toutes les populations de la zone torride : des plaques de noir et de blanc à barioler tous les zèbres et toutes les pies de l'univers!

Par ses discours, par ses imprécations et par ses œuvres, il avait successivement nié, ridiculisé, broyé, pulvérisé, anéanti :

L'antique;

Le moderne;

Le beau;

Le laid;

Le dessin;

La couleur;

Le clair-obscur;

La composition;
L'expression;
Et l'esthétique;
Et la palette;
Et LE TABLEAU!

Le ttttableau! C'est là qu'il fallait l'entendre et le voir! Alors il se calmait subitement, il allait prendre un objet octogone, hexagone, parfois triangulaire, sur lequel étaient tracés en rouge, en jaune, en bleu, en vert, en noir et en blanc, des signes mystérieux. Il vous le mettait sous le nez en vous disant :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Je ne sais pas, répondait-on toujours avec candeur.

— Vous ne savez pas? Eh bien, moi je vais vous le dire : c'est un tableau.

— Un tableau! qu'est-ce que ça représente?

Alors il riait d'un rire immense comme son génie, il allait majestueusement raccrocher son tableau, le considérait un moment d'un air rêveur, puis il revenait à petits pas, vous posait la main sur l'épaule et vous disait entre les deux yeux :

— Ça représente l'idiotisme et l'ânerie humaine concourant pour le prix de Rome.

C'est lui qui a dit le premier ce mot célèbre, qu'un fameux peintre de portraits, chef de

l'école des charcutières, récite au dessert dans les noces et festins où on le convie :

— Laissez-moi donc *tron*quill' avec vot' môssieu Velasquez et vot' môssieu Murillo !

Bien convaincu de l'isolement nécessaire où son génie l'obligeait à se confiner, il s'occupa d'abord de confectionner une théorie de l'art qu'il formula ainsi :

— Le dessin et la couleur sont des insanités pures et simples : pour faire de la peinture, il n'y a qu'une chose à savoir : peindre. Mes tableaux sont les seuls qui soient peints : or personne ne peut les comprendre : donc je suis à moi seul l'art tout entier.

Partant de là, il n'eut pas de peine à se convaincre que tous les procédés de représentation employés par les artistes devaient nécessairement être faux puisqu'ils paraissaient justes aux gâteux qui les regardaient.

Il fallait donc, pour reproduire le véritable effet que les lignes et les tons doivent produire sur un spectateur non gâteux, faire passer sur la toile non pas l'image des objets, mais la conception que s'en fait l'artiste.

Il se mit alors à méditer, et ayant découvert le secret de l'art, il l'appela LE VIBRISME.

LES TONS NE SONT PAS INERTES : ILS VIBRENT.

EH BIEN, POUR QU'ILS VIBRENT, IL FAUT LES FAIRE

VIBRER, C'EST-A-DIRE LES PLACER, LES JETER, LES UNS A CÔTÉ DES AUTRES, SANS S'OCCUPER S'ILS SONT OU NON DANS L'OBJET, ET QUAND VOUS AUREZ JETÉ VOS TONS, ÇA VIBRERA ET VOUS AUREZ UN TABLEAU.

En conséquence il s'était composé une palette ainsi conçue :

JAUNE INDIEN ;

VERMILLON DE CHINE ;

CENDRE VERTE ;

BLEU DE COBALT ;

NOIR DE PÊCHE ;

BLANC D'ARGENT !

D'ailleurs plein de mépris pour les moyens matériels usités dans les ateliers, il ne connaissait que l'aquarelle, dont les procédés rapides pussent se prêter aux élans fougueux de son génie.

Au bout de peu de temps il commença de se sentir mal à l'aise au milieu de la nature bourgeoise que les peintres vulgaires vont étudier en Normandie ou dans la forêt de Fontainebleau, et c'est ainsi qu'un beau jour il s'était embarqué pour aller chercher dans l'Inde, parmi les tigres, les fakirs, les pagodes et les forêts vierges, des sujets dignes de son pinceau. En attendant, il n'avait pas dédaigné de prendre pour modèle une adorable jeune femme qui allait en Cochinchine rejoindre un sien cousin qu'elle parais-

sait aimer d'une sincère et profonde affection.

Pendant le temps que j'ai mis à vous raconter tout cela, le navire continuait à sombrer.

Ce naufrage, comme vous avez vu, avait commencé gaîment : eh bien, c'est une chose singulière, mais il finit de même. Un médecin de fous, à qui je l'ai raconté, a prétendu que très certainement tout ce monde-là devait avoir été pris d'un accès collectif d'aliénation mentale causé par la terreur de la mort. Je ne sais que penser de la valeur de ce diagnostic, car on m'assure à l'instant que tous les médecins de fous deviennent plus ou moins fous eux-mêmes. Quant à moi je n'en sais rien, mais toujours est-il que ce fut une chose consolante et même, oserai-je dire, réjouissante, de voir la bonne humeur et l'entrain avec lesquels les habitants du *Seringapatnam* déménagèrent pour un monde meilleur.

Tandis que les matelots se faisaient des farces en rapport avec la grossièreté de leurs mœurs, poussant leurs camarades à l'eau ou les décrochant des cordes où ils cherchaient à s'agripper, les officiers et les passagers, le chapeau à la main, exprimaient aux dames, en des termes de la plus exquise courtoisie, leur regret de voir interrompre si tôt des relations si agréables, et à mesure que quelqu'un tombait à l'eau, on agitait les mouchoirs pour lui dire adieu.

Cette scène était si gracieuse et si pittoresque que notre héros s'empressa d'en prendre l'esquisse ; après quoi, espérant avoir le temps, il ouvrit sa boîte et allait saisir son pinceau, lorsque le pont du navire se déroba positivement sous lui.

Il n'eut que le temps de fermer sa boîte et de la mettre dans sa poche, et aussitôt il sentit, au balancement plus accentué des vagues, que décidément il prenait la mer.

Octave, doué, comme nous l'avons dit plus haut, de tous les talents sans exception, nageait comme une otarie. Parmi le peuple amphibie qui patauge pendant tout l'été aux bords de la Seine et de la Marne, il était unanimement reconnu pour un des notables de la Grenouillère. Il se mit donc à nageoter aussi tranquillement que s'il eût été en pleine eau à la Grande-Jatte. De temps en temps il ôtait son casque indien en moelle de sureau, le faisait flotter devant lui comme une petite embarcation, et s'y accoudant considérait le paysage.

On eût dit que le ciel et la mer s'étaient donné le mot pour faire au grand artiste une réception digne de lui : le jaune indien, le vermillon de Chine, le bleu de cobalt, la cendre verte, le noir de pêche, le blanc d'argent, vibraient jusqu'au zénith en flamboiements sym-

phoniques, et l'océan, ne pouvant faire vibrer aussi à la lumière ses poissons et ses coquillages trop profondément ensevelis sous les eaux, faute de mieux réfléchissait, en vibrant lui-même au souffle de la tempête, les flamboiements symphoniques sur lesquels j'ai eu l'honneur d'appeler tout à l'heure l'admiration éclairée de mes lecteurs.

— Le ciel et la mer, se murmurait Octave, se sont pavoisés des couleurs de ma palette..... Je suis dans le vrai..... maintenant je n'en doute plus.

Mais en ce moment une vague demesurée l'ayant un peu détourné de sa direction, il aperçut à quelque distance, vers le point où le navire avait sombré, un spectacle fait pour rehausser son orgueil : telle fut du moins la conclusion qu'il jugea à propos d'en tirer pour son propre usage, car nous verrons qu'au fond il n'y était pas du tout.

Sur un espace d'un hectare vingt-cinq centiares environ, les crêtes des vagues étaient frangées d'une écume rose vif, et la mer elle-même vibrait fortement d'une de ces teintes lilas dont les impressionnistes savent tirer des effets si renversants.

— Ah! ah! s'écria Octave en faisant vibrer son poing dans les airs, qu'on vienne me dire

maintenant que le blanc ne doit pas être rendu en rose et le vert en lilas! Merci de cet hommage, mer de Chine, je t'en récompenserai en te peignant dès que je serai arrivé à terre. Tu seras immortelle par moi et avec moi!

La vérité est que cette écume rose provenait des passagers du *Seringapatnam* : une troupe de requins, survenue fort à propos pour leur offrir une réception intéressée, faisait à cette société si aimable et si gaie les honneurs d'un repas de corps.

Les splendeurs du soleil couchant commençaient à pâlir. Les tons de bitume et de teinte neutre, légitime horreur du vibriste, éteignaient par degrés les aveuglants éclats du ciel et de la mer. Le tableau perdait de son intérêt. La fête était finie. Octave le remarqua bientôt, et regardant à sa montre il vit qu'il était plus de six heures et se dit qu'il faudrait bientôt songer à dîner, car il nageait depuis huit heures quarante-six minutes et la promenade menaçait de tourner au monotone.

Un heureux hasard, comme il s'en présente invariablement dans tous les naufrages où le héros ne se noie pas ou n'est pas recueilli par un bateau, fit qu'une île se trouva là à point nommé, de sorte que, vers sept heures et quelques minutes de relevée, Octave prenait pied

sur une excellente plage et se trouvait, après quelques pas, sur la rive hospitalière que la Providence avait depuis des siècles préparée pour le recevoir, lui et non un autre, car bien qu'il vînt à peine d'y débarquer, il en formait déjà à lui seul toute la population.

Le premier regard qu'il jeta autour de lui suffit à lui faire voir qu'ici encore la nature avait ménagé à sa gloire un nouvel hommage, car on y pouvait voir en tons réels toutes les colorations paradoxales dont Octave s'était servi jusque-là pour faire vibrer ses tableaux. Rien n'y manquait : ni les terrains bleus, ni les feuillages lilas, ni les ciels chocolat tachetés de plaques vertes, ni les gazons écarlates, ni les rochers couleur de mandarine; les lointains baignaient dans cette brume opaline dont Jean-Marie Farina essaya vainement jadis de dérober le secret à son eau de Cologne en y mêlant de l'eau, mais que le vibrisme seul a su réaliser de nos jours en glaçant ses paysages à l'eau de savon!

Ému, transporté, oubliant son appétit qui déjà insistait avec une certaine importunité, il résolut de se mettre à l'œuvre sans perdre un instant, et tirant fiévreusement sa palette, il l'ouvrit.

Dieux immortels! de cette palette où étincelaient naguère les six tons, rayons du soleil de

l'art, il ne restait plus rien ! La boîte, veuve de ses couleurs, était si absolument nette, si mathématiquement propre, que l'œil exercé d'un marchand s'y serait trompé, et qu'on aurait pu dans un moment de gêne la vendre comme neuve.

Les pains de couleurs à l'aquarelle sont certainement bien fabriqués et durent tant qu'ils peuvent, mais on ne peut pas demander qu'ils résistent à un lavage de huit heures en pleine mer de Chine, et par quel temps! Quant au pinceau, il n'en restait non plus que le regret : il était tombé parmi les débris du navire et avait sans doute été happé par quelque requin, car ces squales goulus digèrent aussi bien le poil que la plume, matériaux dont, comme vous savez, on se sert pour confectionner les pinceaux d'aquarelle.

Par un mouvement machinal, il voulut voir s'il avait du moins sauvé le portrait de la jeune passagère, qu'il avait soigneusement placé sous la voûte de son casque indien. Mais tous ses efforts pour ôter cette coiffure ne réussirent qu'à lui faire arracher de sa tête, morceau par morceau, une espèce de pâte gluante mêlée de lambeaux d'étoffe et de cheveux arrachés, où l'œil même d'une mère n'aurait pas reconnu un casque indien en moelle de sureau. La vérité est que le marchand avait frauduleusement rem-

placé cette prétendue moelle de sureau par des déchets de chiffons et de vieux gants formant pâte avec des mélasses avariées, saisies et vendues à vil prix par la douane, ce qui explique son peu de résistance à la mer. Quant au portrait, il n'en restait pas même le papier, qui s'était incorporé profondément dans ce magma plastique.

Je n'essaierai pas de décrire son désespoir : je m'en rapporte à votre bon cœur pour vous le peindre à vous-même : ce fut au point qu'il ne songea même plus à son dîner et s'endormit comme un plomb jusqu'au lendemain matin.

Je passerai légèrement aussi sur les détails de son installation et de sa nourriture. Car, d'une part, n'y ayant aucune maison dans l'île, toute idée d'installation dut forcément rester pour lui à l'état de rêve : et d'autre part, comme il ne possédait ni fusil pour tuer des perdrix ou des lièvres (qui d'ailleurs manquaient absolument dans l'île), ni canne à pêche pour attraper des poissons, il dut se contenter des coquillages qu'il pouvait ramasser à marée basse. De légumes, il n'en faut point parler dans ces beaux lieux dépourvus de toute horticulture. Il y avait bien des fruits qui semblaient très appétissants, mais il n'osait pas en manger de crainte de s'empoisonner, et chaque fois qu'il en voyait

il regrettait de ne pas avoir à son service un nègre pour les lui faire essayer préalablement.

Mais toutes ces misères n'étaient rien en comparaison du désespoir qu'il éprouvait de ne pouvoir faire d'aquarelles. Cette idée fixe, incrustée dans son cerveau, le rongeait.

Or, une idée fixe n'étant tout simplement que le génie, on ne s'étonnera nullement des faits miraculeux qui vont se dérouler dans cette histoire.

Un jour, à la suite d'une méditation suprême en présence d'un des plus splendides couchers de soleil qui eût jamais ébloui ses yeux, Octave, se frappant le front et lançant à l'immensité un regard vainqueur, s'écria :

— Je ferai des aquarelles ! Ciel de feu, mer de saphir, arbres d'azur, gazons écarlates, je vais vous peindre, et devant les fulgurations de ma palette, vous pâlirez ! Ma tête me fournira un pinceau ; la terre, les plantes et les coquillages, me prêteront leurs couleurs ; et pour ce qui est du papier, quand il n'y aurait que ma peau pour m'en servir, je m'en servirai !

On admire beaucoup Robinson d'avoir su se créer, dans une île déserte, une existence si confortable. Mais il me laisse froid, parce que s'il a pu faire tout cela c'est grâce aux armes, aux munitions, aux outils, aux objets manufac-

turés de toute sorte, qu'il avait trouvés dans son vaisseau : mais j'aurais voulu le voir dans la situation d'Octave, et je me demande ce qu'il aurait répondu si on l'avait prié de faire une aquarelle pour une dame?

Octave, lui, avait trouvé.

Il commença par attacher des bouts de cheveux autour d'un manche de bois, et il eut un pinceau.

Cela fait il gratta la terre, racla des écorces, écrasa des limaces de mer et des vers de terre, pila des feuilles, broya des cailloux, macéra des fruits, et au bout d'un an d'essais infatigables, ayant d'ailleurs trouvé des arbres qui lui donnèrent de la gomme et des abeilles qui lui fournirent du miel, il put un jour aligner, dans les cases si longtemps désertes de sa palette, un rouge, un jaune, un vert, un bleu, un blanc et un noir, qui pouvaient rivaliser avec tout ce qui se fait de mieux en ce genre à Paris et à Londres.

Il ne restait plus qu'une question, celle du papier. Octave l'avait laissée pour la fin comme la plus facile à résoudre, mais lorsqu'il en arriva au fait et au prendre il vit que c'était loin d'aller tout seul. Il essaya de peindre sur pierre : mais sur la pierre polie cela ne prenait pas, et la pierre mate buvait toute l'aquarelle jusqu'à

la dernière goutte. Il essaya de mettre une couche de blanc sur des feuilles de grandes dimensions : mais, sèches, elles se cassaient tout de suite, et fraîches, elles commençaient bien par se dessécher, mais se cassaient après. Il eut beau s'ingénier, se creuser la tête, il ne trouva rien, absolument rien, et il dut reconnaître que pour remplacer le papier il n'avait pas d'autre ressource que sa propre peau.

Il n'hésita pas.

C'était se condamner à ne jamais prendre un bain, à ne jamais sortir par la pluie ; c'était s'interdire jusqu'à la plus légère transpiration !

Mais il était artiste : il n'hésita pas.

Ah ! cette première esquisse !

Entre la première et la cinquième côte, à gauche, sur le cœur, six plaques juxtaposées, entremêlées de mouchetures, de tremblés et de traînées, s'entre-croisaient, s'entre-lardaient en enchevêtrements inextricables et flamboyaient comme une explosion de picrate de potasse ! C'était *Un Coucher de Soleil dans les Mers de l'Indo-Chine !*

Quand ce fut fini, Octave demeura huit jours, le cou tordu et les yeux de travers, à contempler son œuvre. Cela fait il reprit son élan, et bientôt toute la partie antérieure de son être, depuis les épaules jusqu'au cou-de-pied, fut

couverte de chefs-d'œuvre dont aucune langue humaine ne pourrait donner une idée.

Ici il y eut un temps d'arrêt, et Octave put croire un moment que le papier allait lui manquer. Mais ayant eu occasion de se mirer dans une fontaine de médiocre largeur, il reconnut qu'en se couchant à la renverse ou même en s'asseyant dessus, la réflexion de ce miroir naturel lui permettrait de décorer la partie postérieure de son individu comme il en avait décoré la face antérieure. Et c'est ainsi qu'une nouvelle galerie, encore plus merveilleuse que la première, vint remplir les panneaux jusque-là disponibles de ce musée vivant et ambulant.

Il couvrit donc d'aquarelles tout ce qui lui restait de papier blanc, depuis les talons jusqu'à la base des omoplates.

Le jour où ce fut fini, et quand Octave se fut bien convaincu qu'il n'y avait pas à espérer d'atteindre plus haut, un immense orgueil, mêlé d'un découragement non moins immense, envahit subitement son cœur.

En effet, s'il passait parfois des journées entières à contempler son nombril, comme un fakir, ou à s'asseoir sur sa fontaine pour se mirer dans l'eau, comme Narcisse, il passait d'autres journées à déplorer le sort cruel qui lui interdisait toute espérance de pouvoir jamais

vendre ou même exposer ses aquarelles; et vu l'état de gêne où il se trouvait, car il manquait de tout, même de gomme élastique, des larmes d'attendrissement perlaient sur ses paupières au seul souvenir du plus idiot des amateurs gâteux qu'il avait dédaignés au temps de ce qu'il appelait sa prospérité.

Une année se passa dans ces douces et cruelles alternatives. Mais la monotone insuffisance de son régime alimentaire, le manque absolu de distractions et, par-dessus tout, le sublime besoin de produire, lui faisaient désirer passionnément n'importe quoi qui pût enfin rendre un libre cours à sa carrière d'artiste.

Pendant deux ans encore ses démarches demeurèrent sans résultats, et malgré toute l'activité qu'il sut déployer il ne put réussir à se mettre en rapport avec un seul marchand de tableaux, ce qui se comprend puisque l'île était déserte.

Un nouveau sujet d'inquiétude ne tarda pas à se joindre à ses nombreux soucis : c'est que, malgré tous les soins qu'il y apportait, malgré les précautions qu'il pouvait prendre pour éviter la pluie, la poussière et la transpiration, ses aquarelles commençaient à se fendiller, à s'écailler, et il était manifeste qu'avant peu elles disparaîtraient s'il ne trouvait pas moyen de les

rentoiler sur un papier moins hygrométrique et moins agité que sa peau.

Il en serait mort de chagrin, et cette histoire ne serait jamais venue à ma connaissance, ce qui eût été vraiment dommage, si un beau jour, au moment où il commençait à faire dans sa tête un joli petit plan de suicide, il n'eût aperçu tout à coup une barque de nègres se dirigeant à force de rames vers la crique inhospitalière où il avait été jeté quatre ans auparavant, jour pour jour.

O bons piti nègres! chè zamis à moi! qui dira jamais tout ce que la fantaisie de l'artiste et l'extase du badaud vous doivent de conceptions délirantes et de mirifiques ébahissements! Partout où vous paraissez, la douce gaîté fait éclore sur les plus ingrats visages la fleur du sourire; l'émail de vos yeux et l'ivoire de vos dents ont à peine blanchi sous votre peau noire que tous nos soucis s'enfuient à tire-d'aile. La surprise et le plaisir, ces deux ressorts de l'œuvre d'art, ainsi que le remarque judicieusement de Piles dans son estimable *Cours de Peinture,* marchent devant vous, et jettent, sur toutes vos actions et sur toutes les scènes où la Providence vous fait figurer, une auréole de cocasserie exotique dont le prestige ne manque jamais son effet! Ah! c'est que vous êtes la plaisanterie la plus drôle

que la nature se soit permise envers l'humanité, et comme l'humanité est bonne enfant à ses heures, elle ne peut pas s'empêcher de rire en voyant reluire sur votre figure ce cirage qu'elle croyait avoir inventé pour ses bottes.

Les nègres qui s'avançaient vers ce rivage où leur présence était si nécessaire n'avaient garde d'être au-dessous du rôle auquel la Providence les destinait. Ils étaient noirs comme l'encre de la Petite-Vertu (avec laquelle j'écris précisément cette histoire), bariolés de tatouages, ébouriffés, lardés d'anneaux, de bobines, de coquillages et de piquants de porc-épic, emplumés, hérissés de dents et de griffes de bêtes féroces, caparaçonnés d'écailles de tortue et de crânes de buffle; ils avaient des boucliers en peau de rhinocéros, des casques en cuir de crocodile enguirlandés d'œufs d'autruche en chapelet, des sabres en os de baleine pendus à des baudriers de peau de serpent, des lances de bambou armées d'arêtes de requin, et des poignards de pierre à fusil emmanchés dans des fémurs de mahométans! Les yeux leur sortaient de la tête, ils suaient à grosses gouttes, soufflaient comme des phoques, et grinçaient des dents toutes les cinq minutes en faisant claquer leurs omoplates!!!

Non, jamais on ne vit nègres aussi magnifi-

quement, aussi prodigieusement nègres que ceux-là, et Octave lui-même, malgré toute la hardiesse et toute la désinvolture de son « chic », se sentit chanceler d'« épatement » quand il les vit débarquer de leur canot et se ranger en bon ordre sur le rivage.

Lorsqu'il les vit alignés à sa satisfaction, celui qui paraissait être le chef se mit à les examiner l'un après l'autre, tirant chacun de leurs affiquets pour voir s'il tenait bien et jouait librement, leur secouant la tête par les cheveux et leur donnant de gros coups de poing dans la poitrine et dans le ventre, comme pour s'assurer qu'ils étaient fermes sur leurs jambes. Cette inspection achevée, il fit un signe et toute la troupe se mit en marche, produisant avec son fourniment fantastique un fracas de ferraille, de branches cassées, de feuilles sèches et de castagnettes, qui dans leurs expéditions remplace probablement pour ces peuples la musique militaire de nos régiments.

Ce spectacle était tellement inouï qu'on ne s'étonnera pas s'il jeta un instant quelque trouble dans les idées d'Octave. Même je n'assurerais point que certains frissons de venette ne lui passèrent pas dans la colonne vertébrale, car il est de fait que la physionomie de ces nègres avait quelque chose de vaguement anthropophage

dont le caractère ne pouvait échapper à l'œil exercé d'un artiste. Mais toute cette confusion se dissipa au rayonnement de joie que notre héros sentit s'épanouir dans tout son être à la pensée que les chefs-d'œuvre dont il était couvert allaient enfin trouver des admirateurs!

Avec une présence d'esprit digne de son talent et de l'étrangeté des circonstances où il allait se révéler, Octave conçut et exécuta sur l'heure, pour exposer son œuvre dans tous ses avantages, un procédé qu'on pourrait appeler « l'encadrement instantané ».

Passant rapidement derrière un rocher, il alla prendre position sous un épais buisson où il y avait une éclaircie propre à l'exécution de son projet, et s'y cachant dans une pose convenable, il exposa aux regards des nègres, encadrée dans une guirlande naturelle de feuillages et de fleurs, celle de ses compositions qu'il jugeait la plus écrasante.

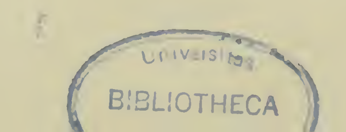
C'était un diptyque, naturel aussi. Il représentait *Le Vibrisme subjuguant la Beauté et entraînant les Capitalistes*. La Beauté était sur le volet gauche, dans un costume qui ne dérobait rien de ses charmes; les Capitalistes, sous la figure d'une troupe d'ânes chargés de coffres-forts, occupaient le volet droit. Au-dessus, l'ar-

tiste, ailé et couronné, tenait d'une main le licou des ânes, et de l'autre une chaîne de fleurs attachée au col de la Beauté.

L'effet fut foudroyant. Il dépassa tout ce qu'Octave avait pu rêver. A peine les nègres eurent-ils aperçu ce chef-d'œuvre qu'ils demeurèrent comme pétrifiés, et Octave, qui, dans la posture où il était braqué, ayant la tète en bas, pouvait tout voir entre ses jambes, crut un moment que les yeux allaient leur jaillir des orbites. Ahuri, affolé d'admiration, le roi fit d'abord un saut périlleux de quinze pieds de haut, et aussitôt retombant du haut des airs, se mit à pirouetter comme une toupie en poussant des hurlements épouvantables. Électrisée par l'exemple de son chef, toute la petite armée se prit à pirouetter de même en faisant des culbutes et des sauts de carpe à défoncer le territoire ! Pendant plus de trois heures cette farandole vertigineuse tourbillonna sans un seul instant de relâche, et Octave, qui commençait à avoir le sang à la tète et les reins brisés, cherchait une transition pour entrer en rapport plus direct avec les sauvages, lorsqu'il les vit tomber tout d'un bloc, raides et immobiles.

Ils étaient forcés ni plus ni moins que des lièvres qui ont trop couru.

Octave eut alors une inspiration. Avant de se


UNIVERSITAS BIBLIOTHECA

montrer, il crut devoir s'annoncer de façon à porter au comble l'influence qu'il exerçait déjà sur les nègres. En conséquence, ayant gonflé ses poumons de tout l'air qu'il y pouvait comprimer, il poussa par trois fois le *Cri de la Licorne Amoureuse,* qui lui avait valu l'idolâtrie de tous les buveurs de chopes, du temps où il fréquentait l'estaminet célèbre du *Rat Mort*.

Galvanisés par cet inexprimable glapissement, les nègres, décollant leurs articulations ankylosées, se mirent à quatre pattes, le nez en terre, dans l'attitude d'une profonde vénération. Octave, tournant sur lui-même afin de leur faire voir son talent sous toutes ses faces, s'avança lentement vers eux dans le plus profond silence.

Il vous semblerait peut-être que cette histoire, au point où elle en est, soit parvenue au sommet culminant de son paroxysme, avouez-le? Eh bien, non, et la nouvelle péripétie qui va se produire à l'instant dépassera en étrangeté tout ce que je vous ai raconté jusqu'ici.

Au moment où, tout en tournant sur lui-même pour se rapprocher des nègres, Octave avait le visage de leur côté, il entendit un vif froufrou de soie, flaira un parfum exquis de poudre à la maréchale, et avant qu'il eût eu le temps de se retourner, il recevait en pleine poitrine une jeune fille de la plus rare beauté,

revêtue d'une délicieuse toilette, et qui, se jetant à son cou, s'écria :

— Enfin en voilà un !

Malgré sa grande habitude du monde, Octave, imparfaitement préparé, par ce qu'il venait de voir, à cette présentation inopinée, essaya de balbutier quelques phrases de bon goût pour répondre aux politesses dont cette jeune dame l'accablait ; il ne sut que dire :

— Madame... mademoiselle... je suis vraiment enchanté d'avoir fait votre connaissance...

Mais elle, avec une effusion inépuisable, continuait à demeurer suspendue à son cou en criant :

— Enfin, en voilà un ! Tant pis, tant pis, papa dira ce qu'il voudra !

On n'est pas de marbre pour se sentir entre les bras d'une jolie fille qui a une robe de soie et qui embaume, et ne pas se laisser gagner par les voluptueux enlacements de ce corps délicat. Perdant toute retenue, et jaloux d'ailleurs de répondre aux transports de cet accueil enthousiaste, il prit la tête de la demoiselle entre ses deux mains et se mit à l'embrasser comme du bon pain.

Mais bientôt revenant à lui, il s'arrêta et lui fit mille excuses de sa familiarité, qu'elle trouverait peut-être déplacée.

— Mon Dieu, monsieur, lui répondit-elle d'un

air piquant et ingénu, ne prenez pas tant de peine pour vous excuser : je suis une fille sauvage, et avec moi c'est sans conséquence.

— Une fille sauvage! Dans cette toilette?

— Vous la trouvez jolie? dit-elle en se regardant avec une certaine complaisance, ce n'est pas étonnant, elle vient de Paris.

— De Paris? Vous vous faites habiller à Paris? Mais au fait, dit-il en se frappant le front, vous parlez français! Vous avez l'accent parisien! Oh! ma tête se perd! De grâce, expliquez-moi ce prodige ou je deviens fou!

— Je suis élève de Saint-Denis.

— Comment peut-il se faire qu'étant une fille sauvage vous ayez été élevée à Saint-Denis?

— Rien de plus simple : mon père, ce vieux, là, qui a un œuf d'autruche pendu à chaque oreille, ' est chevalier de la Légion d'honneur.

— Ah! parfaitement, tout s'explique à présent le plus naturellement du monde! Mais les filles d'officiers supérieurs étant seules admises à Saint-Denis, alors monsieur votre père est militaire?

— Non, répondit la jeune fille d'un air détaché, il est roi.

Octave salua.

— Oh! ne saluez pas tant, cela n'en vaut pas

la peine : voilà, avec quelques jeunes négresses qui m'attendent là-bas dans une pirogue, tout son peuple ou peu s'en faut. Il a levé tous les hommes de douze à quatre-vingt quatorze ans pour venir ici chasser le lézard, dont il est très friand, et voilà tout ce qu'il a pu rassembler de soldats : ils sont quinze et encore y en a-t-il un qui est boiteux.

— Votre Altesse Royale daignera-t-elle maintenant... dit Octave.

— Vous achever l'histoire? C'est aussi simple que le reste, comme vous allez voir. Je peux vous le dire parce que vous ne le répéterez pas, mais ma pauvre mère était un peu... imprudente : un commodore américain ayant un jour débarqué dans notre île pour faire de l'eau, mon père la surprit dans une situation qui pouvait lui faire craindre pour son honneur conjugal. Il se mit dans une si violente colère que le commodore, perdant la tête de peur et ne sachant que faire pour le calmer, imagina de le nommer chevalier de la Légion d'honneur, distinction que mon père lui avait dit désirer passionnément. Une fois décoré, papa fit venir de France les statuts de l'ordre, et y ayant vu que les filles de légionnaires avaient droit d'être élevées gratuitement à Saint-Denis, il m'envoya en France avec une lettre de recommandation pour le

grand-chancelier. Le gouvernement français, qui était alors en très bons rapports avec les États-Unis, ne voulut pas faire un affront au commodore qui s'était permis de décorer papa, et trouvant d'ailleurs un avantage à se ménager un bon port de relâche dans la mer d'Oman, régularisa la chose, expédia un brevet à papa, et lui reconnaissant l'assimilation d'officier supérieur, m'admit à Saint-Denis, où j'ai fait toute mon éducation.

La jeune fille était charmante, mais Octave put remarquer alors qu'elle était du plus beau jaune d'orange, qu'elle avait les yeux bleus et les cheveux couleur d'or moulu.

— Je naquis, continua la jeune fille en baissant les yeux, quelques mois après le départ du commodore...

— Et sans doute, princesse, s'empressa poliment d'ajouter Octave, cet heureux événement effaça tout souvenir de la scène pénible qui avait donné lieu à la décoration de monsieur votre père?

— Justement. Mais parlez-moi de vous maintenant, monsieur. Comment se fait-il que vous vous trouviez ici? Qu'est-ce que c'est que ce costume? Auriez-vous perdu votre garde-robe dans quelque naufrage, ou est-ce ainsi que votre sexe s'habille maintenant à Paris?

Ce fut pour Octave un rude coup de voir que

la princesse en fût encore à ne pas même soupçonner son talent, et à prendre sa galerie de peinture pour un maillot. Mais quelques explications eurent bientôt jeté un trait de lumière dans l'âme intelligente de la jeune princesse; ses yeux se dessillèrent, et au bout de quelques minutes elle déclara qu'elle comprenait!

— Restez avec nous, monsieur, lui dit-elle. Vous décorerez nos cases, nos temples, et jusqu'à nos cocotiers si vous voulez. Notre île est fréquentée par les navires de la Compagnie des Indes : deux ou trois fois par an nous voyons débarquer des touristes d'une excentricité tellement phénoménale que vous trouverez certainement parmi eux des acheteurs enthousiastes. Nous vous procurerons du papier blanc. Nous mettrons même à votre disposition, si vous le voulez, la peau de nos nègres, et sur ces fonds de bitume vous trouverez un champ illimité pour de nouvelles inspirations...

— Comme vous vous exprimez bien! ne put s'empêcher de dire Octave.

— Ne vous en étonnez pas, j'ai toujours eu le premier prix de style dans toutes mes classes. Au reste, continua-t-elle, ne vous y trompez pas; ces nègres-là sont tous des hommes distingués; j'ai civilisé tout ça parfaitement. Mon père, tel que vous le voyez, lit couramment la

Revue des Deux Mondes ; je puis même dire qu'il en fait ses délices. Allez ! on ne rend pas justice au nègre : c'est une nature supérieure : il aime la couleur, le fracas, le faste, la pompe, les panaches, les lumières ; il est le fils aîné du soleil enfin, et quand le règne des sots sera fini, le nègre entrera en scène pour rendre à l'humanité déteinte ce chaud van dyck des premiers âges, qu'elle a perdu.

Et, levant lentement ses longues paupières orangées, elle le regarda et il se sentit convaincu qu'elle avait raison.

Pendant ce discours, le roi, se remettant peu à peu de son émotion, reprenait ses sens : ce que voyant, l'armée les reprit aussi, et tous se levant vinrent environner Octave et exécutèrent autour de lui une danse accompagnée de gestes et de cris qui exprimaient avec une justesse étonnante l'admiration la plus frénétique.

La princesse ayant en peu de mots mis le roi son père au courant de l'histoire, ce monarque, malgré tout ce que sa fille essaya de faire pour l'en détourner, voulut adresser lui-même à Octave un discours en français. Nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs le texte authentique de ce discours :

— Ohiho mouché : aïe ! aïe ! aïe ! moi content, content, content. Houp vanikoro frantzès ! Ka-

rabibi tableau akapatraboumboum! Rivi dé Dé Mondd! Coco Sain-Dini, artiste, artiste, oh! la, la, bon, bon, bon! Moi roi, coupé, haché, crévé! Moi tout! Mâ fille princesse, mâ fille princesse! Emporou Napoliouf, moi, sivalier Lozion d'homère! Pintu, pintu, patout, patout, toi! Édécamp. maïssal, gaumonnier, zénéal, tout! Moi, tout!

Et s'approchant d'Octave, il se dépouilla de tous les insignes de la royauté, lui faisant comprendre qu'il entendait être peint sur l'heure des pieds à la tête, lui, son armée et sa fille.

A cette commande inespérée, Octave faillit perdre la tête de joie. Mais ne voulant pas compromettre son prestige, il se contint, et ayant demandé un nègre pour faire ses esquisses dessus, il prit un morceau de craie et jeta rapidement quelques idées sur les reins du nègre, après quoi il se mit à l'œuvre, non sans avoir eu le soin d'essuyer préalablement l'huile qui lubrifiait outre mesure la peau du monarque.

Les compositions étaient dignes de la toile. Sur la poitrine, comme un hommage à l'esprit libéral qui avait toujours animé le gouvernement de Sa Majesté, on voyait *Un Député radical moulant en chocolat les grands principes de* 89.

Sur le ventre, par une allusion ingénieuse au gibier favori du roi, deux génies ailés symbolisaient les arts (*Lézard :* le roi fut quelques années à le comprendre, mais sur ses vieux jours il finit par y arriver). *La Débauche, la Démocratie, l'Injustice, le Crime, l'Épicerie*, *la Rébellion* et *l'École de David,* étaient représentés sur les augustes omoplates du prince, pour marquer que de toutes ces choses il avait plein le dos. Pour balancer dans l'ensemble de la composition l'effet du calembour de devant, qui aurait trop tiré l'œil, Octave peignit sur la partie moyenne de l'échine royale *Une Batterie d'Artillerie* (les reins). Enfin, complétant la décoration du torse, au-dessus d'une composition divisée en deux parties qui représentaient par des attributs symboliques l'un et l'autre hémisphère du globe terrestre, on voyait *Le Roi passant*, *à cheval sur un hippopotame harnaché d'ananas et de noix de coco, la Revue des Deux Mondes.*

Quand ce fut fait, et sans désemparer, Octave décora toute l'armée de sujets et d'attributs appropriés aux fonctions de chacun, depuis le caporal jusqu'au grand connétable. Pour ce qui était de la décoration de la princesse, celle-ci demanda à son père la permission d'attendre qu'elle eût le temps d'en conférer à loisir avec Octave.

Après une chasse où on força quatre-vingt-seize lézards, le roi, accompagné d'Octave et de sa fille, se rembarqua dans son canot, et tout ce monde, après une heureuse navigation de quinze jours et quinze nuits, arriva joyeux et bien portant à l'île de Socotora, où, sous l'ombre charmante d'un bouquet de cocotiers, se trouvaient les États du prince.

Octave, devenu héritier présomptif du trône par son mariage avec la princesse, continue à faire des aquarelles, qu'il vend à des prix fabuleux aux passagers des navires qui sortent de la mer Rouge et qui ont pris l'habitude de faire escale dans son île uniquement pour y charger ses œuvres d'art.

Il a eu de son épouse orangée six enfants de toutes les couleurs : le premier est noir; le second, blanc; le troisième, rouge; le quatrième, jaune; le cinquième, bleu, et le sixième, vert : on est impatient de savoir de quels tons rompus seront ceux qui viendront continuer sa progéniture, mais on prend patience en considérant que, quoi qu'il arrive, le vibrisme ne peut plus périr, puisqu'il a fait des petits.

LES

DEUX VIEILLES DAMES SOURDES

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE

Du temps que j'habitais Cerceau-la-Toupie, où le gouvernement m'avait confié les importantes fonctions de receveur de l'enregistrement, j'étais logé chez une vieille dame veuve d'un commis à cheval des contributions indirectes. Elle n'avait d'autre bien que sa maison, avec un petit enclos planté de mûriers. Quelques fleurs dans un jardinet, deux vignes grimpant à la façade et s'étalant sur une treille, quelques pêchers en espalier s'épanouissant sur les murs de droite et de gauche, tel était ce petit domaine.

L'été elle élevait des vers à soie, ce qui lui rapportait de quatre cents à six cents francs. Elle avait le privilège assuré de loger le receveur de l'enregistrement, par la raison que c'était l'usage; et « c'est l'usage », en province, constitue aussi

souvent une rente au bénéfice de certaines personnes qu'une servitude à la charge de certaines autres. Enfin elle parvenait à joindre les deux bouts grâce à une petite industrie de ménage que les dames peuvent exercer, dans quelques villes du midi, sans faire gloser le monde : elle faisait du vert-de-gris. Rien n'est plus facile : on achète des feuilles de cuivre rouge et on les met dans sa cave : le vert-de-gris se forme tout seul, et lorsqu'il y en a assez on le vend.

La vieille dame vivait ainsi à l'abri de la gêne. C'était une femme très comme il faut, grande, sèche; gracieuse, malgré cela, de cette grâce particulière aux vieilles familles nobles : et elle en était en effet d'une des plus anciennes maisons de la province.

Lorsque je la vis pour la première fois je ne pouvais comprendre qu'une femme aussi distinguée eût pu épouser un simple commis à cheval: plus tard je sus que c'était un mariage de dévouement. Son mari, lorsqu'on le lui avait présenté, était fournisseur aux armées et énormément riche; elle s'était sacrifiée pour tirer sa mère et ses sœurs de la misère où la Révolution les avait jetées. Deux ans après cette union son mari s'était ruiné, et il avait obtenu sa place, où il était resté jusqu'à sa mort.

Elle était d'une grande piété et, ce qui ne va

pas toujours avec ce genre de mérite, d'une bienveillance à toute épreuve : jamais elle ne disait de mal de personne. Après le bon Dieu, ce qu'elle aimait le plus au monde c'était son locataire : quel qu'il fût elle le qualifiait toujours de « charmant garçon, rangé comme une jeune fille ». Elle avait marié quatre de mes prédécesseurs, grâce à ses relations avec le clergé, et tous étaient parfaitement heureux.

Après son locataire venaient, dans l'ordre de ses affections, ses vers à soie, bonnes bêtes au demeurant mais qui lui donnaient parfois de grands chagrins, lorsque la muscardine, ce choléra des vers à soie, les enlevait par centaines et le cocon avec. C'était d'ailleurs une affection intermittente qui finissait avec la troisième mue; et lorsque la bonne dame voyait ses élèves grimper aux branches, choisir leur place et disparaître peu à peu, comme dans un nuage, sous l'entre-croisement des fils de la soie, il lui semblait qu'on y enfermait une partie de son cœur pour jusqu'à la saison suivante.

Lorsque les cocons étaient recueillis et vendus, toute l'activité de cœur et d'esprit de la vieille dame se reportait sur son vert-de-gris : c'était sa troisième affection sur cette terre ; sa quatrième, en comptant le bon Dieu.

Elle descendait matin et soir à sa cave et

combinait tout le long du jour mille petits moyens de commère pour activer l'oxydation ; de temps en temps elle raclait ses plaques, que la nature, dans son infatigable et inépuisable bonté, ne tardait pas à recouvrir d'une nouvelle couche de vert-de-gris. Et la dame raclait de nouveau, et la nature oxydait encore : et ainsi, entre la nature généreuse et la dame reconnaissante, se continuait cet affectueux commerce de soins d'une part, de bienfaits de l'autre, qui dans la magnanerie, dans le jardin et dans la cave, faisait contribuer les trois règnes de la nature à la prospérité modeste de la maison.

Mme Peyrus, ainsi s'appelait ma propriétaire, avait conservé toutes les habitudes de son monde et en était restée aux modes du temps de sa jeunesse. Elle faisait la petite voix lorsqu'elle abordait ou recevait quelqu'un, et tournait la tête de droite et de gauche en l'inclinant gracieusement, tout le temps que duraient ces préliminaires insignifiants qu'il est d'usage d'échanger au début de toute conversation; et jusqu'à ce que ce fût fini, elle souriait.

Elle se coiffait en coques, une de chaque côté de la figure, deux sur le plus haut sommet de la tête. Elle portait au cou un ruban de velours noir avec une croix d'or, comme Ketty dans *Le Chalet*. Jenny Vertpré, qui avait créé ce rôle il

y a quelque cinquante ans, était son type. Cette actrice a passionné le monde, comme aujourd'hui fait Sarah Bernhardt. On avait dit à Mme Peyrus, qui était alors Mlle de la Roche-Sensenac, qu'elle ressemblait à Jenny Vertpré. Une fois mariée Mme Peyrus avait adopté la robe blanche courte, les manches à gigots, le petit tablier de taffetas vert à dents de loup, les mitaines de filet noir, et les souliers attachés autour de la jambe par des faveurs croisées formant des losanges dont la série se perd sous le jupon. Telle elle était encore, sauf la robe blanche, que la toile de Vichy avait détrônée peu à peu, et le tablier vert, qui était devenu noir.

« La société » n'est pas nombreuse à Cerceau-la-Toupie. Mme Peyrus, en y arrivant, était encore jeune et aurait aimé à voir un peu de monde, mais elle se sentait trop bien élevée pour frayer avec les gros bonnets du pays, gens d'ailleurs peu sociables : elle ne vit d'abord que le curé. Plus tard, lorsqu'elle fut devenue veuve, les familles nobles du voisinage lui firent quelques avances auxquelles sa pauvreté ne lui permit pas de se rendre : tout se bornait de sa part à aller dîner une fois l'an au château de Mesnilfontaine, où, au dessert, le plus vieux gentilhomme portait la santé du roi, le plus jeune, la santé de la reine, après quoi on se levait de

table et on allait faire un reversis dans le grand salon.

Ainsi se passait depuis bien des années la vie monotone de Mme Peyrus, et elle aurait continué ainsi indéfiniment sans l'arrivée de M. Lecoq, buraliste des contributions indirectes à Cerceau-la-Toupie, homme exécrable sous tous les rapports, et qui n'avait pas peu contribué à abréger les jours de M. Peyrus par les désagréments dont il l'avait abreuvé dans leurs relations forcées de service. Lecoq était marié et il rendait sa femme très malheureuse.

Les deux dames ne se voyaient que politiquement, comme on dit, tant que leurs maris vécurent : il n'y avait en effet rien de commun entre elles deux que cette antipathie instinctive qui sépare les gens nés dans des conditions différentes et rapprochés de force par les hasards de la vie. Mais Lecoq et Peyrus étant morts dans le même mois, ce fut pour les deux veuves une occasion de se voir davantage.

Mme Lecoq appartenait à cette variété si nombreuse de la race féminine que caractérisent une petite taille et un léger embonpoint : d'où, par une analogie naturelle qu'on peut appeler la loi de l'assortiment, toutes les formes et tous les traits de sa personne s'épanouissaient en un style mignard et fleuri. Petite tête, petites mains,

petits pieds, taille courte, hanches opulentes, figure ronde, petits yeux pétillants, lèvres sensuelles et carminées, le tout fort proprement enveloppé dans une peau fine et légèrement rosée, tel était son signalement. Je regrette d'être obligé d'ajouter que Mme Lecoq avait soixante-cinq ans, et ce premier aveu me met plus à l'aise pour vous en faire un second : c'est qu'elle était sourde comme on ne l'est que dans les vaudevilles.

Son mari lui ayant laissé une petite fortune, elle vivait de ses rentes sans rien faire. Elle était gourmande comme une chatte, et sa surdité ne lui permettant pas de se mêler aux conversations de ses voisines, elle avait imaginé un plan d'existence qui donnait ample satisfaction aux deux envies dont se composait le très simple mécanisme de son activité : l'envie de parler, l'envie de manger de bonnes choses.

Elle passait donc son temps dans sa cuisine, assise sur un de ces fauteuils de paille à marchepied dont les maîtres d'école se servent pour se tenir à la hauteur de leurs fonctions, parce qu'ils peuvent de là surveiller les marmots en les dominant. Mme Lecoq, toujours tirée à quatre épingles, avec beaucoup de lingerie et de rubans, trônait sur ce fauteuil du matin au soir; et depuis le matin jusqu'au soir, à part

l'heure des repas et d'une petite promenade, elle ne cessait de parler à sa servante. Ses discours étaient si variés, si bienveillants, si instructifs, si appétissants, que sa petite bonne, après en avoir eu la migraine pendant les huit premiers jours de son service, avait fini par s'habituer au bavardage de sa maîtresse. A force de faire de bons petits plats elle était devenue gourmande aussi, et se trouvait très heureuse de son sort.

Mme Lecoq, qui, disait-on, avait eu dans sa jeunesse le cœur assez tendre, avait senti le besoin de reporter sur quelque chose l'excédent d'affection, peu embarrassant d'ailleurs, que le trépas de M. Lecoq avait laissé disponible. Après de longues méditations elle avait choisi pour cet emploi un couple de serins. Chaque printemps elle se plaisait à voir renaître entre ces deux intéressants volatiles une tendresse que les barreaux de la cage resserraient sans la refroidir et sans en dérober le spectacle aux yeux des curieux bienveillants. En sa qualité de fine cuisinière, même, elle avait fait, sur le choix de la nourriture appropriée à cette phase enthousiaste de la vie des serins, des observations savantes qui se traduisaient par un régime sur la nature duquel je vous demande la permission de ne pas insister.

Telles étaient ces deux existences, petites et

médiocres au possible, que la mort de deux époux vulgaires et peu regrettés venait de mêler ensemble depuis une année à peine lorsque le hasard de ma carrière me fit locataire de Mme Peyrus.

Vous voyez d'ici ces créatures insignifiantes, et vous ne pouvez pas penser qu'avec ces deux marionnettes j'arrive à produire des effets bien dramatiques : n'y comptez pas. Je ne crée pas les personnages, je les fais voir tels qu'ils sont. Mais la nature humaine, dans ses inépuisables combinaisons, ne se répète jamais deux fois, et telle est sa variété infinie, que quiconque peut réussir à peindre fidèlement un seul de ses aspects est sûr de faire un tableau inédit.

Je n'ai donc aucun événement à vous raconter : il ne s'en passait pas dans ces deux maisons.

Mais la vie de l'âme, voilà le drame éternel, et, burlesque ou tragique, il se déroule aussi bien dans le cœur d'une portière de la rue Mouffetard que dans celui de Phèdre ou d'Hermione.

Mes deux héroïnes n'étaient pas, je le confesse, taillées dans le marbre pentélique : elles n'étaient pas non plus pétries de la boue du ruisseau. Si vous voulez absolument que je les classe, je conviendrai qu'à mes yeux elles occupaient, dans l'échelle de la nature humaine, un degré correspondant à celui qu'on pourrait

assigner, dans l'art de la statuaire, à ces têtes de carton peint dont les modistes se servent pour confectionner les chapeaux des dames. Mais qu'importe? tout est intéressant dans la nature : et n'avons-nous pas vu, de nos jours, l'Histoire de l'Invalide à la Tête de Bois passionner toute une génération et faire palpiter les cœurs depuis les solitudes glacées du pôle jusqu'aux déserts enflammés de l'Arabie?

Je soutiens donc que mes deux vieilles dames sont tout aussi présentables que Corinne et que Julie. A coup sûr elles sont moins ennuyeuses, et c'est déjà quelque chose.

Le moment est venu de vous faire un dernier aveu sur le compte de Mme Peyrus : c'est que ma digne propriétaire était non moins sourde et peut-être un peu plus bavarde que Mme Lecoq : toute la différence entre elles, c'est que Mme Peyrus avait une voix grave et nasillarde, tandis que Mme Lecoq avait une voix flûtée et grasseyante. Le siège du caquetage était, chez la première, dans les fosses nasales; chez la seconde, dans la langue et les lèvres.

Mme Peyrus palabrait, Mme Lecoq jabotait.

Leur commune infirmité était devenue, grâce au hasard qui les avait réunies, un lien vraiment providentiel : car chacune d'elles, également hors d'état d'entendre ou de se taire, était

également intolérable à toute autre personne qu'un sourd, et également incapable de supporter les intervalles de silence auxquels les bienséances de la conversation normale condamnent à tour de rôle chacun des interlocuteurs.

Malgré les illusions que les sourds se font sur leur infirmité, les deux dames n'avaient pu se dissimuler, dès les premiers essais de conversation un peu suivie, qu'il ne fallait pas songer à s'entendre sérieusement.

Également convaincues de l'inutilité absolue de toute tentative dans ce sens, mais également convaincues aussi qu'il leur était impossible de vivre sans parler, elles avaient passé outre ; et peu à peu, par un accord tacite que la force des choses avait établi entre elles, elles en étaient venues à échanger dans leurs visites des séries de propos quelconques sur les deux ou trois sujets qui formaient le répertoire de leurs pensées.

Les gestes, les mines, dont chacune d'elles accompagnait son débit, leur servaient de renseignements vagues sur la teinte et le style du sujet traité par l'adversaire. Quant au sujet lui-même, il était déterminé de droit, pour celle des deux dames qui écoutait, par les quelques mots qu'elle parvenait à saisir à travers le murmure vague de la parole.

Il résultait de tout cela des colloques insensés,

puisque le simulacre de conversation auquel se livraient les deux vieilles dames ne reposait que sur une hypothèse démentie par le fait de leur irrémédiable et infranchissable surdité. Colloques d'autant plus insensés que neuf fois sur dix ce qu'elles entendaient était entendu de travers.

Et pourtant, tout bien considéré, elles avaient raison. Le résultat était le même. Elles échangeaient des propos insignifiants, mais elles ne les entendaient pas : elles étaient ainsi garanties contre l'ennui réciproque qu'elles se seraient mutuellement causé. Mais elles parlaient, elles parlaient à volonté : elles avaient donc tous les avantages de la conversation sans en avoir à craindre les inconvénients. C'est ainsi, par exemple, qu'elles ne craignaient pas de se faire les confidences les plus intimes, les plus délicates, sûres qu'elles étaient de ne pas pouvoir être trahies.

Je n'ai plus qu'à ajouter un renseignement utile, quoique d'une manière secondaire, à l'exposé des faits : c'est que la servante de Mme Lecoq avait dix-sept ans, qu'elle était blonde, jolie comme un cœur, et qu'elle se nommait Louison.

Maintenant que tous les éléments de l'expérience sont en place, nous n'avons plus qu'à mettre en mouvement les deux appareils psy-

chologiques dont nous venons de décrire les ressorts. Et il suffira pour cela de mettre en présence les dames Peyrus et Lecoq, car à peine se sont-elles aperçues que leurs langues se mettent en mouvement.

Mme Peyrus. — Bonjour, madame !

Mme Lecoq. — Bonjour, madame Peyrus.

Mme Peyrus. — Vous êtes bien aimable d'être venue me voir.

Mme Lecoq. — Merci. Et vous-même?

Mme Peyrus. — Merci. Et vous-même?

Mme Lecoq. — Et M. Jules, comment va-t-il?

Mme Peyrus. — Comment se portent le serin, la serine (souriant), les serineaux, les serinettes?

Mme Lecoq. — Tout ce que vous voudrez, combien en voulez-vous, de serviettes? Vous avez donc du monde à dîner? Eh bien, je vous en enverrai une douzaine ce soir par Louison.

Mme Peyrus. — Je vous remercie, mais aujourd'hui, vrai, je ne peux pas : je suis trop enrhumée. Je n'en suis pas moins bien sensible à votre aimable invitation.

Mme Lecoq. — Louison? Ne m'en parlez pas. Cette petite me fera mourir de chagrin. Enfin je ne peux pas réussir à obtenir qu'elle compte jusqu'à deux cents pour me faire cuire mes œufs à la coque ; on...

Mme Peyrus. — J'en ai cinquante livres...

Mme Lecoq. — … dirait vraiment qu'elle fait exprès de les laisser durcir…

Mme Peyrus. — … et ce qu'il y a de tout à fait extraordinaire, c'est qu'il n'y a pas là-dessus cent cocons jaunes…

Mme Lecoq. — Oui, c'est justement ce que je lui disais encore tout à l'heure : « C'est extraordinaire de voir une fille intelligente comme vous ne pas pouvoir compter jusqu'à deux cents sans se tromper. » Et vous concevez que ça ne peut pas aller : autant de fois elle se trompe, autant de fois elle recommence, si bien qu'un jour elle a laissé mes œufs dix minutes dans l'eau bouillante. Ce n'était plus des œufs, ma chère madame Peyrus, c'était des billes de billards. Vrai, j'avais envie de m'en servir pour raccommoder mes bas dessus, pour lui faire honte.

Mme Peyrus. — Qu'ils diminuent dans l'eau bouillante? Pas du tout, pas du tout, ma chère madame Lecoq : ils gonflent, au contraire ! L'eau bouillante tue la chrysalide, pauvre bête! et fond la gomme naturelle qui colle le fil, sans cela on ne pourrait pas dévider la soie.

Mme Lecoq. — Oh ! il faut que je vous raconte… Vraiment c'est à ne pas le croire, comme ces petites bêtes s'aiment ! Enfin, depuis deux jours, ils s'embrassent, mais de vrais baisers, là, comme des personnes. Enfin, vous me croirez

si vous voulez, mais c'est au point que j'ai été obligée de couvrir la cage du côté qui fait face au fourneau, parce que Louison ne fait que les regarder. (D'un air mystérieux.) Je suis sûre qu'avant un mois elle va pondre...

Mme Peyrus. — Comment? Pondre? Louison? Je crains. chère madame, de m'être méprise sur le sens de vos paroles. Serait-il possible que cette jeune fille, jusqu'à présent si pure et si chaste, eût tout à coup oublié ses devoirs? Pour moi j'ai peine à le croire et, (Baissant les yeux.) à moins que vous n'ayez des raisons... des preuves... visibles... convaincantes... de... son état, je ne doute pas que vous n'ayez été abusée par des apparences trompeuses.

Mme Lecoq. — Des apparences trompeuses? Oh! pour ça il n'y a pas de danger, jamais elle n'a fait un œuf clair. Maintenant, vous savez, les petits ne viennent pas toujours bien : il y en a qui sont plus délicats que les autres; et puis enfin les accidents... Vous rappelez-vous ce petit qui est tombé dans le fromage à la pie? Ah! ça me fend le cœur quand j'y pense! (Elle pleure.)

Mme Peyrus, pleurant. Pauvre chère madame, vous en êtes donc bien sûre?

Mme Lecoq. — Comment, si j'en suis sûre! (Essuyant vivement ses larmes et parlant avec une extrême volubilité.) Ah! qu'on a bien raison de dire qu'il ne

faut s'en rapporter qu'à soi-même pour le soin des enfants ! Car enfin, pauvres petits innocents, c'est comme des enfants, ces petits oiseaux à la mamelle. Il ne faut pas les perdre de vue une minute si on veut être sûr de les élever. Ah ! c'est une fameuse leçon pour moi, allez !

C'est cette malheureuse idée que j'ai eue de suspendre le nid en haut de la cage au lieu de le mettre au bas comme d'habitude. Car enfin moi j'avais cru bien faire en mettant le fromage à la pie au-dessous du nid, pour que les émanations fortifient les petits, n'est-ce pas? Est-ce que je pouvais mettre ça dans une soucoupe, pour que le mâle vienne patouiller là dedans avec son bec et ses pattes et aller tout saligoter dans la cage? Est-ce que tout le monde à ma place n'aurait pas fait comme moi? Vous concevez bien qu'une fois tombé dans la tasse à café, le petit ne pouvait pas sortir. Il sera tombé la tête la première dans le fromage.

Mme Peyrus. — Ah ! excusez-moi, chère madame, j'avais mal entendu : je croyais que vous me parliez de vos serins ! Ah ! par exemple, je ne sais vraiment où j'avais la tête ! (Elle rit.) Excusez-moi, chère madame, n'est-ce pas? Mais vous savez que j'ai l'oreille un peu dure.

Mme Lecoq. — L'oseille aux œufs durs? Mais c'est très simple : vous épluchez votre oseille,

vous la faites blanchir, vous la pilez, vous la passez à la petite passoire, vous la mettez dans une casserole avec beurre, bouquet garni et un jaune d'œuf. Quand c'est cuit, vous posez dessus des quartiers d'œufs durs. Un peu de jus de rôti ou de poulet ne fait pas de mal.

Mme Peyrus. — Oh! je sais bien, chère madame, que vous avez l'esprit trop bien fait pour supposer que je veuille vous blesser. Allez! je sais bien ce que c'est que les ennuis de bonnes, et feu M. Peyrus (devant Dieu soit son âme!) m'a donné plus d'un désagrément de ce côté-là. Mais ce qui est passé est passé : mal d'autrui n'est que songe, dit le proverbe, et ce proverbe a, ma foi, bien raison...

Mme Lecoq. — Dieu voit son âme... Dieu voit son âme... Sans doute : mais le passé, comme vous le dites fort bien, le passé...

Mme Peyrus. — Oh! si! je vous assure que ça peut passer : j'en ai vu des exemples; moi-même... (Elle parle à l'oreille de Mme Lecoq, qui n'entend pas un mot et qui fait de la tête des signes d'assentiment.)

Mme Lecoq, montrant le plafond. — Voilà pourtant un plafond que j'ai vu faire!

Mme Peyrus. — Je crois qu'il est sorti : il attend son inspecteur, qui doit arriver aujourd'hui. Le connaissez-vous? C'est un homme, oh! tout ce qu'on peut voir de plus distingué. Ma

foi, ils sont bien ensemble, et quand ils se promènent tous deux sur le champ de foire, on dirait deux princes.

Mme Lecoq. — Comment! il attend d'être nommé inspecteur? Mais il faut qu'il soit d'abord vérificateur! A propos, est-il rentré?

Mme Peyrus. — Mes cocons? Je vous demande bien pardon, chère madame, je n'y étais pas du tout, mais du tout, je croyais que vous me parliez de mon locataire.

Mme Lecoq. — Croiriez-vous que l'autre dimanche, parce qu'il était arrivé cinq minutes en retard à la messe, la femme du maire le regardait avec un air de mépris?

Mme Peyrus. — Mon vert-de-gris? Je vous demande bien pardon, chère madame, je n'y étais pas du tout, pas du tout : je croyais que vous me parliez de mes cocons. J'espère en avoir pour cinquante francs à la fin de l'hiver. J'ai mis des plaques dans le petit cellier là à côté, parce que j'ai réfléchi que je pouvais placer mes provisions dans l'office.

Ici les deux bonnes dames, excitées par ce petit caquetage préliminaire, s'assirent vis-à-vis l'une de l'autre, déployèrent leur ouvrage, et, les yeux baissés sur leur broderie, se mirent à parler toutes deux à la fois, d'où résulta le duo ci-après, que je transcris sans commentaires :

Mme Peyrus. — Il est bien certain qu'il n'est
Mme Lecoq. — Vous savez bien François, le
pas possible de voir un plus saint homme que
messager pour Carsigny? Il paraît qu'il est du
M. le curé : Monseigneur le lui a bien dit de-
dernier bien avec la cuisinière du sous-préfet. Il
vant tout le monde le jour de la tournée pasto-
lui a vu faire un gâteau au riz à la crème et à la
torale : « Mon cher abbé, recueillez en ce beau
confiture de groseille, avec des fruits confits
jour le fruit de vos soins pour ces chers en-
hachés et de l'angélique, que c'est à se lécher
fants : je vous bénis avec eux, et toute votre
les doigts. Aussi j'ai pris la recette par écrit, et
paroisse. » (Elle pleure.) Mon Dieu ! qu'il est bon
je l'ai chargé de m'acheter deux quarterons de
et qu'il a l'air distingué, Monseigneur ! Et quelle
fruits confits assortis chez le pâtissier. Mon
bienveillance ! Quand on lui a eu dit que j'étais
Dieu ! je sais bien que je me prépare encore peut-
la plus ancienne dame de la congrégation du
être un déboire avec cette petite Louison : mais
Rosaire, croyez-vous que Sa Grandeur a daigné
que voulez-vous? Tenez, Madame Peyrus, cette
me donner sa croix à baiser ! Et concevez-vous
fille-là me ferait mourir de chagrin, si je n'avais
que le soir, après dîner, Monseigneur est entré
pas mes serins : mais ces petites bêtes me conso-

chez moi pour visiter mes vers à soie et qu'il a
lent de tout. Il n'est pas possible d'être plus ai-
daigné les bénir? Aussi vous avez vu quelle ré-
mables et mieux élevés. Enfin il y a des jours
colte! Et M. Jules, mon locataire, quelle tenue!
qu'on croirait qu'il ne leur manque que la pa-
Croiriez-vous que Sa Grandeur n'avait jamais vu
role! Aussi je veux leur acheter une cage toute
travailler les vers à soie? M. Jules lui a tout
neuve à barreaux peints en vert : c'est beaucoup
expliqué, oh! oui, avec une politesse, avec une
plus gai, ça leur rappelle leur pays, pauvres petits
grâce! Enfin Monseigneur a dit à M. le curé qu'il
chéris! Croyez-vous que ça leur fasse beaucoup
n'en revenait pas de voir un jeune homme si
de peine d'être enfermés? Mais quand on aime,
bien élevé et qui sait si bien expliquer les vers.
madame Peyrus, on supporte tout, n'est-il pas
En passant dans la cuisine, il a vu trois grands
vrai? et avec plaisir, encore! Ah! j'ai un nou-
bocaux de vert-de-gris...
veau plat...

A ce moment l'envie de rire, que je comprimais depuis quelque temps, fut plus forte. J'eus un mouvement qui me fit perdre l'équilibre et je tombai lourdement du haut de la table.

J'étais monté sur cette table afin de voir et d'entendre les deux vieilles dames à travers

une lucarne qui donnait du cellier dans la salle à manger.

Dans ma chute j'entraînai Louison, qui était aussi sur la table, table si étroite que j'avais été obligé de la soutenir par la taille pendant tout le temps que dura le colloque des deux dames.

Cette double chute entraîna malheureusement un effet qui nous épouvanta tous deux. par la crainte des interprétations fâcheuses auxquelles aurait pu donner lieu notre présence simultanée et prolongée dans ce cellier obscur : cet effet fut que toutes les feuilles de cuivre déposées sur des tasseaux le long des murs tombèrent en imitant le fracas du tonnerre.

Un moment se passa, moment bien court, mais pendant lequel toutes les conséquences de cet accident se déroulèrent à mes yeux avec la rapidité de l'éclair. Je vis Louison déshonorée, ma réputation perdue, ma carrière compromise, Cerceau-la-Toupie scandalisé, Mme Lecoq en fureur, Mme Peyrus en larmes.

Mme Peyrus leva la tête, et la tournant vers Mme Lecoq :

— Chère madame, lui dit-elle, est-ce qu'on n'a pas frappé?

— Je crois que oui, dit Mme Lecoq.

Mme Peyrus posa son ouvrage, secoua son

tablier, rajusta ses coques, et se tournant gracieusement vers la porte, elle dit en faisant une petite révérence :

— Entrez !

PAPA!!!

Par une belle matinée de septembre 1873, le beau et puissant vapeur à aubes « *Britany* », venant de Southampton à Jersey, déposait, le long du *pier* de Saint-Hélier, d'abord les « Malles Royales », puis une cargaison de voyageurs dont la plupart étaient des touristes venus là de tous les points de l'Angleterre, les uns pour visiter en courant les lieux d'excursion catalogués dans Murray, les autres pour y séjourner quelque temps et pour, sans trop se presser, jouir des « beautés » de l'île, qui sont célèbres.

Parmi ces passagers trois personnages doivent appeler notre attention. Le premier s'appelait Thomas Fairbull; le second, John Fairbull; le troisième, qui était une femme, était connu à Londres et ailleurs sous les noms de Catherine Jenkins ou, familièrement, Kate Kin, selon le cas.

Thomas Fairbull était ce qu'on appelle un homme intéressant. Il était fils de ses œuvres. A quatorze ans il débarquait aux Indes; à vingt-quatre il en revenait riche; à trente il était très riche et se mariait; à quarante il était opulent; à quarante-cinq, millionnaire, veuf et père d'un fils unique, John, son compagnon de voyage au moment où commence notre histoire.

Quant à Catherine Jenkins, je n'oserais pas dire que ce fût une aventurière, mais je suis obligé de convenir que c'était une intrigante. Il est malheureusement trop certain qu'elle appartenait à cette espèce d'échassiers, voisine des cigognes, qui chaque printemps s'envole par troupes de Paris, de Londres, de Bruxelles et de Vienne, pour aller s'abattre sur les villes d'eaux ou sur les grèves poétiques de Trouville, Biarritz et autres lieux.

Catherine, appelons-la une fois Kate, n'avait pas attendu d'être débarquée à Jersey pour se mettre en chasse. Après une rapide revue du personnel embarqué à bord, après avoir écouté chaque passager donner son nom et sa résidence à mesure que chacun payait sa place au lieutenant; ayant dûment jaugé et estimé du coin de l'œil les bagages des voyageurs, elle avait jeté son dévolu sur Thomas Fairbull, d'abord parce qu'il était en grand deuil, ce qui

signifiait héritage ou même veuvage, et puis parce qu'en sa qualité de père c'était lui qui devait diriger le voyage et tenir l'argent.

Kate ne voyageait jamais sans deux chiens, tous deux exactement pareils, tous deux admirablement dressés. Il n'en paraissait jamais qu'un : l'autre était tenu caché ; il était destiné à remplacer son camarade en cas de maladie ou de mort.

On a vanté les chiens d'aveugle : qu'est-ce que c'est en comparaison des chiens de... sourdes à la voix de l'honneur? Ce qu'on apprend à ces petits animaux est quelque chose d'admirable : non seulement ils rapportent, mais ils arrêtent ; ils sont, de plus, à la fois limiers pour découvrir le daim, chiens courants pour le ramener sur l'affût, chiens de garde pour empêcher les surprises, et chiens de correspondance pour porter les billets et donner l'adresse de leur maîtresse en faisant voir au monsieur leur collier où elle est gravée.

En conséquence de ses observations Kate lança son chien sur le fils Fairbull, calculant que c'était le plus sûr moyen d'attirer le père. Kate se savait très adroite à ce coup-là : elle l'appelait « le carambolage ». Elle se vantait de n'en avoir jamais manqué un.

Mais cette fois-ci le chien eut beau s'escrimer,

il eut beau déployer toutes les finesses de son jeu, rien n'y fit. Le jeune homme se laissa agacer, caresser, lécher, sans jeter un regard sur l'inscription gravée au collier du toutou, sans paraître s'apercevoir qu'il appartînt à l'infortunée Kate, quoique celle-ci eût dix fois rappelé le chien pour le prendre sur ses genoux.

Mais Kate n'était pas femme, fille, si vous voulez, à se décourager pour si peu. Elle avait, pour les cas désespérés, un dernier coup qui ne manquait jamais son effet : celui-là s'appelait « le coup du lapin ».

Elle mit son chien à terre, et le pinçant cruellement à un endroit qu'elle connaissait et où ce pincement avait pour effet d'exaspérer Azor, elle le poussa dans la direction du jeune homme en soufflant à l'oreille du chien ce seul mot :

— X!!!

Azor, hurlant de rage, se précipita sur le mollet gauche de John Fairbull et lui fit, à la hauteur du deuxième tiers inférieur du gras de la jambe, une morsure cruelle.

John se dressa comme un ressort : il sautilla trois fois à cloche-pied en tenant dans ses deux mains le mollet endommagé. Ses lèvres se contractèrent dans un effort terrible comme pour articuler un son qui n'aurait pu sortir, et enfin, soulevant sa poitrine et ouvrant une

bouche énorme, il hurla, d'une voix qui n'avait rien d'humain, ce seul mot :

— Pppp...â... ppp pâ !!!

A ce cri Thomas Fairbull accourut auprès de son fils, tandis que de l'autre côté se précipitait Kate. La bonne créature, après avoir vigoureusement corrigé Azor, qui subit la correction en compère consommé, se roulant, se rasant, demandant grâce, fit mille excuses au père et au fils. Ce dernier ne répondit mot; quant au père, après avoir relevé le pantalon de son fils et s'être assuré que le mollet en serait quitte pour un bon pinçon, il remercia la dame de son repentir, et après quelques compliments qu'il serait trop long de rapporter ici, lui apprit que son fils John était sourd-muet, mais qu'on avait pu lui apprendre à dire « papa ».

Tout s'expliquait, rien n'était donc désespéré. Le « coup du lapin » avait porté, si bien qu'une heure plus tard Thomas Fairbull était sous le charme, et qu'en arrivant à Saint-Hélier il était absolument hébété et ne se défendait plus.

Kate, comme bien vous pensez, lui avait fait voir du chemin. Cette créature, bâtie pour les voyages de long cours, ne connaissait pas plus le mal de mer que les menues misères de la vie. Elle était fille d'une écuyère écossaise et de plusieurs matelots et quartiers-maîtres des escadres

de S. M. B. C'était une coque de bois de teck gréée en sapin de Californie : ça allait, comme on dit, par tous les temps. Au milieu des honnêtes femmes qui de tous côtés « soupiraient » leur repas de la veille, laissant aller à vau-l'eau leurs cheveux et leur toilette, la vigoureuse créature, fraîche comme la rose, n'avait d'autre souci que d'utiliser le roulis pour se donner des balancements de torse et de hanches qui plongeaient Thomas Fairbull dans un hypnotisme de plus en plus profond.

Mais tout en jouant de la prunelle, tout en se rajustant des épingles derrière la taille, tout en cambrant son pied, tout en grattant du petit doigt le bout de son oreille, tout en jouant avec ses petits cheveux, elle le confessait, et les désirs fous qu'elle irritait dans cette grosse chair rouge étaient plus puissants, pour arracher les aveux du patient, que toutes les tortures du moyen âge.

Il lui raconta sa vie. C'était une histoire bien simple, et cependant toute autre qu'une confidente de cette espèce en aurait été vraiment attendrie. Il avait passé quarante-cinq ans à travailler du matin au soir, aussi étranger au monde et à ses joies que la machine commerciale à laquelle sa vie était liée comme par un engrenage. La jeunesse, l'amour, le mariage, la richesse, avaient passé dans son

existence sans qu'il les sentît, sans le toucher, comme un rêve. La mort de sa femme, qu'il adorait sans l'avoir su, l'avait éveillé, et la douleur, dont il avait entendu parler sans l'avoir jusqu'alors jamais comprise, lui avait appris pour la première fois qu'il avait un cœur.

Kate, sans s'impatienter, et lui donnant la réplique par de jolis mouvements de tête, lui laissa raconter comment il avait senti l'amour paternel se glisser doucement à la place du chagrin, et l'affection pour la femme qu'il avait perdue se reporter tout entière sur le pauvre sourd-muet. Cela aurait été touchant si Kate ne l'avait trouvé un peu long : mais elle le laissa aller tant qu'il voulut sur ce chapitre, et quand il eut fini, elle commença!

Elle divisa son opération en deux parties. Dans la première, elle fit faire à Thomas Fairbull son bilan. Il lui donna l'état de son portefeuille, lui dit combien il avait de maisons à Londres et à Calcutta, combien de bâtiments sur la mer; il nomma l'un après l'autre ses chevaux et ses domestiques, et Kate, presque épouvantée de l'énorme proie qu'elle sentait palpiter entre ses griffes, se disait déjà en elle-même :

— Comment ferai-je pour manger tout ça?

La seconde passe fut plus délicate mais terrible. Il s'agissait de révéler à Thomas Fairbull

la vérité sur lui-même : il s'agissait de lui dire :

— Vous n'avez pas eu de jeunesse. Ce besoin d'amour que les plus misérables peuvent satisfaire au moins un jour dans leur vie, vous l'avez étouffé jusqu'ici, mais maintenant c'est lui qui vous étouffe ! Et vous millionnaire, vous qui n'avez qu'à vouloir, vous n'osez pas ! Ne voyez-vous pas que la vieillesse est déjà sur vos talons ? Voulez-vous donc mourir sans avoir connu le plus doux des biens de la vie ? Vous ne le voulez pas ? Hâtez-vous donc ! Une occasion perdue ne se retrouve jamais ; et d'ailleurs, tel que vous êtes, croyez-vous en trouver beaucoup d'autres ? A Londres vous pourriez craindre le scandale, mais ici, sur ce terrain neutre, autant en emporte le vent. Fou que vous êtes ! laissez-vous donc aller dans ces beaux bras blancs qui s'ouvrent pour vous recevoir ! Vous verrez comme c'est bon de sentir une tête blonde se pencher sur votre épaule !

Elle lui dit tout cela dans le langage muet de la tentation, plus puissant et plus irrésistible que toutes les combinaisons de la ruse féminine, et lorsqu'elle eut fini elle put se dire :

— Je le tiens !

En débarquant Kate fit semblant de vouloir loger dans le même hôtel que Thomas Fairbull. Elle consentit sans difficulté à monter dans le

même fiacre pour aller à « Imperial Hotel » et y fit descendre ses bagages tandis que Thomas Fairbull s'y installait. Mais le soir à dîner l'infortuné apprit que « la dame » était partie vers trois heures avec ses bagages, en compagnie d'une de ses amies de Saint-Hélier, et que probablement elle était allée se loger dans une maison particulière.

Tout le reste fut à l'avenant. Saint-Hélier est grand comme la main. Pendant trois jours elle se fit courir après, tantôt se laissant apercevoir en voiture, tantôt se dérobant sans laisser de trace. Le quatrième jour elle lui avoua son adresse ; le cinquième, elle lui permit de venir chez elle ; le sixième, elle le reçut.

Elle était installée chez une respectable personne dont la spécialité lui était connue depuis longtemps, et qui faisait profession de loger décemment et fructueusement les jeunes personnes sans appui. Moyennant la promesse d'une forte rémunération en cas de réussite, cette bonne dame s'engagea à fournir tous les accessoires, figurants et compères, dont on aurait besoin.

Quatre jours d'un traitement judicieux avaient par degrés amené Thomas Fairbull à un tel état de congestion cérébrale, que l'urgence d'une conclusion devenait évidente : comme

une machine chauffée au rouge blanc, Thomas Fairbull menaçait d'éclater.

— Kate, dit la prudente hôtesse à sa locataire, croyez-moi, je me connais en apoplectiques, puisque j'ai fait presque toutes mes affaires avec des messieurs de ce tempérament : si vous tenez celui-ci encore trois jours à ce régime, il vous claquera entre les doigts !

Le lendemain, après une séance où elle lui promettait de *couronner* positivement sa *flamme*, Kate consentit à aller avec Thomas Fairbull *visiter* les Caves de Plémont !

A l'instant précis où Thomas Fairbull, à genoux aux pieds de sa bien-aimée, fourrait sa tête dans le licou qu'il avait eu tant de peine à obtenir et à l'aide duquel Kate devait le conduire à sa ruine, un quatrième personnage, destiné par la Providence à jouer un rôle inattendu dans cette histoire, débarquait ou plutôt, était débarqué, dans le plus grand mystère, sur le quai de Saint-Hélier. « Dans le plus grand mystère » est ici bien à sa place, car moi-même je ne pourrais vous dire quel était ce personnage, attendu qu'il était enfermé dans une grande caisse fort longue, que la grue à vapeur du steamer *Courier*, arrivant de Granville, souleva du pont et déposa sur le quai.

Ne pouvant vous donner aucun renseignement

sur le nouvel acteur qui vient d'entrer en scène, mais qui va travailler consciencieusement, n'en doutez pas, pour mériter vos suffrages au moment où il s'agira de vous montrer ses petits talents, je vous demande la permission de revenir à Kate et à Thomas, comme ils s'appelaient déjà dans l'intimité.

En sortant de cette entrevue décisive, au moment où, se retournant une dernière fois, il envoyait de sa grosse main rouge un baiser à sa « bien-aimée, très chère et très jolie », Thomas Fairbull était le plus heureux des hommes.

Mais que devint-il, grands dieux ! lorsqu'il se retrouva devant son fils, devant cet être dont l'innocence était pour lui le plus vivant des reproches ! Reproche muet, hélas ! mais plus éloquent que les sermons des pasteurs de l'Église anglicane tout entière.

Chaque fois que le pauvre sourd-muet, avec son air de simplicité angélique, lui disait : « Pppp......â......pppâ ! » le cœur du tendre père se tordait de honte, de remords, mais surtout de tendresse, et alors c'était des angoisses, c'était des combats ! Seul avec son fils, Thomas se sentait redevenir pélican : dans ces moments il aurait saigné son cœur pour nourrir de son affection cet enfant qu'il aimait mieux que lui-même : mais dès que Kate paraissait,

le pélican repliait ses ailes, prenait quatre pieds et deux cornes, et devenait taureau! Et puis parfois, dans des rêves apocalyptiques, Thomas Fairbull voyait le taureau et le pélican se livrer des batailles en piétinant sur le corps de son fils!

Ceci vous représente le combat de l'amour paternel avec la passion charnelle ou, plus simplement, la lutte du bien et du mal. C'est émouvant!

Le sourd-muet était donc un obstacle, et Kate, qui s'en apercevait bien, savait que, même pour un rendez-vous avec elle, Thomas Fairbull ne consentirait jamais à laisser son fils seul à l'hôtel pendant une journée.

Ce fut là que la logeuse se distingua. Avec un vieil officier destitué pour indélicatesse, une banqueroutière portugaise et trois filles des rues, elle avait composé une « famille respectable » qu'elle convoquait en séance dans une des chambres meublées de sa maison toutes les fois que Kate donnait elle-même séance à Thomas Fairbull. Le jour de la partie aux Caves de Plémont, cette honorable famille avait invité le sourd-muet à une matinée dansante que les « demoiselles » de la maison donnaient à leurs amies, et, sur le conseil de Kate, Thomas Fairbull, que cette combinaison soulageait d'un grand poids, avait accepté pour son fils.

Ici, dans l'ordre des convenances littéraires, se placerait avec avantage une description pittoresque et sentimentale des Caves de Plémont. Ces grottes réunissent tout le confortable et tout l'agencement qu'on peut désirer : Vénus et l'Amour semblent avoir « ménagé ces asiles » aux amants en quête d'un endroit pour nicher.

Il faudrait n'avoir jamais lu l'*Énéide* ni *Télémaque* pour ignorer à quoi servent les grottes. Kate, sans connaître ces estimables ouvrages, avait assez d'expérience pratique pour compenser ses insuffisances littéraires. Elle connaissait les Caves de Plémont, elle savait qu'on y trouvait en tout temps de l'obscurité et du sable sec, et elle n'en demandait pas davantage.

Vers deux heures quarante-cinq minutes « de relevée », Kate, tendrement suspendue au bras de Thomas Fairbull, entrait à petits pas sous l'arcade de la *Grande Grotte*. Elle tourna d'abord à droite pour visiter une grotte voisine où tombe une cascade et où passe le câble télégraphique, puis revint peu à peu vers la *Grande Grotte*, et après avoir folâtré et sautillé de droite et de gauche parmi les rochers, elle se retira insensiblement vers le fond, où la voûte s'abaissait en tournant un peu. Alors, se plantant toute droite sur une place couverte de sable bien doux, elle y marqua l'empreinte d'un de

ses pieds mignons, et penchant la tête avec un sourire plein de promesses, elle pointa son doigt sur l'empreinte en disant à Thomas Fairbull :

— Là !

Au moment où... tout paraissait perdu ; au moment où l'Amour Paternel et la Pudeur, tout meurtris d'avoir été foulés aux pieds, allaient sortir désespérés de la grotte, bras dessus bras dessous, comme des vertus qu'on vient de casser aux gages et qui vont chercher une autre condition, un cri, un cri rauque et guttural, un cri menaçant et lamentable comme les accents de la trompette du jugement dernier, éclata du côté de l'ouverture de la caverne et alla se répercuter en grondant jusque dans ses dernières profondeurs :

— Ppppp... aaa... pppa !

A ce cri, Thomas Fairbull, foudroyé, pâle de remords, se dressa sur ses pieds, et regardant avec horreur la vile créature couchée devant lui et muette elle-même d'effroi, prit sa course à travers les rochers et les flaques d'eau et s'enfuit en criant :

— Oh ! mon pauvre John, « papa » ne t'abandonnera jamais !

Un choc épouvantable le renvoya à dix pas en arrière : un homme, courant aussi vite que lui, se précipitait dans la grotte.

Tous deux, à peine raffermis sur leurs jambes, coururent de nouveau l'un sur l'autre, et le nez en avant, l'air égaré, se prenant la main, s'écrièrent en même temps :

— { L'avez-vous vu ?
{ L'avez-vous-vu ?

Ils restèrent une seconde en arrêt, puis ils reprirent, d'une voix altérée :

— { Il a dit papa !
{ Il a dit papa !

— { C'est mon fils !
{ C'est mon phoque !

— { Vous êtes fou !
{ Vous êtes fou !

— { Allez au diable !
{ Allez au diable !

Et chacun ayant donné à l'autre un bon coup de poing, ils se séparèrent, Thomas Fairbull grimpa comme un fou le long de la falaise et l'homme s'engouffra dans la *Grande Grotte* comme un ouragan.

Thomas Fairbull fit atteler la voiture, partit au galop pour Saint-Hélier, prit son fils, fit ses malles et s'embarqua le soir même pour Southampton.

Quant à l'homme, on l'entendit tournoyer quelque temps dans la grotte en criant comme un possédé, puis des cris aigus de femme commencèrent à dialoguer avec lui, et enfin certain

beuglement d'un timbre indéfinissable vint compléter un trio véritablement phénoménal.

La scène qui suivit fut digne de cette ouverture à grand orchestre. Au seuil de la grotte, l'air vainqueur et inspiré, les cheveux ébouriffés et les habits en morceaux, l'homme apparut, tirant de la main droite un phoque et de la main gauche une femme : le phoque, par la nageoire, comme un enfant qu'on ramène à l'école ; la femme, par les cheveux, comme une victime qu'on traîne à l'autel.

Là il s'arrêta, et mettant le pied sur la jupe de Kate pour l'empêcher de se relever, il passa lestement un nœud coulant à la queue du phoque, attacha de l'autre bout un des pieds de Kate, et alors, sûr de sa double capture, se répandit en invectives contre la malheureuse, l'accusant de lui avoir volé son gagne-pain et lui promettant qu'il la ferait pendre.

Elle eut beau faire, il lui fallut monter, accouplée avec le phoque, jusqu'à l'auberge. Là tout s'expliqua et l'innocence de Kate fut établie.

L'homme raconta alors que son phoque, phoque savant qui disait « papa », s'était échappé à Saint-Hélier du *Swimming Bath* où il l'avait mis en pension, et que grâce à de bons renseignements et à d'actives démarches, il avait pu enfin retrouver « son poisson ».

On réintégra le phoque dans une caisse pleine d'eau de mer, et comme Kate n'avait pas d'autre moyen de transport pour retourner à Saint-Hélier, elle dut se résigner à profiter de la charrette qui remportait l'amphibie. Heureusement il faisait nuit.

Le soir de ce jour mémorable, chacun était rentré à sa place : Kate, dans son hôtel garni; Thomas Fairbull, dans le sentier de la vertu ; le sourd-muet, dans ses droits à l'affection de son père, et le phoque, dans sa baignoire.

A une époque où tous les esprits sainement démocratiques se préoccupent à si juste titre du problème insoluble de l'instruction des classes laborieuses, un grand enseignement doit jaillir de cette histoire : car on y peut voir comment, réduit pour toute instruction à savoir dire « papa », un simple phoque a pu sauver la vertu, confondre le vice, protéger la faiblesse, rendre un gagne-pain à son maître, et enfin s'arracher lui-même aux égarements de la liberté.

LA CABINE ENCHANTÉE

Partez, muscade!

A Maréville toutes les cabines se ressemblent : elles sont en planches, peintes en jaune avec barres bleues pour imiter le coutil. Le baigneur et la baigneuse s'appellent Pichard et ils ont deux enfants.

Gaston s'étant, ce jour-là comme les autres, borné à pousser sa porte en sortant, ne s'étonna pas de la trouver ouverte lorsque, après plus d'une heure de pleine eau au large, ranimé d'ailleurs par une brise assez fraîche, il arriva tout ruisselant, tout violacé, et sauta d'un bond dans ce qu'il crut reconnaître pour sa cabine. Il referma vivement la porte.

Le soleil, au dehors, était aveuglant; c'était en juillet, vers quatre heures et demie au plus. Les yeux de Gaston, éblouis par l'éclat du soleil et par le miroitement de la mer, ne lui

permirent pas d'abord de distinguer les détails de la cabine, mais au bout d'une minute il y vit clair et s'aperçut qu'il s'était trompé : il était dans une cabine de dame.

Son premier mouvement fut de s'en aller : il se tourna vers l'entrée, fit un pas, allongea la main vers la serrure.

Mais le diable, qui suivait du coin de l'œil cette petite scène, jugea qu'il était temps d'intervenir pour tirer de cette innocente méprise une tragédie à mettre Maréville sens dessus dessous, et il fit que Gaston, arrêtant son bon mouvement, fut pris d'une irrésistible curiosité et se retourna pour voir.

Il passa donc en revue, d'un coup d'œil furtif et rapide, les nuages roses et blancs de mousseline et de batiste qui flottaient suspendus aux parois de la cabine comme des vapeurs embaumées. Il froissa d'une main palpitante la fine chemise garnie de dentelles, la robe aux plis extravagants et aux boutons fantastiques ; il décrocha le mignon chapeau de matelot avec son poisson d'émail irisé frétillant dans un bouquet d'algues vertes et d'actinies roses ; il flaira deux bas de soie havane rayés de brun, qui embaumaient l'iris, et il baisa une paire de bottines de peau de daim fauve. Et puis, ce qui acheva de lui tourner la tête, il vit sur une tablette

un gros peigne à démêler en écaille blonde, une large brosse à tête en ivoire, et pas de fausses nattes !

Il y avait encore deux ou trois cheveux couleur d'or moulu, qui étaient restés entrelacés dans les dents du peigne.

Cet examen dura bien deux minutes au plus, et Gaston, honteux de son indiscrétion maintenant que sa curiosité était satisfaite, mit le pouce sur le loquet et entre-bâilla la porte pour regarder s'il pouvait sortir sans être vu.

Mais il se hâta de refermer la porte : une baigneuse arrivait courant du bord de l'eau et se dirigeait du côté de la cabine tout en faisant des signes à la femme Pichard, qui se mit à courir aussi pour venir lui ouvrir la porte.

Au bruit de la clef entrant dans la serrure, Gaston sentit ses jambes se dérober sous lui. En quelques secondes, avec une rapidité foudroyante, sa pensée parcourut toutes les résolutions à prendre :

S'élancer comme un boulet, tête baissée, renverser les deux femmes, aller en courant se jeter à la mer, prendre le large, nager jusqu'en Amérique et ne plus revenir jamais;

Tomber à genoux, le menton en avant, la paume des mains tournée vers le zénith, et demander pardon en sanglotant;

Se coucher à la renverse et faire le mort;
Se cacher et attendre les événements.

La clef fit un demi-tour, et pendant que la baigneuse, les yeux encore éblouis par le soleil, se retournait vers la porte et la refermait, Gaston s'était mis à quatre pattes et s'était fourré, comme un chien en faute, sous la banquette qui garnissait le fond de la cabine.

Heureusement pour lui le miroir était au-dessus de la banquette, les brosses et les peignes étaient sur des encoignures à droite et à gauche, de sorte que la baigneuse, venant se placer tout naturellement devant la glace, regardait son propre visage et ne voyait pas qu'un homme était à ses pieds.

Elle commença par s'essuyer la figure et le cou, puis elle déboucla une ceinture de cuir verni qui lui serrait la taille, après quoi elle desserra la coulisse de sa blouse.

Cela fait elle dégagea un bras, puis l'autre, et la lumière discrète de la cabine éclaira le torse le plus divin que jamais la nature, dans son inépuisable magnificence, ait amoureusement modelé pour l'admiration d'un artiste et pour les délices d'un amant.

Mais, que les dames se rassurent et que les hommes s'arrachent les cheveux, la pudeur de la belle baigneuse ne courait en ce moment

aucun risque : l'infortuné Gaston, affolé de peur, faisait comme l'autruche en détresse : il cachait sa tête ! Il collait sa figure contre le plancher, et du magnifique spectacle qui se développait dans la cabine il ne voyait rien !

Ayant quitté son costume de bain, la dame le poussa du pied dans le coin à gauche de la porte, jeta une serviette à terre, mit son corset et son pantalon, s'assit sur la banquette et commença de mettre ses bas tout en cherchant de l'œil ses bottines. Il y en avait une à gauche, vers le coin de la porte : elle l'attira du pied, la chaussa, croisa sa jambe et boutonna.

L'autre manquait. La dame se leva, et du bout du pied chaussé elle écarta le costume de bain pour voir s'il n'aurait pas entraîné et couvert la bottine.

Oh ! ici le courage me manque.....

Au surplus tout valait mieux pour Gaston que cette angoisse.

Elle se baissa un peu et tendit la main pour atteindre sa bottine : au lieu de bottine elle saisit un pied d'homme !

Un cri affreux voulut sortir de sa gorge mais ne put pas, et elle s'évanouit, murant de son corps inanimé la cachette où Gaston agonisait.

Alors il tourna la tête, vit ce corps abandonné, ces cheveux épars, ces beaux yeux

fermés, et écartant délicatement ce gracieux obstacle, il sortit de dessous la banquette, et tout aussitôt, s'agenouillant à côté de l'évanouie, il lui fit, d'un bras et d'une jambe convenablement disposés, un de ces fauteuils pour malades que tout le monde a vus comme moi dans le cinquième acte des mélodrames.

Après quelques minutes qui lui parurent des siècles, Gaston vit enfin ses deux belles paupières se soulever languissamment. Elle poussa un profond soupir, porta la main à son front et dit :

— Où suis-je ?

Mais elle vit Gaston, et son visage prit une expression de terreur.

— Au nom du ciel, dit-il, madame, au nom de votre honneur, ne criez pas ou vous êtes perdue ! Je suis au désespoir de ce qui vous arrive par ma faute et je suis prêt à tout faire pour vous sauver. Je vous en supplie, écoutez-moi, et nous verrons à trouver un expédient pour nous tirer de cette situation.

Il lui raconta tout. Elle reprenait ses sens par degrés ; ses yeux marquèrent d'abord l'attention, puis la confiance dans la sincérité du coupable.

Quand il eut fini elle le regarda d'un air de désespoir à fendre un rocher, et passant des

larmes à des sanglots qu'elle contenait avec des efforts déchirants, elle lui dit :

— Ainsi, monsieur, parce qu'il vous a plu de donner satisfaction à votre insultante curiosité, me voilà perdue, déshonorée à tout jamais ! Et moi, moi qui n'ai rien fait, moi qui ne sais pas seulement votre nom, je traînerai toute ma vie l'opprobre qu'il vous aura suffi d'une minute pour attacher au mien !

A ces mots Gaston sentit toute l'étendue de cette faute qui, par ses conséquences, prenait de minute en minute les proportions d'un crime. Il tomba à genoux aux pieds de sa victime et lui demanda pardon. A travers ses paupières humides elle laissa tomber sur lui un de ces regards qui dans un moment de danger peuvent donner à l'homme la puissance d'un dieu !

La pauvre enfant, agenouillée et les mains jointes, le regardait de l'air le plus suppliant du monde, et la confiance, cette confiance de l'être faible qui attend son salut de l'être fort, brillait doucement dans ses beaux yeux.

Ses yeux, j'ai oublié de vous le dire, étaient couleur de pensée, comme il arrive parfois si heureusement chez les blondes qui ont la peau très fine et très blanche.

Ici Gaston donna la mesure de ce qu'on

pouvait attendre de son sang-froid et de sa lucidité dans le péril :

— Avant tout, madame, nous allons commencer par nous rendre compte de ce qui passe dehors. Je ne sais pas encore de quel moyen nous pourrons essayer pour supprimer ma personne d'entre ces maudites planches, mais dans les conjonctures désespérées la première chose à tenter est celle qui paraît la plus simple, et je veux voir si je ne pourrais pas tout uniment ouvrir la porte et m'en aller.

Mais Gaston, appliquant son œil au trou de la serrure, vit un spectacle ou plutôt une scène qui ne lui laissait aucun espoir de ce côté-là : il se rassit sur la banquette en faisant à sa compagne de captivité un hochement de tête désolé, et après avoir regardé un instant dans le vague, il se remit brusquement, et pointant son doigt sur le pied gauche de la jeune femme :

— Chaussez votre second pied, lui dit-il.

Elle se regarda alors, et honteuse de l'état où elle se trouvait, elle saisit sa jupe pour la passer. Elle était adorable avec son corset bleu, son pantalon court et sa chemise fermée à col de matelot et à manchettes à revers : c'était plus que ravissant, et elle était toute rose de pudeur.

— Madame, lui dit Gaston avec autant de

respect que de fermeté, il faut rester comme vous êtes. Telle que vous voilà vous avez un peu l'air d'un garçon : cela ne suffit pas, il en faut prendre les façons et vous montrer leste et décidée si vous voulez que je vous sauve.

Comme vous voyez, l'histoire, à l'intérieur de la cabine, commençait à prendre d'assez vives couleurs, et cependant ce n'était rien encore en comparaison de ce qui se passait au dehors ou plutôt autour de la cabine, que des groupes, en apparence postés par le hasard, cernaient et gardaient à vue, c'était évident.

Il y avait en ce moment à Maréville une plumassière en retraite de la rue Saint-Denis, qui avait été épousée on ne savait comment par un vieux beau aux abois, et qui s'appelait la baronne de Longuépine. Méchante comme la gale, curieuse comme un espion, elle passait sa vie à semer de mauvais bruits sur le genre humain et à récolter des scandales.

Au moment où la femme Pichard revenait d'ouvrir la porte à la baigneuse (cabine n° 13), la baronne de Longuépine, sous prétexte de demander des nouvelles de la pêche, venait s'approvisionner de cancans du jour. Les deux enfants de la femme Pichard, un petit garçon et une petite fille, qui l'aidaient dans le service des cabines, arrivèrent à ce moment; remplissant

d'eau chaude un bain de pieds qu'à Maréville on prend toujours en sortant de la mer, elle leur dit :

— Allez porter cela à la dame du n° 13, vous savez, celle qui est arrivée avant-hier?

— Mais, m'man, répondit la petite fille, c'est pas une dame qui est au n° 13, c'est un môssieu.

— Bête! je viens d'ouvrir moi-même à cette dame et elle est entrée devant moi!

— C'est pourtant bé un môssieu qui est entré dans la cabine, dit à son tour le garçon; j'étais avec ma sœur et je l'ai vu entrer.

— Eh bien, il se sera trompé et il sera ressorti tout de suite.

— Non, il n'est pas sorti, parce que nous sommes restés assis tout près, et nous avions la figure tournée de son côté.

— Eh bien! voilà qui est drôle, par exemple, reprit la mère : est-ce qu'il y aurait du mélange de sexes dans la cabine n° 13? Il ne manquerait plus que cela! Mais nous allons bien voir!

A mesure que ce colloque déroulait devant elle ses perspectives scandaleuses, la baronne de Longuépine, ouvrant ses narines et tendant ses griffes comme un chat à l'odeur d'une souris, machinait silencieusement son plan de campagne.

Elle feignit d'abord de vouloir retenir la femme, lui représentant que le mieux était de fermer les yeux, de ne pas avoir l'air de s'en apercevoir, et de tâcher d'attirer les promeneurs à l'autre bout des cabines afin que le pauvre couple pût s'esquiver inaperçu : que la charité chrétienne bien entendue le conseillait, l'ordonnait peut-être...

— Vous en prenez bien à votre aise, répliqua la femme en élevant la voix; quand on m'aura retiré mon établissement, c'est pas vous qui me le rendrez, pas vrai ? Attendez, je m'en vais leur en faire voir, moi, à ces tourtereaux de mer ! Je vais leur apprendre, moi, à nicher dans mes cabines ! Allez chercher monsieur le maire et le garde champêtre, dit-elle à ses deux enfants.

A ces mots la baronne partit comme un trait pour aller répandre ces précieuses nouvelles. Un grand nombre de curieux se dirigea avec elle vers la cabine n° 13. Elle était si transportée que de joie elle avalait sa salive :

— Pauvres gens, disait-elle, savez-vous que c'est peut-être un cas de galères ! Après ça, ma foi, tant pis pour eux, Maréville est perdu, dit-elle au propriétaire des trois plus beaux chalets de la plage, s'il peut s'y passer impunément de tels scandales !

Un mouvement général de bras et de têtes

dirigés vers le grand escalier du remblai annonça l'arrivée du maire.

Bientôt on le vit paraître à gauche de cette ligne, qu'il parcourut rapidement pour venir s'arrêter à quelques pas en avant de la cabine n° 13.

Jamais Maréville n'avait assisté à pareille scène. Les curieux, ne gardant plus aucune mesure, formaient un demi-cercle et concentraient avidement leurs regards sur la porte où dans quelques secondes allait apparaître la victime dans tout l'éclat et dans toute la nudité de son déshonneur et de sa honte. C'était un de ces petits tableaux de mœurs où l'humanité se montre si lâche et si cruelle qu'on lui tordrait le cou avec une douce joie!

Le maire fit alors un signe au garde champêtre, et celui-ci, dépliant avec respect un paquet enveloppé de papier gris, en tira une écharpe tricolore à franges d'argent que le maire passa derrière ses reins.

Il en ramenait les deux bouts pour les croiser, lorsqu'un petit bruit sec sortit de l'intérieur de la cabine.

C'était le verrou qu'on venait de tirer.

Le maire, excellent homme au fond, laissa tomber les deux bouts de son écharpe : le cœur lui manquait en pensant à la pauvre patiente dont le supplice allait commencer...

Une minute au moins se passa. On n'entendait plus que les vagues, qui semblaient gronder des malédictions mêlées à des cris d'âme en peine.

Un autre bruit se fit encore entendre : on ouvrait le loquet.

Le pauvre maire eut un éblouissement et détourna la tête, mais tous les autres, allongeant le cou, firent un pas.

La porte s'ouvrit lentement, lentement, et la baigneuse, belle comme le jour, brillante comme une fée, apparut sur le seuil, où elle s'arrêta un instant à considérer le tableau.

C'était horrible. Les vilains sentiments qui les possédaient avaient véritablement décomposé tous ces visages : à voir cette troupe altérée de scandale, on eût dit une meute de chiens prête à s'élancer sur une pauvre biche aux abois.

La baigneuse promena sur les groupes un regard d'un inexprimable mépris, un long soupir s'épanouit et souleva son corsage, ses paupières s'abaissèrent avec une langueur divine, et elle descendit sur le sable.

— Quelle audace ! s'écria la baronne en toisant sa victime.

Et elle se précipita dans la cabine, pour voir l'HOMME !

Elle recula d'horreur et de surprise : l'HOMME n'y était pas!

Ses joues devinrent vertes, ses lèvres, couleur d'ardoise, et elle demeura un moment suffoquée par le dépit et la rage!

La belle baigneuse, voyant tout le monde se ruer sur sa cabine, parut fort étonnée et demanda ce que cela signifiait : mais personne n'osait répondre et elle se tournait vers le maire pour lui demander des explications, lorsque les deux enfants, traînés à la course par la femme Pichard, furent amenés et répétèrent au maire leur déclaration.

Mais aussitôt leur père survint, et sans paraître au courant de ce qui se passait, dit à sa femme d'un air très inquiet :

— Dis donc, Marie, tu n'as pas vu le monsieur du n° 3? Tout le monde est sorti de l'eau depuis longtemps, il s'est mis à la mer il y a au moins deux heures, et ses habits sont encore dans sa cabine. Voilà une demi-heure que je le cherche, je me suis avancé dans l'eau jusqu'à plus de cent mètres, et il n'y a personne. Pourvu qu'il ne soit pas arrivé un malheur!

— Ah! mon Dieu! lui dit la femme, quelle journée! Comment était son costume?

— Rouge, avec de larges bordures noires, et un bonnet rouge et noir sur la tête.

— L'homme que nous avons vu entrer dans la cabine était habillé comme ça, dirent les enfants.

A ces mots la figure de la femme se bouleversa. Elle fit un signe de croix et dit en regardant son mari :

— Jésus! Marie! Joseph! c'est l'âme du trépassé que les enfants auront vue!

A ce nouvel incident tout changea comme par un coup de théâtre. Le monde se porta vers le lieu du sinistre, tandis que notre héroïne, après avoir jeté à la dérobée un regard sur sa cabine, s'éloigna, suivant de près le dernier groupe qui se dirigeait du côté où le canot allait être mis à la mer.

Après plus de deux heures de recherches l'embarcation revint. On n'avait rien trouvé et la cabine n° 3 était toujours vide.

On recueillit alors les effets du mort, on y trouva une carte sans adresse au nom de Gaston de Rochekern, et le maire s'occupa de dresser son procès-verbal.

Toute la soirée on causa des événements de cette journée mémorable, et au moment où le docteur Destombes expliquait à un auditoire attentif qu'il n'est pas difficile de citer des hallucinations comme celle qui avait trompé l'imagination des deux enfants; au moment où,

poursuivant sa démonstration, le savant docteur ajoutait finement que bien des croyances populaires n'ont pas d'autre origine, Gaston de Rochekern, qui n'était pas mort mais enterré, grimpait comme un chat le dernier escalier du remblai et parvenait à rentrer, sans être aperçu, dans le chalet qu'il occupait seul.

Il réfléchit une partie de la nuit.

Au petit jour, avant que personne fût levé, il remit son costume de bain, alla se coucher au bord de la lame et attendit.

Environ une heure après, trouvé par un pêcheur matinal, le corps inanimé du noyé était emporté sur un brancard au Casino, où le docteur Destombes, après une médication énergique, eut le bonheur de le rappeler à la vie.

Gaston raconta alors que la veille, au moment de regagner la plage, il avait été pris d'une crampe ; qu'il avait fait la planche ; que sa crampe avait duré fort longtemps ; que la marée l'avait emporté au large ; qu'il n'avait pas pu regagner la terre ; qu'heureusement il avait pu attraper une épave qui l'avait soutenu sur l'eau jusqu'à ce que la marée montante l'eût reporté à terre... Enfin un conte à dormir debout mais auquel on ne pouvait rien objecter.

Maintenant voulez-vous que je vous explique comment il avait pu sortir de la cabine?

C'est bien simple : avec une patère à vis qu'il détacha de la cloison, il avait soulevé deux lames du plancher. A l'aide de sa compagne, il avait creusé sous ce plancher un grand trou dont il avait repoussé les déblais dans le vide qui séparait le plancher du sol, s'était blotti dans le trou, et la dame, rabattant les planches, n'avait eu qu'à peser du talon de sa bottine pour faire rentrer sans bruit les clous dans leur ouverture, que Gaston avait pris soin d'élargir en se servant du pas de vis de la patère comme d'une vrille.

De son trou il avait entendu tout ce qui s'était passé. Il était resté enfoui jusqu'à la nuit, et alors, après avoir doucement dégagé d'abord sa tête pour observer le terrain, il avait rampé et presque nagé dans le sable jusqu'à l'escalier.

Je ne sais ce qui est arrivé depuis, mais, ou la baigneuse fut bien ingrate, ou elle l'aura royalement récompensé !

UNE SOIRÉE DE CACIQUES

Chez la baronne ; trois salons, des tables de whist et d'écarté. Onze heures.

Un domestique, annonçant. — Madame des Angalleries ! Mademoiselle Yseult des Angalleries ! Mademoiselle Irmingarde des Angalleries !

La baronne, accourant et manifestant la joie la plus vive. — Vous voilà donc, chère madame ? Que vous êtes aimable de venir et de nous amener vos deux amours de filles ! Sommes-nous belles ! sommes-nous belles ! (D'un air consterné.) Mais comme vous venez tard ! Venez, venez, que je vous mette là où je veux que l'on vous voie. (Elle les conduit dans une embrasure de porte que les robes des trois dames obstruent complètement.) Là vous serez parfaitement. On vous verra des trois salons. Tout le monde passera devant vous.

Adhémar. — Baronne, permettez-moi de vous

présenter M. Quériot, peintre, grand prix de Rome, mon ami.

La baronne, pivotant sur elle-même et submergeant sous sa traîne Mlle Irmingarde des Angalleries. — Monsieur, je suis très heureuse, très heureuse... (Bas à Adhémar.) Voilà les Angalleries déposées; vite trois hommes, trois hommes!

Le domestique. — Monsieur le comte Ladislas Karasnicki!

La baronne. — En voilà un. Allez le chercher, je vous présente à lui, et vous le présentez aux Angalleries, allez. (Elle court recevoir une dame qui entre.)

Le domestique. — Madame la marquise de Todos Los Hombres!

La baronne, lui prenant les mains avec effusion. — Chère, chère marquise! Que vous êtes aimable d'être venue! Vous ne sauriez croire le plaisir que j'ai de vous voir! Je me serais brouillée avec vous si vous n'étiez pas venue : car enfin j'aime bien tout ce monde-là, mais vous, vous, oh! vous savez? (D'un air consterné.) Mais comme vous venez tard! Venez, venez, que je vous mette là où je veux qu'on vous voie. (Elle la met dans un coin, entre une jardinière et un entre-deux de Boule.)

L'amie, venant à la baronne. — Bonjour, chère; vous voyez, me voilà fidèle à ma parole. Mais vous faites donc annoncer chez vous, maintenant?

La baronne. — Par exemple! Jamais : seulement aujourd'hui c'est trop amusant, ces noms. C'est comme à la lanterne magique, il ne manque plus que l'orgue de Barbarie.

L'amie. — Eh bien, qu'est-ce que je peux faire pour vous?

La baronne. — Faites pour le mieux.

L'amie, parcourant des yeux les dames assises. — Tiens! voilà une jolie personne, là. Qui est-elle?

La baronne. — Miss... miss... Ma foi, j'ai oublié son nom... une Américaine.

L'amie. — Elle me plaît, je vais causer avec elle.

Le domestique. — Monsieur le comte Guadalaçâo d'Alcazacantara! Monsieur le docteur Steinkrauzbachflich! Monsieur le chevalier Pietrinescki! Monsieur et Madame Pouillard!

Un invité, au domestique. — Machor Tchtaïch...

Le domestique. — Monsieur Machor...

L'invité. — Tchtaïch!

Le domestique. — Monsieur Taillat!

L'invité, furieux, annonçant lui-même d'une voix de tonnerre. — Lé machôr Tchtaïch!

Une heure. L'allégresse est complète et générale. Le ramage des hommes et des femmes caquetant et coquetant à qui mieux mieux retentit jusque sur l'escalier, avec un bruit de volière en délire. Des groupes, savamment mé-

nagés par la maîtresse de la maison et docilement formés par les invités, offrent un tableau pittoresque, ou mieux un ballet par assis et levé, d'un aspect vraiment enchanteur. Chaque dame est entourée d'un ou de plusieurs cavaliers, les uns debout, le pied en avant et le gibus *à la Vénus de Médicis,* les autres, accroupis en grenouille ou en chien d'aveugle sur des poufs, des x, des tabourets trop bas. L' « homme considérable » est adossé à la cheminée, et pérore; les demoiselles des Angalleries se tortillent, sous les regards de feu de deux Péruviens, comme des anguilles à la poêle; le comte Karasnicki parle beaux-arts avec le grand prix de Rome; la marquise de Todos Los Hombres roucoule avec le secrétaire de la légation du sultan de Maduré; un attaché de l'ambassade de Tombouctou raconte à un étudiant en médecine ses impressions de voyage au Paraguay et en Beauce. La soirée est réussie, *la victoire est à nous*, et la baronne, se laissant tomber épuisée sur un divan du boudoir, souffle un peu.

L'HOMME CONSIDÉRABLE, à un groupe de curieux qui le regardent avec une déférence niaise. — Moi, si j'avais l'honneur de connaître monsieur le maréchal, j'irais le trouver et je lui dirais...

UN JEUNE GATEUX, à une dame de quarante-cinq ans vêtue magnifiquement de jaune et de rouge. — Madame, vous

avez la beauté des fées, et le son de votre voix est plus doux que les soupirs de la harpe de David...

UNE MEXICAINE, roulant des yeux en boule de loto. — Oh! oh! You sé bieng quou lé Frrracé sont dé trrrompadorès!

UN GOMMEUX, se croyant sportsman. — Je vous dis que Saltarelle est devenue première favorite : je viens de rencontrer Gontran, qui a lu la dépêche. Scamp? Allons donc! 100/12, j'en suis parfaitement sûr...

UN ENTOMOLOGISTE BAVAROIS, à monsieur David. — Ché sérais bien vladé t'endrer en rélâtions gondre fos drafaux t'endimolochie, pource gu'îne hôme si tisdinqué gué montsir lé brofseur Tafit...

MONSIEUR DAVID. — Vous êtes bien honnête, monsieur, mais je ne suis pas professeur d'entomologie : je suis employé au ministère de la guerre.

L'ENTOMOLOGISTE BAVAROIS, avec candeur. — Ah! diens! z'est édonnant, pien édonnant! Ché n' lé sâfais bas ti dout, ti dout! Fous téfez édre pien ogubé. en cé moment?

MONSIEUR DAVID, avec bonhomie. — En ce moment? Pourquoi?

L'ENTOMOLOGISTE BAVAROIS. — Ché n'sais bas... Ch'fous temante...

ADHÉMAR, au colonel. — Voyez donc là-bas ce

monsieur qui cause avec une dame en bleu : savez-vous qui c'est?

Le colonel. — Je ne sais pas, mais j'ai vu cette figure patibulaire quelque part... Oui... c'est lui; mais il était blond. Tâchez donc de vous approcher de lui et de voir de près ses cheveux.

(Adhémar se glisse peu à peu du côté de l'inconnu.)

Un Russe. — Il n'est pas plus russe que vous; en Angleterre il se fait passer pour polonais, et ce n'est pas plus vrai; ce qui est vrai c'est que personne ne sait d'où il vient et qu'on le trouve partout. Moi, je suis bien sûr que c'est...

La baronne, qui a saisi ces derniers mots. — De qui parlez-vous là?....

Le Russe. — De ce monsieur à cheveux rouges, là-bas, qui cause avec cette grosse dame.

La baronne. — Vous le connaissez?

Le Russe. — Madame la baronne, je crois de mon devoir de vous dire que c'est un homme qu'on ne reçoit pas...

Adhémar, revenant; bas au colonel. — Il est teint, les cheveux poussent blonds au pied.

Le colonel. — Je savais bien, parbleu : c'est l'abbé Taïfori, un prêtre italien défroqué.

Le Russe, à la baronne. — ...parce qu'il a été croupier à Hombourg.

Pouillard, à la miss américaine. Il lui parle à l'oreille en

souriant. — Miss, je suis bien fâché, mais mon ami Tiffleau ne peut plus attendre, et si vous ne le soldez pas il est décidé à faire un éclat.

La miss. — Oh! jé souìs bien malheureuse, en vérité, môsieur Pouillard. Mes rentrées né sé font pas; mes claïenntes né veùlent pas mé péyer.

Pouillard. — Ça m'est bien égal. Je vous ai mise en relations avec Tiffleau, moi, je réponds pour vous, moi, et je ne me soucie nullement de payer pour vous. Fallait rester à Cincinnati avec les cochons de monsieur votre père, et gagner de l'argent d'abord, puisque vous aviez la rage de venir en France.

La miss. — Mais mon pécotille dé gants est arrivée tout piquée, et j'ai été obligée dé lé faire vendre à dé vil prix à New-York.

Pouillard. — Tout ça ne me regarde pas, il me faut mon argent. Quand on ne sait pas faire le commerce on ne s'en mêle pas, et voilà!

La miss. — Mais jé né fais pas lé commerce. Mais tout est si chéer à Paris, il faut bien gaigner quelque chose...

Pouillard, toujours souriant. — Oui, pour porter des robes de Worth et pour aller en premières loges à l'Opéra!

Quériot, à Adhémar. — Voilà qui est bien drôle; tu vois cette espèce d'escogriffe frisé et basané, couvert de décorations? Il vient de me demander

qui est ce gros blond mollasse qui a une énorme chaîne de montre et un diamant sur son gant.

ADHÉMAR. — Eh bien?

QUÉRIOT. — Eh bien, en entrant sous la porte cochère, je les ai vus se prendre la main et se parler à l'oreille.

ADHÉMAR. — Diable! il n'y a pas à hésiter, il faut avertir la baronne.

UN ANGLAIS, causant avec un gommeux. — Cé dame, jé... trouve... là-bas... Oh! oui, vous, monsieur, s'il vous plaît... La soçaiété perfêtement, extrêmement... Oh! Péris est perfétement jôli soçaïété... Jé veudrais... lé... sustentif... non... ce dame là, jaune? Jé vous démande pâdon, jé pâle mal...

LE GOMMEUX. — Mais du tout, monsieur, vous parlez très bien. Cette dame jaune? Ah! elle a du chien, c'est vrai.

L'ANGLAIS. — La... diou... chien... Un nom très drôle, très drôle... en vérité.

LE GOMMEUX. — Ce n'est pas ça : du chien. Dog.

L'ANGLAIS, hébété. — Dog? Oôôôô!

L'ESCOGRIFFE, debout dans une embrasure de porte et lorgnant une dame dans le grand salon. — Excusez-moi, monsieur, pourriez-vous me dire quelle est cette charmante femme qui est assise là, en blanc et noir, entre les deux fenêtres?

Le monsieur se penche obligeamment pour regarder. Pendant ce temps l'escogriffe touche du doigt la main du gros blond, qui est dos à dos avec lui, tourné vers le petit salon du jeu.

LE MONSIEUR. — Je crois qu'elle est du Monténégro... ou valaque... On m'a dit son nom, mais je ne me le rappelle pas.

ADHÉMAR, à la baronne. — Quériot l'a vu de ses yeux !

LA BARONNE. — Ah ! mon Dieu ! Je vous en prie, Adhémar, surveillez-les.

L'escogriffe et le gros blond se sont rapprochés de la table d'écarté.

LE GROS BLOND, tenant les cartes. — Je coupe, et atout.

LE PARTENAIRE. — Cœur.

LE GROS BLOND. — Atout.

LE PARTENAIRE. — Pique.

LE GROS BLOND. — Je coupe et atout.

Pendant ce temps l'escogriffe, penché fiévreusement sur le jeu du partenaire, tiraille l'une après l'autre chacune des croix de sa brochette. Adhémar et Quériot l'observent. La partie finit. Le grand blond ramasse dix louis, et l'escogriffe frappe sur la table d'un air de grand seigneur dépité.

ADHÉMAR, à Quériot. — Ils s'entendent, c'est évident.

QUÉRIOT. — Mais comment savoir?

ADHÉMAR, bas. — Tu vas voir. (Haut, et se reculant de manière à se rapprocher du gros blond.) Ils allaient ensemble dans une soirée, et faisaient semblant

de ne pas se connaître. Ils se mettaient à une table d'écarté ; l'un jouait, l'autre pariait, et celui qui pariait signalait le jeu de son partenaire en touchant de quatre façons les sept croix de sa brochette, qui représentaient les sept figures.

(Le gros blond devient blanc comme un linge et va pour se précipiter vers l'escogriffe.)

ADHÉMAR, à Quériot. — Tu vois! Je crois que je peux lâcher la phrase de rigueur. (Il prend le bras du gros blond, le mène devant l'escogriffe, et les regardant en face l'un après l'autre il leur dit :) Messieurs, ce n'est pas ici votre place.

L'ESCOGRIFFE ET LE GROS BLOND, saluant d'un air noble et gracieux. — Je vous remercie, monsieur.

(Ils sortent.)

LA MONTÉNÉGRINE, chantant au piano.

Zidz, kara moledo barioï!
Zidz, kara moledo bâââ... rioï!
Zîîîîdz! ka-ra-mo-le-do bâ! ha! rioï,
Tcha, litcha litcha litcha litcha litchââââ
Méééé-kidi djâ, flô ran gué!
Tiditiditi!!!

TOUT LE MONDE. — Ah! brava! brava! bravissima! charmant! Oh! c'est exquis! Quelle voix! De qui est-ce?

LA BARONNE, à la Monténégrine. — Oh! chère madame, c'est délicieux! c'est admirable! Que

vous êtes bonne! Mais vous ne nous laisserez pas là-dessus?

La Monténégrine. — Pas tout do souite : oun pou plous tard. Zou souis si grrrrippée...

La baronne. — Grippée? Je vais vous envoyer une glace... (Un jeune homme vient lui parler.) C'est cela, chère madame, à tout à l'heure.

Un invité, à figure dramatique. — La marquise de Todos Los Hombres? Elle est connue sur tous les trottoirs de l'Europe.

Son interlocuteur. — Mais enfin que dit-on?

L'invité, riant d'un rire satanique. — On ne dit pas, on fait.

L'interlocuteur. — Oh!!!

L'invité. — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Un jour une de ses amies vient pour lui rendre visite : elle trouve tout ouvert, elle entre, pousse la porte du salon, et qu'est-ce qu'elle voit? Le chasseur de madame la marquise, traînant madame la marquise par les cheveux et la cravachant, et la traitant! Au reste, pauvre femme, elle a toujours été comme cela. Ce n'est pas sa faute... c'est une maladie.

(Deux heures. — Les salons se dégarnissent rapidement. — Les demoiselles des Angalleries sont en coquetterie réglée avec l'attaché de Maduré et le comte Karasnicki.)

Un invité, à son voisin. — Karasnicki, je ne

connais que ça, parbleu! Il a été attaché à l'état-major de Garibaldi comme intendant en chef des chemises rouges. Ils l'ont pendu pour ses vols. Je ne sais qui l'a décroché... Depuis, il est entré dans les chemins de fer de... l'Afrique équatoriale, je crois...

MADAME DES ANGALLERIES, au comte Karasnicki. — Monsieur le comte, je suis chez moi le mardi dans la matinée et le samedi soir. Puisque vous êtes musicien, mes filles seront charmées de vous accompagner, et si je ne suis pas trop enrouée...

ADHÉMAR, assis dans le petit salon à côté de Quériot. — Certainement... certainement... ce monde-là est un monde à part. C'est triste à dire, mon cher, mais la haute société a son écume aussi; et s'il est vrai qu'on peut dire qu'en général c'est l'élite qui voyage, il n'est pas moins vrai qu'à sa suite, et couverts du prestige de grands noms et de titres qu'ils empruntent ou qu'ils déshonorent, il y a un certain nombre de ces personnages équivoques qui forment, entre le monde et le demi-monde, une classe intermédiaire: les uns sont inoffensifs, les autres, simplement ennuyeux, et jusque-là il n'y a pas grand mal. Mais quelques-uns sont dangereux, et on ne les connaît pas. On rencontre isolément tantôt l'un tantôt l'autre; on n'y fait pas attention jusqu'à

ce qu'on les trouve dans une bonne maison. Ils demandent à la maîtresse de maison de les présenter à vous : elle vous les donne au prix qu'ils lui ont coûté, et en voilà un, deux, d'admis. Et puis, au bout de deux ou trois ans qu'on les a reçus, qu'on les a vus partout, ils présentent des amis...

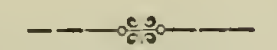
Et c'est ainsi que, dans toutes les capitales de l'Europe, se forme ce bas-fond flottant de gens qui connaissent tout le monde, que tout le monde connaît, et qui en définitive ne sont que des inconnus.

LES PLAISIRS DU VOYAGE

OU

DÉPART ET RETOUR

Drame en dix tableaux et un épilogue, précédé d'un prologue et suivi d'un post-scriptum.



PROLOGUE

A la gare Saint-Lazare. La rue d'Amsterdam. Voitures, fiacres, omnibus, camions et voyageurs, de divers modèles.

UN VOYAGEUR, HOMMES D'ÉQUIPE, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, SERGENTS DE VILLE.

UN HOMME D'ÉQUIPE, chargeant une malle et prenant à la main un sac de nuit qu'un cocher de fiacre fait glisser du haut de l'impériale. — Ligne de Normandie ?

UNE TÊTE ENCADRÉE DANS LA PORTIÈRE. — Ligne de Normandie.

Un voyageur en costume de voyage consciencieux et convaincu. Jaquette, gilet et culotte, gris de fer, moletières et bottines en cuir fauve, voile blanc autour du chapeau, sac et jumelles en bandoulière croisés sur son

cœur, faisceau de cannes et de parapluies formant fusil de chasse et suspendu à l'épaule gauche par une courroie. A la main droite, un autre sac en cuir de Russie recouvert d'une toile bise.

Le voyageur, au guichet de la ligne de Cherbourg. — Granville, une première!

Le buraliste, levant le nez sous ses lunettes. — Granville? C'est pas ici.

Le voyageur, se retournant vers le gardien du guichet. — Comment! pas ici? Où est donc le guichet?

Le gardien. — Mais, monsieur, c'est à la gare Mont-Parnasse. Ligne de Bretagne.

Le voyageur. — Comment, Granville est en Bretagne, à présent?

Le gardien, le poussant avec ménagement. — Passez donc, monsieur, vous empêchez les voyageurs de prendre leurs billets.

Le voyageur, en dehors de la balustrade et brandissant avec animation un livret-Chaix. — Mais enfin voilà : (Il lit.) LIVRET-CHAIX SPÉCIAL, GUIDE OFFICIEL DES VOYAGEURS SUR LES CHEMINS DE FER DE L'OUEST, sacrebleu! Et on fait payer ça trente centimes, sacrebleu ! pour tromper le public, sacrebleu!

Le gardien, avec une nuance de compassion narquoise. — On ne trompe pas le public. D'abord, si vous avez lu les trois dernières lignes de la dernière page, au-dessous de la table, après les annonces,

vous verrez que le Livret-Chaix ne vous répond de rien de ce qu'il contient. Si vous lisiez la première ligne de la première page, vous verriez encore que la compagnie ne vous garantit pas davantage les heures de départ marquées sur l'*Indicateur*. Quant aux embarcadères, c'est écrit en grosses lettres sur la même page.

LE VOYAGEUR, lisant. — « Ligne de Normandie, rue d'Amsterdam, 9. Ligne de Bretagne, boulevard Mont-Parnasse, 4 ! » : par conséquent, Granville...

LE GARDIEN. — Granville, Paris à Granville, ligne de Bretagne.

PREMIER TABLEAU

La gare Mont-Parnasse à 8 heures 45 minutes du soir. Coup de sifflet : le train part. Un compartiment de premières. Chaleur suffocante.

UN POITRINAIRE, UN ESPAGNOL,
UN COMMIS-VOYAGEUR, UN MARCHAND DE BŒUFS,
UNE DAME AVEC UNE PETITE FILLE
ET UN PETIT GARÇON, LE VOYAGEUR.

Les deux enfants commencent à remuer les jambes et à taper sur les coussins pour faire voler la poussière.

LE PETIT GARÇON. — Maman ! regarde donc comme il y a de la poussière !

La petite fille. — Maman ! fais finir Amédée, il me salit toute !

Le commis-voyageur. — En voilà, des wagons ! On balaie ça tous les trente-six du mois. C'est dégoûtant, n'est-ce pas, monsieur?

L'Espagnol. — Hon, hon...

Le poitrinaire, d'une voix creuse et lamentable. — Messieurs, je vous demanderai de fermer les glaces, s'il vous plaît : j'ai la poitrine très faible et le froid de la nuit m'est mortel.

Le marchand de bœufs, endormi, roulant comme une masse sur le voyageur. — Rrrrron... ffff... Rrrron... ffff.

Le voyageur, à part, s'arc-boutant des deux mains sur la banquette et repoussant le marchand de bœufs. — C'est abominable et je crains bien de ne pouvoir supporter cela jusqu'à Granville : cette odeur de rouennerie neuve, de laine chaude, d'eau-de-vie et de navet cru, a quelque chose d'affreux. J'ai le cœur sur les lèvres et l'estomac dans la bouche. Pouah !

DEUXIÈME TABLEAU

Un bateau à vapeur. A droite, la mer; à gauche, la mer; en avant, la mer; en arrière, la mer; au-dessous, la mer. Au-dessus il doit y avoir le ciel, mais on ne voit que des nuages noirs à reflets cuivrés se roulant et se bousculant dans un désordre inexprimable. Une bise aiguë et glaciale souffle dans les cordages et en tire avec un certain talent quelques effets d'un sinistre assez poignant. Des vagues énormes sautent contre la proue du navire et balayent tout l'avant; tantôt elles soulèvent le bateau jusqu'au ciel et tantôt elles s'entr'ouvrent si profondément qu'on entrevoit avec horreur le sable, les rochers et des monstres marins dont la queue, au milieu de ce désordre de la nature, s'est emmêlée parmi les algues et les coquillages qui tapissent le fond de l'abîme des mers.

LE VOYAGEUR, UN AUTRE VOYAGEUR BIEN ÉLEVÉ. PASSAGERS, TRAFICANTS, ANGLAIS ET ANGLAISES, DOMESTIQUES DES DEUX SEXES, MATELOTS, VEAUX, POULETS, SACS DE POMMES DE TERRE ET PANIERS D'ŒUFS.

Le voyageur. — Il fait un temps épouvantable et je crois que nous allons nous noyer.

Le voyageur bien élevé. — J'espère que non mais je crois que si. Quoi qu'il en soit voilà une scène digne du pinceau de Raphaël.

Le voyageur. — Pourquoi dites-vous : Raphaël ?

Le voyageur bien élevé. — Cela tient peut-être à mon extrême émotion.

Le voyageur. — On a vu en effet des personnes, douées jusque-là d'une présence d'esprit admirable, la perdre subitement sous le coup d'une impression violente.

Le voyageur bien élevé. — Monsieur, veuillez agréer tous mes regrets de ne pouvoir continuer avec vous cette conversation qui, je vous assure, m'intéressait fort, mais je me vois dans la nécessité de m'éloigner pour quelques instants. (Au garçon.) Garçon, je me sens mal à l'aise. Voulez-vous avoir la complaisance de m'indiquer où je puis...

Le garçon. — C'est là, monsieur. Si monsieur le désire, je puis y conduire monsieur ?

Le voyageur bien élevé. — Vous me ferez plaisir, mon ami. Comme cela j'arriverai plus vite, et je ne vous cacherai pas que je l'aime autant.

Le voyageur, couché dans sa cabine et contemplant d'un air languissant le chiffre S. W. R. tracé au fond d'une cuvette de porcelaine anglaise. — On m'assure qu'en me tenant couché et les yeux fermés j'éviterai tout accident fâcheux. Ah !

Le garçon. — Voici une autre cuvette. Monsieur est bien souffrant !

Le voyageur. — Oh ! oui ! Ah !

Le garçon. — Je vais à l'instant en apporter une autre à monsieur et enlever celle-ci. Il y en a à bord en nombre suffisant pour pourvoir aux besoins de tous les passagers. Nous sommes habitués à ce genre de service.

Le voyageur. — Il doit bien vous dégoûter.

Le garçon. — Mais non, au contraire.

Le voyageur. — Comment ! Au contraire ! Quelle horreur ! Ah !

On entend un violent craquement. Le garçon frappe discrètement à la porte de la cabine.

Le voyageur. — Entrez !

Le garçon. — Je suis chargé de prévenir monsieur que nous venons de toucher par la faute du timonier et que le bateau fait eau de toutes parts.

Le voyageur. — Est-ce que nous allons sombrer ?

Le garçon. — Oui, monsieur, mais il y a en vue un bateau à vapeur auquel nous avons fait des signaux et qui vient à notre secours.

Le voyageur. — C'est fort heureux, car sans cela nous aurions tous péri et on n'eût plus jamais entendu parler de nous.

TROISIÈME TABLEAU

Un escalier tournant dans l'intérieur de la tour d'une cathédrale. Au milieu d'une obscurité profonde, on entend le bruit cadencé des pas de plusieurs personnes et le souffle entrecoupé de leur respiration.

LE VOYAGEUR, DEUX MISSES ANGLAISES
AVEC LEUR GOUVERNANTE,
LE SONNEUR.

LE SONNEUR, d'en haut. — Mesdames et messieurs, encore un peu de courage : nous voici bientôt aux cloches. Nous n'avons plus que cent cinquante marches à monter.

On arrive par une échelle sur une passerelle étroite suspendue à cinquante pieds en l'air.

LE SONNEUR. — Voici le bourdon. Il pèse seize mille cinq cent quatre-vingt-dix-huit kilogrammes, dont plus de cinq cents livres d'argent pur. Il faut douze hommes pour le mettre en branle. Si ces messieurs et ces dames veulent passer là-dessous, ils verront le battant, qui pèse six mille sept cent vingt-quatre kilogrammes. C'est le plus gros battant qu'il y ait dans le monde. Un jour qu'on le faisait aller pour faire voir à un Anglais, il se détacha et écrasa quinze personnes d'un coup.

LE VOYAGEUR, se retirant vivement de dessous la cloche. — C'est vraiment fort curieux !

Au haut de la plate-forme.

LE SONNEUR. — Nous voici sur la plate-forme. C'est la plate-forme la plus élevée qu'il y ait dans le monde, car elle a cinquante-sept pieds onze pouces de circonférence. Quand elle fut terminée, l'architecte qui l'avait bâtie fut tellement glorieux de son travail qu'il en devint fou et se jeta à bas. Son corps rebondit sur cette balustrade que vous voyez ici-dessous et alla tomber là-bas dans la cour de la psallette, où il tua un chien qui s'y était introduit pendant que le portier avait le dos tourné. Depuis ce temps on appelle la pierre où l'architecte fut écrasé : *La Pierre du Chien*. Y a bien des personnes qui se sont jetées depuis, parce que ça donne le vertige d'y regarder. Voici les Minimes; ici, la préfecture; ce grand bâtiment gris, c'est le Séminaire; ces collines là-bas tout au bout, c'est près de la côte. Il y a des jours, quand le vent souffle de l'ouest, qu'on entend le bruit de la mer...

L'AINÉE DES MISSES, enjambant la balustrade. — Annie, my dear, I will walk along this balustrade !

LA GOUVERNANTE. — Oh dear no ! miss !

LA CADETTE DES MISSES. — Shall you do it?

L'AINÉE. — Yes, y do !

La cadette. — And I too!

Les deux jeunes filles montent sur le parapet et se mettent à marcher.

Le voyageur, s'évanouissant. — De l'air!

QUATRIÈME TABLEAU

Les mêmes, descendant un escalier tournant qui s'enfonce en terre d'une façon indéfinie.

Le sonneur, d'une voix sépulcrale. — C'est ici, mesdames et messieurs, qu'on enterrait les moines de l'abbaye. Le terrain a la vertu de conserver les corps morts.

Il allume la chandelle d'un chandelier fiché dans un long manche à balai. On voit alors apparaître, rangés tant bien que mal le long des murs, des corps desséchés dont les uns ont perdu une partie de la chair et les autres sont brisés ou désarticulés aux trois quarts. A plusieurs manque ou la tête, ou une jambe, ou un bras. Quelques-uns ont conservé la peau de la face, qui est tannée et se drape en plis affreux sur le vide que les muscles ont laissé en se desséchant.

Le sonneur, fourrant sa chandelle dans l'orbite d'une momie horriblement tordue sur elle-même. — En voilà un qu'on croit qu'il a été enterré vivant, mais les médecins pensent plutôt qu'il est mort de faim...

Le voyageur. — Ce spectacle est hideux et effrayant. Je suis bien aise d'avoir vu cela, et je pourrai le raconter à mes amis pour les divertir.

Ils remontent.

CINQUIÈME TABLEAU.

Un défilé dans une montagne. Le voyageur, traîné par son guide, gravit un sentier étroit et rocailleux bordé d'un précipice d'une excessive profondeur.

LE VOYAGEUR, UN GUIDE.

Le voyageur. — Je me sens très las. Arrivons-nous bientôt ?

Le guide. — Dans une petite heure au plus. Quand nous aurons tourné là-bas nous apercevrons de loin le sommet de la montagne.

Le voyageur. — Ce lieu abonde en beautés pittoresques, mais il est désert. Y a-t-il des ours ?

Le guide. — Beaucoup, monsieur, et ils sont magnifiques.

Le voyageur. — Sont-ils dangereux et hardis ?

Le guide. — Non, monsieur, excepté quand ils ont faim.

Le voyageur. — N'en rencontrerons-nous point ?

Le guide. — Pas ici. Ils se tiennent toujours au bout de ce chemin, parce qu'il y a un plateau où ils peuvent manger commodément.

Le voyageur. — Le temps ne me paraît pas sûr.

Le guide. — En effet, monsieur a du coup d'œil, et nous allons avoir un orage accompagné de pluie, de grêle et de tonnerre, mais heureusement nous n'aurons pas de neige.

Le voyageur. — Y a-t-il un abri au sommet de la montagne ?

Le guide. — Oui, monsieur, mais il a été détruit par la foudre aussitôt après sa construction.

Le voyageur. — Nous voilà parvenus au bout du chemin. Je n'aperçois pas d'ours.

Le guide. — Pardon, monsieur, en voici deux qui se dirigent de ce côté : c'est un ours et une ourse.

Le voyageur. — A quoi reconnaissez-vous l'ourse ?

Le guide. — A son sexe.

Le voyageur. — Croyez-vous qu'ils nous attaqueront?

Le guide. — Ce n'est pas probable : il n'y a pas quatre jours qu'ils ont dévoré un ménage.

Le voyageur. — N'y a-t-il point de brigands?

Le guide. — Pas ici. C'est trop fatigant à monter et d'ailleurs il ne passe pas assez de monde pour que ça en vaille la peine. C'est en redescendant, plus bas.

Le voyageur. — Nous arrivons au sommet de la montagne. Si j'en crois le *Guide du Voyageur*,

on jouit ordinairement ici d'un panorama incomparable, mais je ne vois rien que des nuages.

Le guide. — Oui, monsieur, s'il faisait beau vous verriez cinquante lieues de pays en long et quarante-cinq en large.

Le voyageur. — Puisque j'ai atteint le but de mon excursion, nous pouvons redescendre.

(Pluie, grêle, tonnerre, ruisseaux et cailloux roulant de tous côtés.)

Le guide. — Il pleut depuis deux heures, le temps va s'éclaircir. Appuyez-vous sur moi pour traverser ce torrent. Ne craignez rien, mais fermez les yeux, sans quoi le courant vous éblouirait, et si vous tombiez il n'y aurait pas de guide au monde qui pût vous en tirer.

Le voyageur. — Je vous remercie, nous voilà sains et saufs sur l'autre rive.

Le guide. — Il n'y a pas de quoi. C'est mon métier de conserver la vie aux voyageurs. Je n'ai pas peur du danger, moi !

Le voyageur. — Quel est cet homme de mauvaise mine que j'aperçois là-bas, les jambes écartées, planté en travers du chemin et appuyé sur un bâton ?

Le guide. — Faites pardon, sur un fusil. C'est le brigand d'ici.

Le voyageur. — Croyez-vous qu'il va nous dévaliser?

Le guide. — Non, pourvu que vous lui donniez tout l'argent que vous avez sur vous.

Le brigand. — Bonjour, messieurs. La bourse ou la vie.

Le voyageur. — Je croyais que cela ne se disait plus. J'aime mieux vous donner ma bourse.

Le brigand. — Dépêchez-vous, je n'ai pas le temps d'attendre, c'est l'heure de mon dîner.

Le voyageur. — C'est que ma poche est mouillée et j'ai peine à en retirer ma bourse. La voici.

Le brigand. — Je vous remercie, vous pouvez continuer tranquillement votre route. (Au guide.) Fais bien attention que monsieur ne se fasse pas mal en passant sur les pierres du ruisseau du moulin.

SIXIÈME TABLEAU

Une chambre d'auberge où le voyageur est couché.

LE VOYAGEUR, UN AUBERGISTE, LE FRÈRE DE L'AUBERGISTE, puis UN MÉDECIN.

Le voyageur. — Les fatigues et les émotions de cette course m'ont donné une fièvre de cheval. Je suis brisé par tout le corps, j'ai la tête

en feu, je suis très oppressé. Ne pourriez-vous pas me procurer un médecin?

L'aubergiste. — Il y en a bien un de l'autre côté de la montagne, mais on n'ira pas le chercher à moins de vingt francs.

Le voyageur. — Prend-il cher?

L'aubergiste. — Trois francs, mais il se rattrape sur les remèdes qu'il vend.

Le voyageur. — Je donnerai les vingt francs. Envoyez-le chercher.

Le frère de l'aubergiste, dans la pièce à côté, à haute voix. — Ce voyageur paraît très dangereusement malade. Il faudrait peut-être écrire tout de suite à sa famille, car s'il venait à mourir ici ce serait bien désagréable pour nous.

L'aubergiste, entrant dans la chambre du voyageur. — On est parti chercher le médecin. Faut pas vous inquiéter, ce ne sera rien. En attendant le médecin, voulez-vous qu'on aille vous chercher un prêtre? La soupe est trempée, je vas vous en apporter une bonne assiettée, ça vous donnera de la force.

Le voyageur. — Merci, j'aimerais mieux un peu de tilleul.

L'aubergiste. — Y en a pas ici. Nous ne sommes jamais malades, nous.

Le médecin, entrant. — Eh bien, monsieur, qu'avez-vous? C'est un refroidissement et une

courbature. Je vais vous saigner, vous purger et vous faire vomir. Avant huit jours vous pourrez vous lever. Voici de l'ipécacuanha et de l'aloès. Prenez garde de ne pas prendre le vomitif pour vous purger et le purgatif pour vous faire vomir. Je reviendrai vous voir trois fois par jour. J'espère que je vous sauverai. Si je pouvais vous donner un bain de vapeur je répondrais de vous, mais l'établissement le plus proche où on en puisse prendre est à vingt lieues d'ici et en faillite.

SEPTIÈME TABLEAU

Un cachot dans une prison. Une table, un banc et de la paille dans un coin. Une cruche d'eau.

LE VOYAGEUR, UN GUICHETIER,
DEUX GENDARMES, UN ÉPICIER, CHŒUR DE
GAMINS, UNE JEUNE FILLE, UN MONSIEUR,
LE SOUS-PRÉFET.

LE GUICHETIER, apportant un pain de munition et une écuelle pleine de choux et de haricots nageant dans l'eau chaude. — Voici votre dîner. Vous avez là une cruche d'eau excellente. J'ai renouvelé votre paille et bien balayé et arrosé les dalles. Si vous désirez que

je jette de la poudre insecticide, c'est quinze sous. Vous serez très bien ici. Je suis fâché de n'avoir pu vous loger ailleurs que dans le cachot des condamnés à mort, mais je n'ai pas un coin de libre. D'ailleurs vous n'y resterez pas longtemps, car le gendarme qui vous a amené m'a dit qu'en vous arrêtant il était sûr que ce n'était pas vous...

Le voyageur. — Alors je ne m'explique pas qu'il m'ait arrêté.

Le guichetier. — Il avait des ordres. On surveille la frontière, vous savez!

Le voyageur. — Si j'avais eu un passeport cela ne me serait pas arrivé.

Deux gendarmes, entrant dans le cachot. — Nous venons vous chercher pour aller devant le sous-préfet, suivez-nous. (Ils l'emmènent.)

Un épicier, le regardant sous le nez. — Oh! oh!

Chœur de gamins. — Ohé! ohé! A-t-il l'air méchant, ce moineau-là!

Une jeune fille. — Tiens! qu'est-ce qu'on disait donc, qu'il était beau et bien tourné!

Un monsieur. — Figure de scélérat vulgaire tout uniment.

Le premier gendarme. — Nous voilà arrivés. Entrez.

Le sous-préfet, dans son cabinet où on a fait entrer le voyageur. — Monsieur, je suis désolé, désolé,

vraiment désolé! Je ne comprends pas qu'on ait pu se méprendre à ce point. Vous êtes châtain, gras, un peu chauve, le teint clair et coloré, et celui pour lequel on vous a arrêté est un homme de six pieds, jaune, sec et grisonnant. (Aux gendarmes.) Vous pouvez sortir, monsieur est libre. (Au voyageur.) Monsieur, je vous en prie, disposez de moi. Je veux faire tout pour vous faire oublier ce désagrément abominable.

Le voyageur. — Monsieur le sous-préfet, je comprends très bien que dans les circonstances où nous nous trouvons on s'expose, en passant la frontière, à être pris pour un autre... Indiquez-moi le chemin le plus court pour me rendre à l'embarcadère du chemin de fer : c'est le plus agréable service que vous me puissiez rendre, et le plus pressé, car je viens de faire un voyage tellement accidenté que j'ai hâte, je ne le cache pas, de rentrer à Paris.

HUITIÈME TABLEAU

Une gare de chemin de fer. Le guichet est fermé quoique ce soit l'heure du départ.

Le voyageur, à un homme d'équipe. — Eh bien, est-ce que le train ne part pas?

L'homme d'équipe. — Je peux pas vous dire.

Le voyageur, à un gardien. — Le train ne part donc pas?

Le gardien. — Moi, je suis pour le service de la salle d'attente.

Le voyageur, à un gendarme. — Il ne part pas, le train?

Le gendarme. — Il paraît que non... On dit qu'il y a un embarras sur la voie...

Le voyageur. — Un embarras?

Le gendarme. — Un embarras.

Le voyageur. — Un embarras?... Quelque chose de grave?

Le gendarme. — On... ne sait... pas trop. La justice y est avec le préfet et les ingénieurs, et mon capitaine aussi. Mais... on ne sait pas trop.

Le voyageur, à un monsieur d'apparence convenable.— Il y a un embarras sur le chemin de fer?

Le monsieur.—Un accident terrible, monsieur, comme il en arrive continuellement sur cette ligne, et cette fois-ci c'est d'autant plus coupable que c'est à la fois par la faute des employés de la ligne, par défaut de surveillance supérieure, et par suite de l'état déplorable de la voie et du matériel! Il y a beaucoup de morts et de blessés. Il est parti six médecins!

Le voyageur. — Ce que vous dites là est aussi effrayant que possible. Je ne sais comment faire. Il faut pourtant absolument que je regagne

Paris, et d'un autre côté, la perspective de confier mes os à de pareilles gens n'a rien que de profondément sinistre...

Le monsieur. — Que voulez-vous! monsieur, avec le monopole qu'on a laissé prendre à ces messieurs, il n'y a pas de choix : il faut livrer sa tête, et se considérer comme très heureux quand on s'en tire avec un bras démis ou une jambe cassée!

Le gardien du guichet. —Les voyageurs pour la ligne de Paris, prenez vos billets, s'il vous plaît!

NEUVIÈME TABLEAU

Un compartiment de premières dans l'express de Paris. Le train fait des soubresauts terribles et finit par s'arrêter au milieu d'un tunnel. On entend rugir la vapeur et hurler le sifflet.

Le voyageur. — Ce monsieur me l'avait bien dit : nous sommes perdus.

Un employé, passant le long des marchepieds. — Ne descendez pas! Ne descendez pas!

Deux cents voyageurs ouvrent les portières et sautent des deux côtés sur la voie.

Les voyageurs. — Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce que c'est?

L'EMPLOYÉ, courant de l'un à l'autre et les bousculant avec frénésie. — Mais rentrez donc, remontez donc, malheureux ! il arrive sur nous un train de marchandises et vous allez être tous écrasés!

LES VOYAGEURS, se précipitant vers les portières. — Ah ! Oh! Vite! Ah mon Dieu! Oh ! la, la!

L'EMPLOYÉ. — A la bonne heure. Ce n'est rien. C'est la bielle qui est cassée, et nous en avons une de rechange comme le veut le règlement. Justement il y a dans le train un ingénieur de l'exploitation. Ce sera l'affaire d'un quart d'heure.

UN MONSIEUR BIENVEILLANT, au voyageur. — Vraiment si les voyageurs savaient quelle minutieuse sollicitude veille sur leur sécurité, ils ne se plaindraient pas, comme ils font, des administrations des chemins de fer.

L'EMPLOYÉ, passant le long de la voie. — Vous pouvez descendre si vous voulez. Nous avions bien une bielle de rechange, mais elle n'est pas du numéro voulu. On a demandé une machine de secours et nous en avons pour deux ou trois heures.

LE VOYAGEUR. — Je ne reverrai jamais Paris!

DIXIÈME TABLEAU

Une gare d'arrivée à Paris. Un troupeau de voyageurs effarés court tumultueusement vers la salle des bagages. Au bout de trois quarts d'heure les portes s'ouvrent.

LE VOYAGEUR, après avoir parcouru, d'abord au pas, puis au trot, puis au galop, toute la ligne des colis, reste consterné. Ses bagages manquent. (A un surveillant.) — Monsieur, je ne retrouve pas mes bagages.

LE SURVEILLANT. — Pardon, monsieur, je suis à vous.

On enlève successivement tous les colis.

LE VOYAGEUR, à un homme de peine. — Mes bagages manquent. Ils ne sont pas là.

L'HOMME DE PEINE. — Ce n'est pas possible. On aura oublié de les apporter. Venez avec moi sur le quai.

LE VOYAGEUR, cherchant sur le quai. — Ils n'y sont pas.

L'HOMME DE PEINE. — Je vas voir sur la feuille.

LE VOYAGEUR, seul. — Pourvu qu'ils ne soient pas restés à la gare... (A l'homme de peine.) Pourvu qu'ils ne soient pas restés...

L'HOMME DE PEINE. — Y a pas de danger! Attendez... attendez... voyons donc... Ah!... *Cer-*

ceau-la-Toupie pour Paris! voilà. (Un moment de silence.) Je n'y conçois rien... c'est à n'y rien comprendre...

Le voyageur. — Eh bien?

L'homme de peine. — Eh bien... oui, je vois bien, là, *Cerceau-la-Toupie pour Paris*, *numéro sept*, *deux colis*, pardi, c'est bien ça. Ç'a été dirigé par erreur sur Bucharest!

Le voyageur, exaspéré. — Bucharest!

L'homme de peine. — Bucharest...

Le voyageur. — En Valachie!

L'homme de peine. — Pour ce qui est de Valachie, je ne peux pas vous dire. Au surplus je vais vous conduire au bureau des réclamations.

ÉPILOGUE

Le quai des Orfèvres, à la place de fiacres.
Cinq heures du matin.

Le voyageur, cheminant à pied et apercevant un fiacre. — Après qu'on m'a eu fait courir par toute la gare à la recherche du directeur général du service des réclamations, on m'a avoué que son bureau n'est ouvert que de trois à cinq du matin et *qu'il était parti aller se coucher*, voilà le français que l'administration fournit aux voyageurs,

aux Batignolles où il a ses appartements! On m'a invité, d'un air aimable et dégagé, à venir à l'heure de son bureau! Quand je suis enfin sorti dans la cour, tous les fiacres étaient partis. Enfin en voilà un! (Il y monte.) Quai d'Orsay, 36, et marchez bien!

Le cocher, grimpant sur son siège en clignant de l'œil. — Soyez tranquille, bourgeois, vous allez voir! (A son cheval qui recule et tourne.) Hue donc, rosse!

Le voyageur, la tête voluptueusement renversée et les yeux au ciel. — Enfin me voilà arrivé à bon port. Ah! si jamais on m'y rattrape!

Le cocher, du haut de son siège, fouettant à tour de bras son cheval qui baisse la tête et recule. —Hue donc! s... n... d... D... de rosse! Hue donc! carcasse!

Le voyageur, mettant la tête à la portière. — Ah mais! ah mais! par exemple, je veux descendre! J'en ai assez, moi!

Le cocher. — Laissez donc, laissez donc, faites pas attention, c'est un caprice, et je veux pas lui passer! Ah! n... d... D...! Ah s... n... d... D...! Marcheras-tu? Attends! attends!

Il dégringole de son siège, se jette à la tête du cheval et lui donne de grands coups de manche de fouet sur le nez.

Le cheval, hennissant et se cabrant. — Hîîîî!

Le voyageur. — Cocher! au nom de la loi je vous somme de me laisser descendre!

LE COCHER, remontant sur son siège, rassemble ses rênes et fouaille son cheval, qui part, en ruant, au triple galop. — Allons donc! descendre! Nous verrons ça, quai d'Orsay, 36!

Le fiacre, toujours à fond de train, parcourt avec une rapidité vertigineuse le quai des Orfèvres, tourne au Pont-Neuf et enfile au triple galop le quai de Conti, le quai Malaquais, le quai Voltaire. En arrivant au quai d'Orsay, il s'emporte et prend le mors aux dents.

LE COCHER, se penchant avec un sourire vers le voyageur, qui, les deux mains crispées sur la portière, regarde d'un air égaré courir les édifices et les parapets le long du paysage. — Hein! vous vous imaginiez qu'il n'allait pas, mon cheval! C'est une fameuse bête, allez, quand il s'y met!

Au haut de l'avenue de La Tour-Maubourg, un rassemblement se presse autour d'un fiacre renversé, d'où l'on extrait un voyageur heureusement intact.

Un quart d'heure après, devant la porte du n° 36 du quai d'Orsay, un voyageur en jaquette, gilet et culotte, gris de fer, moletières et bottines en cuir fauve, voile blanc autour du chapeau, sac et jumelles en bandoulière, faisceau de cannes et parapluies suspendu à l'épaule, sonne frénétiquement à la porte, qui s'ouvre.

LE PORTIER, poussant un cri de joie. — C'est monsieur!

LE VOYAGEUR, se jetant au cou du portier stupéfait. — Oui, mon cher Joseph, c'est moi! Que je suis heureux de vous revoir! Je ne vous quitterai plus jamais, non jamais! Jean est-il là-haut?

LE PORTIER. — Le voilà!

LE VOYAGEUR. — Bonjour, Jean. Jean, vous voyez bien tout ce que j'ai sur moi? Je vous le

donne, mais à condition que ça sorte tout de suite de la maison et que je n'en entende plus jamais parler, entendez-vous!

Il monte quatre à quatre l'escalier, entre dans la chambre où brille un feu clair, se déshabille en jetant en l'air tous ses vêtements, fait sa toilette, se rhabille, et s'asseyant dans un bon fauteuil :

Faut-il que l'homme soit fou! Avoir un pareil appartement, quai d'Orsay, à Paris, et le quitter pour aller courir après le mal de mer, le naufrage, les cathédrales, les refroidissements, les brigands, les ours, la prison, les bielles cassées et le reste!

POST-SCRIPTUM

Au mois de juin suivant, le voyageur partait pour l'Islande et le Kamtschatka en passant par les îles Feroë.

LE CRAPAUD BLANC

Cela s'est passé le 25 juin 1836, et on en parle encore.

C'est en effet l'événement le plus inouï dont les fastes de Rodez aient conservé le souvenir, et comme je suppose que vous ne connaissez pas cette étrange et effrayante histoire, je vais vous la raconter.

Amans Carcanague, honnête et habile tailleur de la rue du Touat, était, comme beaucoup d'entre nous, un homme déclassé : et le pis, c'est que ce n'était pas chez lui l'effet des caprices de la fortune mais la faute de sa constitution.

La nature, en le mettant au monde, avait évidemment commis une erreur ou une vilenie, soit qu'elle se fût trompée en ajustant ensemble une âme et un corps de calibres différents, soit que, voulant à toute force utiliser une âme et

un corps dépareillés dont elle ne savait que faire, elle eût eu l'indélicatesse de fourrer l'une dans l'autre, en disant comme les mauvais ouvriers : « Ma foi, tant pis! »

Et c'est ainsi qu'Amans Carcanàgue, bien que destiné de toute éternité à vivre dans le corps d'un tailleur, naquit avec l'âme d'un gymnaste.

Deux mille ans plus tôt il se serait appelé Karkanagos, et la Grèce en délire l'eût vu, le front ceint des couronnes olympiques, parcourir en triomphateur la glorieuse arène au milieu des tourbillons d'une noble poussière et des acclamations des peuples.

Mais il était né trop tard, et il tirait l'aiguille, la tête basse, l'échine courbée et les jambes en croix.

Dire ce qui s'agitait de rêves athlétiques dans cette petite tête de tailleur serait chose impossible. A ses yeux l'homme se résumait tout entier dans le muscle, et pour le juger il ne regardait pas au visage mais aux biceps. Il ne passait pas une baraque d'hercules qu'il ne s'en fît le spectateur infatigable. Il assistait à toutes les représentations tant qu'il y en avait, et ne se possédait plus lorsqu'un de ces « messieurs hercules », comme il les appelait respectueusement, daignait accepter une bouteille de vin de Marcil-

lac et trinquer avec lui de cette main formidable qui soulevait des « poids de cinquante » aussi facilement que lui son aiguille.

Amans Carcanague était resté garçon : il avait compris que ses goûts n'étaient pas compatibles avec les nécessités douceâtres mais inflexibles d'un petit ménage de marchand.

Il avait payé son tribut à l'amour, comme nous tous. Dans cette conjoncture mémorable de sa vie, s'il n'avait suivi que le penchant de son cœur il serait allé tout droit à la tente d'une jeune « Polonaise invincible, âgée de dix-huit ans », qui, habillée en hussard, faisait assaut avec le premier venu, soit au fleuret soit à l'espadon : mais il n'avait pas osé, et il avait déposé ses hommages aux pieds d'une Alsacienne de quarante-cinq ans, rousse et édentée, qui avalait de l'huile bouillante et du plomb fondu, et qui se faisait casser des pierres de taille sur le ventre. Après avoir accepté, non sans un pudique embarras, un grand nombre de petits verres, sa langue s'était déliée et elle avait laissé échapper le secret de son cœur : elle l'aimait, mais elle avait promis à sa mère mourante de n'épouser qu'un « artiste ». Sur quoi elle pleura, Carcanague aussi, et l'affaire ne put s'arranger.

Quoique jeune encore, Carcanague s'organisa

tout de suite pour l'âge mûr : il quitta sa pension, prit une bonne et fit son ménage chez lui. C'est dans cette situation paisible, au milieu des douceurs d'une santé florissante et d'un commerce fructueux, que vint éclater la catastrophe qui faillit lui coûter la vie et qui pendant quelques heures tint dans l'épouvante la placide capitale du Rouergue.

Carcanague habitait rue du Touat, vis-à-vis de la ruelle qui mène à la place du Chapitre, un logement de deux pièces au premier étage, ayant chacune une porte sur le palier et communiquant entre elles par une porte vitrée garnie d'un rideau. La première pièce, donnant sur la cour, servait de cuisine et de chambre pour la bonne ; dans la seconde, qui donnait sur la rue, le maître avait son lit et son banc.

On a souvent remarqué que les grands événements sont précédés de certains signes précurseurs. Sans contester la valeur de cette observation, notre histoire pourrait servir à montrer que cela n'arrive pas toujours, car tout paraissait aller pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, rue du Touat, à Rodez, le 25 juin 1836, à 8 heures 37 minutes du soir, lorsqu'un cri horrible partit de l'intérieur de la maison Carcanague, et qu'une femme échevelée et folle de terreur, dégringolant du haut en bas

de l'escalier, traversa la rue comme un trait, vint tomber de tout son poids sur le sieur Cuoc, gendarme en retraite, assis devant sa porte, et le fit tomber « les quatre fers en l'air », ainsi que plus tard ce gendarme se plaisait à le répéter.

Cette femme était Mariette, servante de Carcanague.

Pendant que le gendarme en retraite essayait de se remettre sur ses pieds, la femme, en proie à une crise de nerfs, se débattait sans qu'on pût la relever; et tandis que des âmes charitables s'empressaient autour d'elle, un rassemblement se formait, puis la foule commençait à grossir, et deux à trois cents personnes, se bousculant, se haussant sur la pointe des pieds et tendant le cou, se répétaient l'une à l'autre :

— Qu'és aco?

On arrivait à la maison de Carcanague par trois côtés : du côté de la place du Chapitre, du côté de la place de la Préfecture et du côté de la place de la Cité : devant, à droite et à gauche.

Or il advint que, dans la foule à gauche, ceux du premier rang, voyant que la servante de Carcanague s'était précipitée sur Cuoc et l'avait renversé, crurent que la servante assassinait le

gendarme, et le dirent à ceux qui étaient derrière eux.

Dans la foule à droite, ayant vu le gendarme renversé près de la servante étendue, on pensa que le gendarme venait d'assassiner la servante.

Enfin, dans la foule de devant, on estima que le gendarme et la servante venaient d'être assassinés tous les deux.

Chacun de ces trois bruits partit dans une direction différente : le premier, vers le quartier du Bourg ; le second, vers le quartier de la Cité ; le troisième, vers le Foiral : cinq minutes après, la ville entière savait les trois nouvelles ; dix minutes après, ayant parcouru toutes les rues, qui toutes mènent aux boulevards, les trois versions enfilaient le Tour-de-Ville et ne tardaient pas à opérer une triple jonction dont le résultat fut de jeter une confusion inexprimable dans tous les esprits et de surexciter l'émotion populaire.

Quelques instants après, le commissaire de police, informé que le gendarme Cuoc venait d'être assassiné par la nommée Mariette ; le maréchal des logis de gendarmerie, informé que la nommée Mariette venait d'être assassinée par le gendarme Cuoc, se rendaient en toute hâte sur le lieu du crime, tandis que le procureur du

roi s'y rendait de son côté pour y procéder à la levée des corps de la nommée Mariette et du gendarme Cuoc, assassinés tous deux.

Pendant qu'ils s'efforçaient de percer la foule pour arriver à la maison Carcanague, le gendarme Cuoc s'était relevé. On avait réussi à placer Mariette sur une chaise, et grâce à une grande potée d'eau qu'on lui avait jetée à la figure, elle ouvrit les yeux : mais tout aussitôt elle poussa un grand cri et s'évanouit de nouveau. On lui jeta encore un pot d'eau, puis deux, puis trois : au troisième, elle se dressa en joignant ses mains au-dessus de sa tête et s'écria :

— Mon pauvre maître!

Et elle ne s'évanouit plus.

Alors, au milieu d'un silence où cent poitrines haletaient de curiosité et de terreur, elle prononça ces épouvantables paroles :

— Au secours! mon pauvre maître vient d'être dévoré par le crapaud blanc!

A ces mots un rugissement d'horreur, poussé par six mille bouches, ondula sur la foule comme une trombe de vent : les uns se précipitèrent pour s'enfuir, les autres se ruèrent pour voir, de sorte qu'après quelques minutes d'une inextricable mêlée les rues restèrent gorgées de la même foule s'agitant en vain pour s'échapper et poussant des cris de terreur.

Cependant un grand vide s'était fait devant la porte de la maison Carcanague, et le gendarme Cuoc, qui seul avait conservé son sang-froid au milieu de cette foule éperdue, prit résolument Mariette par le bras en lui disant :

— Voyons, qu'est-ce que c'est ?

— Je vous dis que le crapaud blanc a mangé mon maître !

— Vous avez perdu la tête, ma fille, dit Cuoc. Et il se dirigea vers la porte de la maison de Carcanague. Mais la pauvre Mariette s'accrochait à lui en criant :

— N'y allez pas ! pour Dieu, n'y allez pas ! vous seriez mangé aussi !

Cuoc était un vieux soldat, qui ne connaissait pas plus la peur que le crapaud blanc : il se débarrassa de Mariette, et en trois pas il fut à la porte, où on le vit disparaître, enjambant l'escalier quatre à quatre.

En le voyant faire, Mariette tomba à genoux les bras en croix, poussant de véritables hurlements et criant de toutes ses forces :

— Il va le manger ! il va le manger !

Puis, l'émotion lui coupant la voix, elle resta immobile, le doigt tendu vers la porte et les yeux démesurément ouverts. Alors il se fit dans cette foule un silence de mort, et tout le monde resta immobile.

Tout à coup on entendit partir de la chambre de Carcanague un cri tel que les oreilles humaines n'en avaient jamais entendu : ce n'était ni un hurlement, ni un rugissement, ni un beuglement, ni un coassement, et c'était à la fois tout cela. A ce cri Mariette se redressa comme un spectre :

— Entendez-vous? c'est le crapaud blanc qui crie !

Deux secondes après, un roulement désespéré de talons de bottes retentissait dans l'escalier, et le gendarme Cuoc, non pas jaune mais vert, de terreur, venait s'affaisser devant la porte en criant d'une voix étranglée :

— Aux... ar...mes !...

A ce coup il y eut dans la foule un tel soubresaut d'épouvante que ceux du premier rang reculèrent de cinquante pas. En un instant une immense clameur roula jusqu'aux extrémités des rues, et dix mille poitrines poussèrent en même temps un même cri :

— LE CRAPAUD BLANC!!!!!

Aussitôt la foule disparut comme par enchantement : les maisons furent prises d'assaut, on ferma les portes et les boutiques, on ouvrit les fenêtres, et les rues, tout à l'heure pleines de monde, devinrent absolument désertes.

A ce moment on entendit, passant sur le Tour-de-Ville, le bruit d'un tambour : c'était le tambour de la Société des Enfants de Mars qui battait le rappel ; un moment après, celui des pompiers traversait la place du Bourg, ayant son uniforme déboutonné, un chapeau bourgeois et une épaulette : il battait la générale. Le sonneur de la cathédrale, voyant cela, grimpa comme un fou au clocher et se mit à sonner le tocsin ; bientôt l'église de Saint-Amans le sonnait aussi.

A ce bruit les populations de la Mouline, du Monastère et de la Guioule, villages situés dans la vallée, se mirent en marche vers Rodez, pendant que la gendarmerie, les pompiers, les troupes de la garnison et la Société des Enfants de Mars, se rassemblaient à la hâte et se dirigeaient vers le lieu de l'événement.

Dans l'ignorance où l'on était de l'espèce de l'animal qui venait de dévorer l'infortuné Carcanague, on avait adopté un plan fort sage : c'était de s'avancer de tous les côtés à la fois jusqu'à la maison, de former autour de la porte un mur de baïonnettes, et de faire feu d'un seul coup quand la bête, qu'on supposait échappée de la ménagerie en ce moment stationnée au Foiral, se présenterait pour sortir.

Le gendarme Cuoc, remis de sa peur, put de

sa fenêtre donner quelques renseignements sur la bête. Le capitaine des pompiers, appuyé des deux mains sur son sabre piqué en terre, se tenait au bas de la fenêtre et, le nez en l'air, la tête en arrière, on eût dit qu'il renversait son casque pour y recueillir le récit suivant :

— Je ne pouvais pas m'imaginer une pareille chose. Je suis entré par la cuisine, où je n'ai rien trouvé. La porte vitrée était fermée, et comme le rideau est en dedans, je n'avais pas pu voir d'abord. Mais le vent souleva un peu le rideau, et j'eus le temps de m'assurer qu'il n'y avait rien dans la chambre. Alors j'ouvris la porte, et à peine avais-je avancé la tête que je vis, dans le coin à droite, une bête épouvantable, toute blanche, sans poil à l'exception d'une queue noire, courte, grosse comme la cuisse. Elle avait quatre pattes. Quant à la tête, elle était énorme, fendue au milieu et ne faisant qu'un avec le corps. Je n'ai pas vu les yeux. En m'apercevant elle a poussé un cri horrible et a essayé de sauter sur moi; j'ai pu heureusement me rejeter en arrière et refermer la porte. Quant à l'infortuné Carcanague, il ne restait de lui d'autre trace que ses habits, qui étaient à terre à côté d'une chaise renversée. Il est probable qu'il aura été dévoré au moment où il venait de se déshabiller pour se mettre au lit.

Tout aussitôt on vit paraître à la même fenêtre la figure de Mariette. Un peu remise de son épouvante, elle put de son côté donner quelques renseignements, non sans verser de temps en temps un torrent de larmes.

— J'étais dans ma cuisine, dit-elle, à laver mes assiettes, et je me disposais à me coucher ensuite, lorsque j'entendis dans la chambre de mon maître quelques gros soupirs, puis des jurons. Je n'y fis pas grande attention. Un moment après j'entendis comme le bruit d'un corps qui se relève et qui retombe, et aussitôt la voix de mon maître criant au secours. Dans mon trouble je renversai ma lampe, et pendant que je cherchais mes allumettes sans pouvoir mettre la main dessus, les cris continuaient de plus en plus fort; enfin, ayant réussi à rallumer ma lampe, je me précipitai dans la chambre. Mon pauvre maître! il ne restait plus de lui que ses habits, qui étaient renversés à terre avec la chaise où il les avait placés au moment de se coucher; et puis... et puis là... dans un coin... la bête! la bête! oh! la bête!

Et elle s'évanouit.

— Mais, objecta le capitaine des pompiers s'adressant à Cuoc, si Carcanague a été dévoré, comment se fait-il qu'il n'y ait pas de sang sur le plancher?

— Nous avons un tapis rouge dans la chambre, répliqua Mariette qui venait de sortir de son évanouissement, et c'est ce qui aura empêché le sang de paraître.

— A moins, insinua le lieutenant des pompiers, qui jusque-là avait gardé le silence, que le crapaud blanc n'ait léché le sang après... avoir fait le malheur.

— Lieutenant, dit le capitaine, votre observation manque pas de justesse.

Il devenait certain, par ces deux récits tellement concordants, que Carcanague n'était pas sorti de sa chambre, puisque personne ne l'avait vu sortir ; qu'il y avait dans la chambre un animal énorme, inconnu, que deux personnes avaient vu et dont on avait pu entendre les cris de la rue : donc, puisque Carcanague n'était pas sorti, qu'il n'y était plus, et qu'il y avait dans sa chambre un crapaud blanc, le crapaud blanc avait mangé Carcanague.

Il restait bien un point obscur, c'était de savoir comment ce crapaud avait pu traverser la ville et entrer dans la maison sans être aperçu : sur ce point l'enquête se faisait d'une fenêtre à l'autre, et on commençait à recueillir quelques déclarations qui, vagues d'abord, s'accentuaient peu à peu et semblaient promettre quelques éclaircissements, lorsque le capitaine de gen-

darmerie, qu'on avait fini par trouver, arriva sur les lieux.

Il s'informa en deux mots, écouta avec attention le récit que lui firent Cuoc et Mariette, après quoi, ayant tenu un instant son menton dans sa main, il s'écria :

— C'est impossible! D'abord il n'y a pas de crapauds de la taille que vous dites; et puis une bête féroce, quelle qu'elle soit, n'aurait pas pu entrer dans la maison sans qu'on l'aperçût. Au surplus nous allons bien voir.

Et dégainant son sabre, il pénétra dans la maison, défendant à qui que ce fût de le suivre.

Quelques minutes se passèrent. On entendit fermer violemment une porte, et il apparut sur le seuil de l'escalier, l'air très sérieux :

— Maréchal des logis chef! Maréchal des logis!

— Présents, mon capitaine.

— Il y a quelque chose d'extraordinaire là-haut. Il est certain que cela a l'air d'un animal... Prenez vos mousquetons, mettez la baïonnette et armez. Vous Morin, vous vous tiendrez sur l'escalier, à la cinquième marche au-dessous du palier, la baïonnette en avant et le doigt sur la détente; vous, Schmidt, vous vous porterez derrière la porte vitrée : moi

j'entrerai dans la chambre. Maintenant, quoi qu'il arrive, rappelez-vous de ne pas tirer avant le commandement de : Feu! Jusque-là vous ne bougerez pas, et si la bête arrive sur vous, contentez-vous de croiser la baïonnette.

Quand on vit qu'un homme comme le capitaine prenait de telles dispositions, on comprit que la chose allait décidément tourner au tragique, et cent voix s'écrièrent :

— N'y allez pas, capitaine !

Celui-ci se retourna, fit un geste de la main, et répondit :

— Soyez tranquilles, nous ne sommes pas des enfants.

Et faisant un signe de tête à Morin et à Schmidt, il rentra dans la maison le sabre à la main. Au bruit de leurs pas on put les entendre monter, s'arrêter sur le palier, puis se poster comme il avait été ordonné.

Il y eut alors un moment d'angoisse indescriptible : on ne respirait plus, on haletait.

Combien de temps dura cette angoisse, c'est ce qu'on ne saura jamais, personne n'ayant eu l'idée de regarder à sa montre pour compter ces moments solennels. Quelques minutes se passèrent donc.

Tout à coup on entend un fracas épouvantable dans l'escalier, et le maréchal des logis chef

s'élance dans la rue, fait deux pas et, incapable d'aller plus loin, s'arrête, les deux mains sur les cuisses, les jambes ployées, le dos arrondi; sur ses talons, Schmidt sort à son tour, regarde un moment les habitants ébahis et, se tenant le ventre, renversant la tête en arrière, s'arrête aussi; enfin paraît le capitaine : il écarte les jambes, se prend les côtes à deux mains, se penche en avant : et alors tous trois partent d'un formidable éclat de rire.

Ce que voyant, les autres gendarmes se mettent à rire, puis les pompiers, puis la troupe, puis la Société des Enfants de Mars, puis, de fenêtre en fenêtre et de maison en maison, la ville entière : et on entendit ce jour-là ce qu'on n'entendra plus jamais : dix mille âmes riant à gorge déployée, sans savoir de quoi.

Un quatrième personnage parut sur le seuil de la maison Carcanague.

C'était Carcanague lui-même, en chair et en os, et en caleçon.

Un cri d'étonnement partit de toutes les bouches. Il resta un moment tout interdit; puis, ne sachant comment se tirer de cette situation, il salua et remonta son escalier.

Les troupes rompirent les rangs, on rouvrit portes et boutiques, on redescendit dans la rue, et le capitaine d'un côté, Morin et Schmidt de

l'autre, expliquèrent à la foule, au milieu de nouveaux éclats de rire, ce qui s'était passé.

En ouvrant la porte de la chambre, le capitaine avait vu en effet une grosse bête blanche qui s'agitait et se débattait sur le tapis. Mais elle ne paraissait pas très agile, et le capitaine eut le temps de l'observer. Elle poussait des cris rauques et plaintifs. Le capitaine s'était alors avancé d'un pas, et la bête ayant fait un saut de carpe, il avait vu une tête humaine entourée de quatre membres comme plantés autour. Il avait appelé les gendarmes, et tous trois avaient reconnu que le crapaud blanc n'était autre que le sieur Amans Carcanague, sauf ce détail qu'il avait les cuisses accrochées par-dessus les épaules, de sorte que les jambes se trouvaient placées de chaque côté du cou. Ils l'avaient décroché, remis sur ses jambes, l'avaient aidé à se rhabiller, et il leur avait raconté ce qui suit :

— J'avais vu, la veille, au cirque, un clown se disloquer et faire la grenouille. J'ai voulu en faire autant : à cet effet je me suis déshabillé tout nu pour être plus souple, et j'ai réussi à faire passer mes jambes par-dessus mes épaules : lorsque j'ai voulu me dégager, je n'ai pas pu : alors la peur m'a pris, j'ai voulu appeler au secours, mais j'ai eu une crise de nerfs qui m'a

serré la gorge et m'a fait pousser ces cris qui ont effrayé Mariette.

C'EST ARRIVÉ. Et voilà comment, dans cette vallée de larmes, la Providence permet quelquefois que le tragique tourne au burlesque, pour faire rire un moment la pauvre humanité.

TROC

Comédie amoroso-philosophique en un acte.



« L'homme est de feu, la femme est d'étoupe,
Le diable vient qui souffle. »

Vieux dicton.

Un boudoir de satin bleu pâle capitonné. Tapis de grèbe. Fenêtre voilée d'un store de taffetas vert d'eau, représentant, en grisaille légère rehaussée de quelques blancs, une fontaine jaillissante où viennent s'abreuver des colombes. Jardinière à treillage doré dans l'embrasure, encadrant de plantes grimpantes l'ouverture de la fenêtre. Chaises, poufs, tabourets, fauteuils, causeuse; point de pendule, point de cheminée, point de tableaux : des glaces et des miroirs de toutes formes inclinés sous tous les angles. Pour entrée et pour sortie, deux portières donnant sur deux longs corridors : en résumé, tout ce qu'il faut pour écrire.

LE DIABLE, LE BON GÉNIE, LAURENCE, CAMILLE.

LE DIABLE, les mains sur les côtes, et soufflant sur la nuque de Laurence. — Ffffff! Ffffff!! Ffffff!!! (Il se redresse et passe la main sur son front avec un geste

commun.) Ah! s... (Il lâche des jurons énergiques.) Jamais je n'en viendrai à bout, donc? (Il se serre de nouveau les côtes, et souffle.) Fffff!!! Fffffff!!! (Il s'arrache une poignée de poils et profère d'épouvantables blasphèmes.) Mais qu'est-ce qu'il y a donc? Est-ce que je serais devenu asthmatique, par hasard? Je parie que j'aurai pris chaud et froid en passant de l'atmosphère tiède de l'enfer à cette glacière. Brrrrr! (Il frissonne.) Oh! oh! il faudra que ma bonne Proserpine m'applique un cataplasme de picrate de potasse entre les deux épaules. C'est qu'il ne faut pas plaisanter avec les refroidissements! (Il a peur.) C'est peut-être très mauvais pour moi de m'épouvanter ainsi. Mais, ma foi, tant pis, je suis d'une rage! Depuis trente-six mille millions de milliards d'années que je fais mon état, jamais pareille chose ne m'est arrivée. C'est inconcevable! (Il souffle en s'enfonçant les griffes dans les flancs, et son pied fourché fait un double trou dans le parquet.) Ffffff! s... (Blasphèmes.) Fffff! (Nouveaux blasphèmes.) J'y perdrai mes cornes et ma queue ou tu flamberas! Mais avez-vous vu une pécore pareille? On y a donc mis du silicate de potasse pour la rendre incombustible? Ah! elle a peut-être quelque scapulaire, quelque relique? (Il flaire.) Non.

Laurence, à Camille. — Marquis, voilà qui est étrange: je sens un petit vent frais sur ma nuque et sur mes épaules.

Camille, examinant le boudoir. — Pure idée, comtesse : par où voulez-vous que puisse entrer ici un vent coulis?

Le diable. — Un petit vent frais! Un vent coulis! Attendez, attendez, mes petits anges, je vais vous apprendre à traiter par-dessous jambe le souffle du diable! (Il souffle avec rage sur la nuque de Camille.) — Ah! ah! (Les cheveux de Camille commencent à crépiter.) Fffff! Ffffff! (Des étincelles jaillissent.) Fffff! Ffffff! Ah! enfin! (Une petite flamme bleuâtre voltige sur la tête de Camille et finit par s'arrêter sur la tempe gauche. Elle tremblote et semble prête à s'éteindre. Le diable souffle à petits coups, avec précaution.) De la mesure, de la prudence. N'allons pas tout perdre par trop de hâte. (Il continue à souffler, en écartant délicatement les mèches des cheveux. Peu à peu le feu gagne toute la chevelure, court le long du faux-col, puis descend les bords du gilet et arrive à la hauteur de la ceinture.) Ah! voilà le grand sympathique et les hypocondres en feu. (Il se frotte les mains.) Nous pouvons abandonner l'opération à elle-même. A l'autre, maintenant! (Il souffle sur la nuque de Laurence.) Ffffff! Fffff!! Fffffff!!! (Légers crépitements dans les petits cheveux de la nuque. Pétillement d'étincelles. Laurence s'agite sur son sofa.) Victoire! (Il s'arrête un moment et se mouche dans le flocon de sa queue.) Ce n'aura pas été sans peine, mais au moins quand on réussit il n'y a que demi-mal. (Une petite flamme bleue voltige sur la nuque de Laurence.)

Le bon génie, invisible, soufflant légèrement sur la flamme et l'éteignant. — Pfttt!

Le diable. — Éteinte? Ah mais! ah mais! Nous allons voir! Ffffff! (La flamme se rallume.)

Le bon génie, éteignant la flamme. — Pfttt!

Le diable, crispant ses griffes. — Fffff!!... S... (Blasphèmes.) Fffff!!! Ffff!!! (La flamme se ranime.) Ah! ah!

Le bon génie, éteignant la flamme. — Pftt!

Le diable, soufflant jusqu'à perdre haleine. — Fffffffff!!! (Il tombe épuisé, se relève sur une main et se mord jusqu'au sang le doigt de l'autre main.)

Le bon génie, se dévoilant et le regardant d'un air de compassion ironique. — Tu n'y arriveras pas, mon pauvre Satanas. Hé! hé! on se fait vieux, on n'a plus vingt ans! Les meilleurs soufflets de forge finissent par se dessécher et se fendiller...

Le diable. — Le beau miracle! Si tu la soutiens il est évident qu'elle ne tombera pas. Ce pauvre garçon qui se tord à ses pieds n'a pas plus de chances que s'il te faisait la cour à toi-même. Tu lui souffles tout ce qu'elle répond, ce n'est pas bien malin. Ce n'est pas de franc jeu, ça : souffler n'est pas jouer.

Le bon génie. — Oh! oh! monseigneur fait de l'esprit?

Le diable. — On fait ce qu'on peut. Mais tu auras beau dire, tu ne te conduis pas en galant homme.

Le bon génie, piqué d'honneur et ne e laissant pas paraître — En vérité j'admire ton effronterie. Pourrais-

tu me faire l'amitié de me dire où et quand j'ai engagé avec toi le prétendu jeu dont tu invoques les prétendues règles? C'est-à-dire que tu fais ton vilain métier ici et que tu trouves mauvais d'y être gêné seulement. Voyez-vous ça? Mais tu devrais te considérer comme trop heureux qu'on tolère ton industrie! N'as-tu point de honte, dis?

Le diable. — Moi! Aucune. Nous faisons ce métier-là depuis des milliards et des milliards d'années; c'est pour moi une affaire de tradition de famille, et je t'assure que si j'avais pu avoir un père et qu'il eût pu mourir, j'aurais vénéré sa mémoire. Je sais bien qu'il est de certaines régions où l'on cherche à nous déconsidérer, mais malgré tout le mal qu'on dit de nous je vois que loin de baisser nos affaires augmentent tous les ans. C'est si vrai que si l'ami Caron n'avait pas remplacé sa vieille barque par un bateau-mouche à vapeur, on aurait été obligé de recourir à l'industrie privée pour le transbordement des âmes en enfer. Vous nous mettez tout sur le dos : c'est bien commode, mais votre morale, entre nous, ne diffère guère de la nôtre : toute la différence est que nous n'avons ni préjugés ni principes et que tout le monde vient à nous, tandis que vous avez des préjugés injustes et des principes impraticables, et que tout le monde vous abandonne. Vous

avez des rois et des conquérants institués pour massacrer le monde; vous patentez des médecins pour tuer les malades et rendre malades les gens bien portants; votre police tolère des établissements... que je ne nommerai pas; pour un oui ou pour un non vous tirez l'épée et vous égorgez votre meilleur ami. Pourvu qu'on se borne à tuer et à massacrer les gens, vous êtes d'une indulgence merveilleuse : s'agit-il de les aimer, vous devenez d'un rigorisme burlesque. Voyons, là, en amour, je te défie de me citer un seul cas où un homme puisse toucher le petit doigt à une femme sans offenser la morale? Tout est défendu en amour : or, comme tout le monde aime, tout le monde est à nous. Ne t'en déplaise, nous ne sommes pas tolérés mais nécessaires et je ne vois pas pourquoi nous rougirions.

Le bon génie. — En attendant voilà un petite femme que tu ne peux pas parvenir à mettre à mal.

Le diable, d'un ton bourru. — Je crois bien, vous êtes deux contre moi! C'est lâche.

Le bon génie. — Lâche! Je te trouve plaisant, par exemple. Toi et l'homme, est-ce que cela ne fait pas deux?

Le diable. — Deux... deux... Il en meurt d'envie, la vertu ne l'embarrasse pas, lui; il

irait tout seul sans moi : de bonne foi, nous ne comptons que pour un, tandis que ta pécore est non seulement vertueuse mais soutenue par toi. Du sang d'orgeat, par-dessus le marché.

Le bon génie. — Qu'en sais-tu? Est-ce que tu ne la trouves pas assez charmante pour lui supposer les chastes ardeurs sans lesquelles la plus jolie femme n'est qu'une statue?

Le diable, à part. — Ah! ah! de l'orgueil de pédant! C'est une de ses élèves. (Haut.) De sorte que, si tu l'abandonnais, tu ne répondrais pas d'elle?

Le bon génie, à part. — Le drôle est aussi habile qu'impudent. Il mérite une leçon. Mais comment faire? Je tiens beaucoup à cette âme, mais beaucoup, beaucoup... Entre nous, elle est en danger. Je ne puis pas l'abandonner, je ne puis pas tout faire non plus, car elle n'aurait en effet pas grand mérite à se défendre... D'un autre côté je ne veux à aucun prix rester sous le coup des railleries de ce réprouvé, ni le laisser aller sans une bonne leçon... (Il réfléchit un moment, puis tout à coup se frappe le front.) Parfait! J'ai trouvé! Je sauve deux âmes d'un coup, et le diable est capot! (Haut.) Mon pauvre Satanas, tu te fais d'étranges illusions. Tu devrais pourtant te souvenir que c'est l'orgueil qui t'a perdu?

Le diable. — Je ne dis pas non : en attendant

je lui dois les seules jouissances de ma vie.

Le bon génie. — Misérable! tu n'as donc aucun bon sentiment?

Le diable. — Mais si j'en avais l'ombre seulement je serais un diable manqué : tu rirais de moi tout le premier et tu aurais raison.

Le bon génie. — Sais-tu bien que tu me donnes une furieuse envie de mettre à l'épreuve cette fameuse capacité et de te montrer que tu n'entends rien à ton métier?

Le diable, à part, ricanant et se frottant les mains. — Ah! enfin! Il y vient donc!

Le bon génie. — Voyons : tu prétends que si tu ne réussis pas c'est que je suis du côté de cette âme?

Le diable. — Parbleu!

Le bon génie. — Eh bien, veux-tu faire une chose? Mettons l'homme à la place de la femme : on ne peut pas être plus accommodant?

Le diable. — Hé! hé! voilà qui semble assez tentant... Mais je demande à réfléchir encore un peu...

Laurence. — Marquis, vous avez l'air tragique!

Camille, la regardant douloureusement. — Je souffre!

Laurence. — Qu'avez-vous? (Elle le regarde dans les yeux et pâlit.) Vous pleurez! (A part.) Ciel! voilà ce qne je redoutais!

Moment de silence. Camille mord son mouchoir et en arrache des lambeaux. Il se raidit et se tord par degrés sur sa chaise et tombe insensiblement à genoux. Il prend le bas de la robe de Laurence et le porte à ses lèvres. Laurence, immobile, les yeux baissés, tient en l'air l'aiguille de sa broderie ; son sein se soulève, son cœur bat à coups précipités ; elle glisse un regard rapide entre ses paupières à demi closes.

Le diable, au bon génie. — Hé ! hé ! il ne va pas mal, comme tu vois, mon jeune homme, hein ?

Le bon génie. — Mais nous tenons bon et il n'ira pas plus loin !

Le diable. — Ah ! si je pouvais passer du côté de la femme, une seconde !

Le bon génie. — Il ne tient qu'à toi, j'en reste sur ce que je t'ai dit : donne-moi l'homme et prends la femme.

Le diable. — Mon bon ami, nous causerons de cela tout à l'heure : je veux voir d'abord si la belle est d'humeur à résister jusqu'au bout. Si elle cède, j'attrape deux âmes au lieu d'une, hé ! hé !

Laurence, en proie à la plus violente émotion. — Marquis ! monsieur ! (Avec une nuance de tendresse.) Camille ! au nom du ciel, je vous en supplie, relevez-vous, laissez-moi, laissez-moi !

Camille. — Non, je ne me relèverai pas ! Vous m'avez foudroyé, vous le savez bien ! Depuis un an je ne vis plus, je meurs, je meurs ! Achevez-moi, écrasez-moi ! Oui, je suis un insensé, oui ! je suis un misérable ! j'ai osé lever

les yeux sur vous, j'ai osé espérer, espérer tout, entendez-vous! Ah! ne parlez pas, ne me dites rien! Je sais, je vois : cet effroi, ce visage irrité, m'apprennent assez... Je sais bien, c'est de la folie, c'est une niaiserie d'enfant, à moi, moi qui ne suis dans vos mains qu'un roseau, qu'un roseau... vous me brisez, vous faites bien, c'est votre droit, je n'ai rien à dire. Pardonnez-moi... non, ne me pardonnez pas! (Il éclate en sanglots, qu'il étouffe en mordant son mouchoir.) lâche! lâche que je suis! Pardon! pardon! Ayez pitié de moi!

LAURENCE, qui s'est dressée comme une statue, les yeux hagards, les lèvres tremblantes. — Monsieur... au nom du ciel... j'en appelle à votre honneur... je vous en supplie, épargnez-moi... cette scène... Je ne m'attendais pas... rien ne pouvait me faire supposer... Je ne crois pas avoir rien fait pour...

CAMILLE, éclatant. — Rien fait! rien fait! Vous m'avez pris mon repos, mon bonheur, mon âme, tout! Vous m'avez abattu à vos pieds, et vous marchez sur moi, vous m'écrasez comme on écrase un brin d'herbe, sans y regarder, sans vouloir même le savoir. Que vous importe? Je ne suis pas le premier, je ne serai pas le dernier... (Laurence fait un mouvement pour parler, Camille l'arrête d'un geste.) Oh! ne parlez pas, je sais bien ce que vous allez dire! Ce n'est pas votre faute, vous

n'y êtes pour rien, tant pis pour moi! Une femme ne peut pourtant pas se donner ainsi au premier venu qui la demande : c'est clair, c'est juste... c'est la loi! Tu l'as voulu, pauvre fou, aime, roule-toi en te débattant à ses pieds... tu peux mourir si tu veux, mais tu n'obtiendras rien, rien que des regards de glace, que le mépris, que la haine!

Le diable. — Hé, hé! mon bon, que dis-tu de ce petit madrigal? N'est-il pas galamment troussé, dis?

Le bon génie, à part. — Ce jeune homme a reçu une éducation terriblement brillante; c'est une riche nature. Quel feu! quelle âme et quel fonds d'instruction solide! (Haut, avec une sécurité affectée.) Mon cher Satanas, ou tu dis cela pour me tâter ou tu es aussi naïf qu'un bâchelier. Tout ce que dit là ce jeune homme, ce sont pures phrases, et c'est vieux, vieux comme l'amour même. Les amoureux n'ont jamais rien inventé de neuf, et c'est toujours le même air qu'ils jouent sur la même mandoline. Voyons, là, de bonne foi, crois-tu qu'il suffise de dire à une femme : « Je vous prie de vous déshonorer, parce que cela me fera plaisir. Vous ne voulez pas? je vais mourir de chagrin et vous aurez commis un crime », pour qu'une femme ouvre immédiatement ses bras en disant : « Puisque

cela vous fait tant de plaisir, mettons que je n'aie rien dit, et embrassons-nous comme de bons amis »?

Le diable. — Je ne dis pas que l'air soit nouveau, mais ce qui prouve qu'il est bon, c'est qu'on n'a jamais senti le besoin de le remplacer.

Laurence, en elle-même. — O ciel! quel assaut! Celui-là parle un langage tellement nouveau que toutes mes idées en sont bouleversées. Je n'ai jamais rien entendu d'aussi touchant, d'aussi déchirant. Un homme dans cette situation doit souffrir mille morts! Pauvre garçon, souffrir ainsi quand tout son crime est de m'aimer... Car il m'aime, cela est sûr... A quel rôle barbare le sort m'a-t-il donc condamnée, qu'il me faille rendre si malheureux un être... charmant... qui m'adore... (Elle ferme les yeux et pousse un cri d'effroi.

Le bon génie, à part. — Elle approche de l'abîme. Elle l'a vu, et elle recule. Je suis très inquiet.

Camille, avançant son visage tout près de celui de Laurence et la dévorant d'un regard ardent. — Ah! l'horreur vous force à fermer les yeux! (Elle les rouvre, mais se les couvre des deux mains en se rejetant en arrière.) Est-ce donc mon amour qui vous fait horreur, dites? N'est-ce pas plutôt le mal que vous me faites, n'est-ce pas plutôt votre dureté de cœur? Mais comment faites-vous donc, vous si bonne et si belle,

vous, un ange? Où avez-vous donc pris ce calme implacable d'un juge, du juge le plus froid et le plus sévère, et cette dureté, cette impassibilité... de bourreau... Oui! vous êtes plus féroce que les lions et que les tigres! vous êtes féroce comme les hommes seuls savent l'être!...

LAURENCE, à part. — Mon Dieu! mon Dieu! venez à mon secours! Je suis à bout de forces Les sanglots que je comprime vont m'étouffer, et si je pleure je suis perdue.

LE DIABLE, à Camille. — Dis-lui que si tu étais femme à sa place et que tu visses un homme dans un pareil état, tu céderais : dis-lui ça, c'est très bon.

CAMILLE, prenant les mains de Laurence, qui les lui abandonne. — Oh! Laurence! Laurence! Que ne pouvez-vous être dans mon cœur! Vous seriez épouvantée du mal que vous me faites. Et moi, moi, si je pouvais être dans le vôtre, si je devenais vous, grands dieux!

LAURENCE, en elle-même, avec un soupir. — Il est certain qu'alors je n'aurais plus rien qui m'obligeât à résister. Je l'aime. Mon Dieu! protégez-moi, je ne réponds plus de rien. (Le diable et le bon génie s'observent comme des joueurs à l'instant décisif d'une partie. Moment de silence. Laurence, à demi pâmée sur son fauteuil, crispe une de ses mains sur sa bouche pour contenir ses sanglots, son cœur bat et fait bondir son sein; Camille, à genoux, presse l'autre main sur ses lèvres et la dévore de baisers.)

LAURENCE, avec un geste de suprême énergie. — Jamais je ne céderai! jamais! jamais!

LE DIABLE, à part. — Oh! oh! ça se gâte... Elle va m'échapper!

LE BON GÉNIE, à part. — Elle est perdue. (Au diable.) Eh bien, et notre marché? Qu'en dis-tu? Si je n'étais pas si bon prince j'aurais là une belle occasion de te montrer ton nez camus. J'espère que la leçon te servira. Mais vraiment tu mériterais que je te fisse le mauvais tour de t'offrir le marché de tout à l'heure?

LE DIABLE. — Tu changerais?

LE BON GÉNIE. — Si je ne te le propose pas, c'est pure pitié... ou mépris, si tu aimes mieux.

LE DIABLE, à part. — Est-il bête! (Haut). Si je te prenais au mot?

LE BON GÉNIE. — Tu n'oserais pas!

LE DIABLE. — Je n'oserais pas? Eh bien, je fais mieux : je t'en défie!

LE BON GÉNIE. — Ah! par exemple, voilà qui est trop fort! Tu m'en défies?

LE DIABLE. — Oui, je t'en défie!

LE BON GÉNIE, après un moment de feinte hésitation. — Eh bien, tope!

LE DIABLE. — Tope!

LE BON GÉNIE. — C'est fait. Troc!

Métamorphose à vue. Laurence devient homme et Camille devient femme.

Le diable, raide de surprise. — Ah ! mais non, par exemple ! Je ne l'entendais pas comme cela ! Je croyais qu'il s'agissait de les changer de sentiments et non pas de sexe.

Le bon génie. — Il fallait le dire. En attendant j'ai sauvé ma petite comtesse.

Le diable, ricanant. — Oui, joliment ! en faisant d'elle un beau garçon éperdument amoureux d'une femme sans principe aucun, qui va se jeter dans ses bras avec tout l'entrain que le ci-devant marquis aurait mis à se jeter dans ceux de la comtesse.

Laurence, aux genoux de Camille. — Voilà le miracle accompli. Maintenant je peux tout vous avouer. Oui, j'allais céder ; encore une minute... Séchez vos larmes. Vous m'avez fait un mal ! Oh oui ! maintenant que me voilà homme, je sens ce qu'on souffrirait d'un amour malheureux. Mais non, cher comte... c'est-à-dire, chère marquise, nous nous adorons ; l'excès de votre passion nous a fait une position affranchie des règles et des entraves dont la pudeur charge l'amour, et nous pouvons sans remords et sans crainte nous abandonner aux bras l'un de l'autre. Comment vous dire tout ce que j'éprouve de délices à sentir mon cœur soulagé de l'affreuse contrainte qui l'étouffait, à pouvoir vous dire librement que je vous adore ! Et me sentir, avec

cela, votre protecteur, votre ami! Savoir que nous allons marcher dans la vie, vous appuyée à mon bras, et moi, enivré d'une puissance et d'une ardeur inconnues, devenu ce que vous vouliez être pour moi! Étranges et délicieux transports! Comment vous décrire ces sensations, ces élancements, que vous éprouviez tout à l'heure à ma vue, et que la vôtre maintenant fait tourbillonner dans mes flancs comme une tempête?

Le bon génie, au diable. — C'est ce qui te trompe. Laurence parle en homme, c'est son rôle maintenant, et *il* le joue, ma foi, très bien. Mais tout n'est pas dit : qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son, et Camille va lui parler en femme ou tu n'es qu'un sot.

Camille se jetant sur Laurence et l'emportant en triomphe dans ses bras. — Je t'adore! je t'adore! je t'adore! Même à ce prix, vois-tu, pourvu que tu sois à moi... (Elle le laisse tomber.) Ah! je n'ai pas la force de vous porter.

Le diable, se tenant le ventre et riant à se tordre. — L'amour à bras tendu, pour commencer!

Le bon génie. — Peuh! attendons un moment; c'est de la vitesse acquise, un dernier tour de sang... vois plutôt!

Camille s'arrête subitement et écarte d'un air égaré ses cheveux qui se sont dénoués et flottent sur son front et sur ses épaules.

Laurence veut la prendre par la taille et la conduire vers la causeuse. Elle se dégage de son étreinte, le repousse et va se réfugier dans un coin du boudoir. Laurence s'approche d'elle d'un air suppliant et tendre. Au moment où il va la toucher, elle pousse un cri et tombe évanouie.

Le diable. — Ah bon! des nerfs, maintenant? Peste soit de l'anicroche qui vient tout gâter au plus beau moment! Mais patience, nous allons réparer cela.

Laurence, penché sur Camille, lui fait respirer un flacon de sels. Celle-ci revient peu à peu à elle, se remet, rougit, répare le désordre de sa coiffure et de sa toilette, et prend timidement la main de Laurence en détournant les yeux. Moment de silence.

Laurence. — Eh bien, chère marquise, êtes-vous mieux?

Camille. — Oui, mieux, mon ami, très bien. Mais il faut vous en aller. Il faut me laisser seule. J'ai besoin de rassembler mes idées, de me recueillir : ce qui m'arrive est si étrange... Et puis... il y a bien longtemps qu'on vous a vu entrer... Les convenances, vous comprenez...

Laurence, ébahi. — Les convenances ! M'en aller!

Camille. — Mais certainement, mon ami; une femme ne peut pas recevoir un homme pendant des heures.

Laurence, pâlissant. — Mais il me semble que notre position... Les lois ordinaires du monde ne sont pas faites pour nous, au contraire. Vous n'allez pas me traiter en homme, j'espère.

Camille. — Voulez-vous continuer à vous conduire en femme ?

Laurence, hésitant. — Mais alors à quoi servirait notre métamorphose ?

Camille. — Vous voyez bien, c'est forcé, je ne puis pas plus oublier mon sexe que vous, le vôtre.

Laurence, mettant vivement la main à son cœur. — Ah mon Dieu ! est-ce que vous ne m'aimeriez déjà plus ?

Le bon génie, au diable. — Tu vois, je te disais bien qu'il ne fallait pas te hâter de chanter victoire : voilà la pudeur qui s'éveille.

Le diable, pouffant de rire. — La pudeur ! Pourquoi ne dis-tu pas « les saintes lois de la pudeur » ? Dis-le, je t'en prie ! C'est si drôle ! la pudeur ! Quand la garnison des vertus d'une femme veut capituler, ce soldat-là sort comme les autres, seulement il sort le dernier : c'est là toute la différence.

Camille. — Voilà bien les hommes ! injustes et ingrats tout de suite.

Laurence. — Si vous m'aimiez, vous ne me refuseriez pas la seule preuve d'amour que je vous demande.

Camille. — Mais enfin que demandez-vous ?

Laurence, embarrassé. — Mais... vous comprenez...

CAMILLE, avec un grand sang-froid. — Non, je ne comprends pas. Précisez. Mettez les points sur les i. Allons !

LAURENCE, baissant les yeux. — Il est de ces choses... si délicates... qu'il est plus facile de les...

CAMILLE. — ...penser que de les dire, n'est-ce pas? A votre point de vue, au point de vue du cavalier, c'est possible : mais au mien? Ainsi vous trouvez tout simple d'exiger, là, sur l'heure, une chose que votre pudeur masculine ne vous permet pas même de nommer!

LAURENCE. — Ah! l'amour ne voit pas les choses sous cet aspect révoltant! Vous ne m'aimez plus! Et quand je pense que tout à l'heure, à la place où je suis, vous me disiez...

CAMILLE, avec un regard de velours. — Je vous le disais à genoux... (Laurence tombe à genoux.) Je vous le disais en suppliant... (Il croise les mains.) et je ne cherchais pas dans la violence, dans les reproches, dans l'amertume, des arguments pour tourner en dispute ce qui ne doit être qu'une prière...

LAURENCE. — Pardonnez-moi...

CAMILLE, se levant et frappant du pied. Oh! les pardons, voyez-vous, si vous le prenez sur cette note-là je ne vous vois plus de ma vie! Ne me dites pas de choses désagréables et vous n'aurez pas de pardon à demander.

Laurence. — Mais enfin que voulez-vous que je dise et que je fasse? Vous trouvez tout mal!

Camille, respirant avec coquetterie un bouquet de verveines et considérant d'un air satisfait Laurence prosterné à ses pieds. — Eh bien, taisez-vous et restez tranquille... Là... voyons, vous serez bien sage?

Laurence. — Je le jure! sur l'honneur! sur tout ce que j'ai de plus sacré au monde! Que la foudre m'écrase...

Camille. — Assez de serments. (Souriant.) Eh bien, je vous aime, là : êtes-vous content? (Laurence fait un soubresaut pour se lever.) Tout beau! tout beau! s'il vous plaît.

Laurence. — Mais comment m'aimez-vous?

Camille. — Ah! voilà... La question est de savoir comment vous prétendez que je vous aime.

Laurence, avec feu. — De toutes les façons! Tout! tout! je veux tout!

Camille. — Ne pourriez-vous pas attendre un peu?

Laurence. — C'est impossible, je n'ai pas une minute à perdre, sinon je meurs.

Camille. — Bon Dieu! voilà la mort, à présent! Supprimons aussi la mort, s'il vous plaît, cette image est funèbre et peu propre à me disposer aux sentiments tendres. Je suis très poltronne.

Laurence. — Vous vous moquez de moi : vous avez beau jeu!

Camille. — Et vous, sous prétexte de me faire la cour, vous cherchez à me plonger dans une affreuse consternation. Vous voulez me dominer par la terreur, ce n'est pas généreux.

Laurence. — Vous cherchez à me rendre fou!

Camille, ingénument. — Moi? pas du tout : ne m'avez-vous pas dit que c'était fait? (Moment de silence.) Ainsi vous voulez que je cède à l'instant? (Laurence fait de la tête un signe d'assentiment.) Vous n'osez pas dire oui : vous sentez que ce serait un peu cru.

Laurence, éclatant. — Mon Dieu! mon Dieu! Faut-il que le sort m'ait jeté en proie à une femme telle que vous! Ma tête se perd! Tout à l'heure, il n'y a qu'un instant, là, ici même, vous m'adoriez, disiez-vous : et maintenant vous n'avez plus pour moi qu'orgueil, que dédain, qu'ironie! Ah! je suis bien malheureux! O mon sexe, mon pauvre sexe, pourquoi t'ai-je perdu par un vœu téméraire! Vous seriez encore à mes pieds...

Camille. — Et moi, qu'ai-je gagné au change? (Elle se regarde dans un miroir à main.) Je suis belle... je suis belle... c'est vrai... Mais enfin mon sort dépend de vous maintenant : tandis que vous... vous êtes un homme! le monde est à vous! Et qui me dit que si je me livre vous ne m'aban-

donnerez pas? Et alors que deviendrai-je ? (Elle pleure.)

Laurence, avec transport. — Vous abandonner ! Ah ! chère marquise, vous ne le croyez pas, vous savez bien que non.

Camille, lui prenant la main et le regardant au fond de l'âme. — Bien vrai ?

Laurence. — Bien vrai !

Camille. — Je vous crois. Vous m'aimerez, je vous aime : nous pourrons compter l'un sur l'autre ; vous ne doutez plus de moi, n'est-ce pas ? Vous savez bien que tout ce que je ferai, ce sera pour l'amour de vous ?

Laurence. — Oh oui !

Camille. — Eh bien, je vous aimerai, je n'aimerai que vous au monde...

Laurence. — Oh merci ! merci !

Camille. — Et vous ne me demanderez rien de plus. (Laurence bondit.) Vous me laisserez pure, honorée, digne de vous.

Laurence, se dressant sur ses pieds. — Plutôt ne jamais vous voir que de subir une pareille torture !

Camille. — Ainsi vous voulez un sacrifice entier ?

Laurence. — Oui.

Camille. — Immédiat ?

Laurence. — Oui, à moins que vous ne m'aimiez pas.

CAMILLE. — Et quelle opinion, voulez-vous bien me le dire, auriez-vous de moi si je me jetais ainsi à vous? Quel prix attacheriez-vous à mes faveurs? Dites? Vous vous taisez! Et le monde, de quel œil me verrait-il et comment y serais-je traitée? Comme une femme perdue. Répondez! mais répondez donc! Voyons, supposez que votre sœur se trouvât dans la situation où vous me mettez : que lui conseilleriez-vous? Que feriez-vous au lâche, à l'égoïste implacable, qui, pour un moment de plaisir, n'hésiterait pas à jeter au vent l'honneur d'une femme?

LAURENCE, d'une voix sourde. — L'amour ne raisonne pas, et je vous aime...

CAMILLE. — Eh bien soit, ne parlons plus d'honneur, ne pensons plus à l'avenir : je cède. Que ferez-vous pour moi?

LAURENCE. — J'oublierai le monde entier, j'oublierai que j'existe, pour m'abîmer dans votre amour, pour respirer votre vie! J'abandonnerai tout, je n'aimerai plus rien que vous sur la terre, et quand l'univers volerait en éclats, pourvu que je vous garde, je serai heureux comme au paradis! L'amour! mais c'est la vie! Hors l'amour tout est mensonge!

CAMILLE, rêveuse. — Aimer... être adorée, toujours, toujours... oui, c'est le paradis...

LE DIABLE, au bon génie. — Maintenant que la

petite tête a raisonné, voilà le petit cœur qui commence à déraisonner. Nous allons assister tout à l'heure à un tendre dénouement.

LE BON GÉNIE. — Patience! Tu devrais mieux savoir qu'en amour il y a loin de la coupe aux lèvres.

LE BAROMÈTRE, baissant subitement. — VARIABLE.

CAMILLE, agitant son éventail. — J'étouffe. Comte, ouvrez la fenêtre. (Laurence passe la main sous le store pour l'ouvrir.) Mais vite! levez donc le store! (Laurence met la main à droite.) Mais non! à gauche : à droite c'est pour baisser. (Laurence lève le store, qui fait du bruit.) Ne faites donc pas tant de bruit, allez doucement! (Laurence va tout doucement.) Pas si doucement, aussi! Vous n'en finirez jamais! (Laurence accroche le store au treillage. Camille, impatientée, se lève, repousse Laurence, ouvre violemment la fenêtre et respire à pleins poumons.) Vous êtes un maladroit.

LE BAROMÈTRE, baissant encore. — TEMPÊTE.

Le ciel se couvre de nuages, le jour s'obscurcit, on entend gronder le tonnerre. Un violent éclair brille.

CAMILLE, se reculant vivement et allant se jeter sur un sofa — Comte, comte, fermez la fenêtre, vite! J'ai peur! J'ai peur! Ne me quittez pas. Mettez-vous tout près de moi, là. (Elle se remet peu à peu.) Allons, c'est passé, c'est fini maintenant. Je n'ai plus peur. Reculez-vous. Allons, causons de choses et d'autres. Parlez-moi.

LAURENCE. — Hélas! de quoi voulez-vous que je vous parle?

CAMILLE. — Eh bien, parlez-en. Par exemple, répondez à ce que je vous disais tout à l'heure...

LAURENCE. — Je ne peux vous répondre qu'une chose : je vous aime!

CAMILLE. — En êtes-vous bien sûr?

LAURENCE. — Comment! si j'en suis sûr?

CAMILLE, d'un air de curiosité. — Où l'avez-vous appris?

LAURENCE. — Mais...

CAMILLE. — Voyons, là, entre nous, vous êtes un amoureux bien frais émoulu, pour vous charger du bonheur d'une femme. Car enfin vous venez d'éclore, mon jeune coq, et malgré la scélératesse avérée de vos congénères, de vous au moins je peux répondre que vous êtes immaculé comme le plus virginal des lis.

LAURENCE, rougissant, et mordant ses lèvres. — Je n'aurais pas cru qu'une pareille objection pût sortir de la bouche d'une femme...

LE BON GÉNIE. — Tu vois, mon bon Satanas, elle se moque de lui.

LE DIABLE. — Il y a commencement à tout, et nous ne savons pas si ce qu'elle dit là n'est pas pour faire claquer sa langue comme un gourmet à la vue d'un morceau de prince. Car il est gentil, mon petit comte, hé! hé!

Camille, crispant ses doigts et se tordant sur son sofa. — J'ai les nerfs dans un état! Vous disiez donc, comte, que vous me jugez digne de l'honneur de votre couche... Du côté gauche, s'entend?

Laurence. — Ah! si j'étais riche, si j'avais une fortune à vous entourer d'un luxe digne de votre beauté, si la délicatesse ne me défendait d'aspirer à votre main!

Camille. — La main droite... Vraiment vous m'épouseriez?

Laurence, éperdu. — Ciel! ce serait le paradis! Vous avoir à moi, à moi seul, pour toujours! Pouvoir marcher le front haut et vous présenter au monde comme une souveraine! Recueillir sur votre passage les murmures d'admiration bouillonnant comme un sillage derrière vous, oh! ce serait à en mourir de joie! Et puis... et puis... après... plus tard... voir l'espérance nous sourire, et dans l'avenir, dans un nimbe d'or et de rose, un bel ange descendre lentement du ciel en nous tendant ses petits bras...

Le diable, crispant ses ongles sur ses cuisses. — Miséricorde! si les bébés s'en mêlent, nous voilà en plein ménage.

Le bon ange. — Tu ne connais pas cela, toi, réprouvé, ce qu'est l'instinct de la maternité chez une femme!

Camille, crispant ses mains. — Comte, je ne sais

pas... mais cette idée... Moi, votre femme! Vous, mon mari! (Elle part d'un éclat de rire nerveux, se renverse, fond en larmes, et poussant un cri aigu, s'évanouit. Attaque de nerfs.)

LAURENCE, affolé. — C'est à en perdre la tête. Mon Dieu! mon Dieu! comment! c'est cela, une femme? Quoi! j'ai été comme cela! Il faut être homme pour savoir ce que c'est que cette bête-là. Grands dieux! moi qui voulais l'épouser! Mais elle m'aurait rendu fou ou idiot avant un mois! Une maîtresse, à la bonne heure... et encore... pourvu que cela ne durât pas trop longtemps. Ah! elle revient à elle.

CAMILLE, affectueusement et d'un ton pénétré. — Je suis toute honteuse. Me pardonnerez-vous, mon ami? Je ne sais vraiment pas ce que j'avais... c'est cet orage qui m'a bouleversée...

LAURENCE. — Eh bien, oui, eh bien, oui, il faut vous calmer, il ne faut plus y penser... Je suis sûr que vous vous sentez la gorge serrée...

CAMILLE. — Oui, j'ai une boule, là, qui m'étouffe.

LAURENCE, versant quelques gouttes d'éther sur un morceau de sucre. — Tenez, croquez cela, cela vous fera du bien.

LE BAROMÈTRE, remontant. — PLUIE OU VENT. — VARIABLE. — BEAU TEMPS. (Le ciel se découvre, le jour reparaît.)

CAMILLE, respirant à longs traits. — Ah! je me sens mieux. Cet éther m'a fait du bien.

Moment de silence, Laurence regarde Camille, celle-ci se tourne vers lui, ils se prennent les mains, et peu à peu leurs yeux se remplissent de larmes. Enfin Camille éclate en sanglots et se jette au cou de Laurence en laissant aller sa tête sur son épaule. Ils restent ainsi embrassés, sanglotant tous les deux.

CAMILLE, essuyant les yeux de Laurence avec son mouchoir de batiste et lui arrangeant les cheveux. — Allons! ne pleurez plus, je vous le défends. Voyez, je ne pleure plus. J'ai été bien folle, bien cruelle. Méchant enfant, vous savez bien qu'on vous adore! (Elle penche sa tête vers lui et lui parle les yeux dans les yeux) Vous ne savez pas? Nous allons partir! Nous irons loin, loin, je ne sais où, au lac de Côme, en Norwège, en Orient, au Cachemire; nous oublierons le monde, et alors, là-bas, quand nous serons bien loin, bien loin... (Elle lui donne au front un long baiser en le pressant dans ses bras. Silence.) Eh bien, vous ne répondez pas?

LAURENCE, d'un air contraint. — Mais le monde... votre honneur...

CAMILLE, se dressant. — Ah! vous y pensez maintenant! Moi j'allais l'oublier. Je vous remercie.

LAURENCE. — Mon Dieu, marquise, ce que vous m'offrez là...

CAMILLE. — C'est vous qui me le demandiez à genoux!

LAURENCE. — C'est encore mon vœu le plus cher! Mais, pauvre comme je suis, comment voulez-vous que j'accepte une situation où ce

serait votre fortune qui me nourrirait? L'hon neur d'un homme...

Camille, respirant. — Ah! c'est beau! c'est noble! cela, comte, et je vous vois tel que je désire un amant. Mais qu'à cela ne tienne : je donne toute ma fortune aux hospices, et me voilà pauvre comme vous, n'ayant plus d'autre appui que vous dans le monde! Nous irons en Italie; vous travaillerez, nous partagerons gaîment le pain noir de la misère : avec vous toute mansarde me sera un palais. Vous deviendrez un grand peintre; moi je donnerai des leçons de français et de musique, et nous serons heureux! Voulez-vous?

Laurence. — Et si je meurs?

Camille. — J'irai me jeter dans le Tibre.

Laurence. — Et si je reste un artiste médiocre?

Camille. — Je travaillerai pour nous deux.

Laurence. — Vous êtes une noble femme, marquise, mais je serais un égoïste et un lâche si j'acceptais un pareil sacrifice, que je ne mérite pas. Pourquoi ne pas rester tout simplement à Paris, où il ne tient qu'à vous de vivre dans cette atmosphère de luxe et d'intelligence qui est le milieu nécessaire à votre beauté! (Il regarde d'un air ravi le boudoir.) On est si bien ici pour aimer!

Camille, éclatant. — Égoïste et lâche, oui, vous l'êtes! Ah! sans doute vous ne le méritez pas, ce sacrifice! Je l'aurais fait d'un cœur léger, je vous jure, mais c'est vous qui ne voulez rien sacrifier. Vous trouvez bon, monsieur le grand seigneur, qu'une femme se déshonore pour vos plaisirs, mais encore la voulez-vous bien mise, parfumée, couverte de dentelles et de bijoux, et nichée dans un boudoir bien douillet, bien voluptueux! Il vous faut une coupe d'or pour boire le plaisir : alors vous daignez la porter un instant à vos lèvres, sauf à la jeter par la fenêtre lorsque vous n'avez plus soif! Eh bien, c'était une épreuve, entendez-vous? que je voulais vous faire subir. Je vous aimais, et si je vous résiste, ce n'est point par vertu mais par mépris et par dégoût. Laissez-moi! je vous défends de me revoir jamais!

Le diable, mettant la main sur l'épaule de Laurence. — Voilà un jeune mauvais sujet qui m'appartient. Je perds une femme, je gagne un homme : somme toute, le marché n'est pas mauvais.... (Au bon génie, qui apparaît.) Eh bien, mon bon, te voilà fait au même! Imbécile! comment n'as-tu pas pris garde qu'en tout cas je gagnais une âme?

Le bon génie. — Mais tu n'as rien gagné du tout. Laurence est à moi : *elle* n'avait pas suc-

combé comme emme, *il* n'a pas réussi comme homme, et tu es capot!

Le diable, saisissant Laurence. — C'est ce que nous allons voir!

Le bon génie, de même. — Oui, c'est ce que nous allons voir. (Ils se battent.)

L'inspecteur général du cœur humain, les séparant. — Qu'est-ce que je vois? Un bon génie se colletant avec ce réprouvé?

Le diable. — Monsieur l'inspecteur général, voilà l'affaire. Ce jeune homme était une femme que cette jeune dame, qui était un homme, cherchait à mettre à mal. Ce génie, quand il a vu sa pupille aux abois, m'a proposé de l'échanger contre mon galant : moi sans défiance j'ai accepté, et par un tour abominable et inattendu il les a changés de sexe. Mais il a bien été attrapé, et si mon galant est devenu une femme imprenable sur laquelle je ne prétends rien, sa pupille que voilà est à l'heure qu'il est un mauvais petit sujet, qui m'appartient en toute propriété, et que je réclame de votre justice.

L'inspecteur général, sévèrement, au bon génie. — Vous avez compromis votre caractère et votre administration en vous livrant à un jeu aussi scandaleux avec un ennemi de la morale et de la société.

Le bon génie. — Cependant, monsieur l'ins-

pecteur général, j'ai sauvé une âme en péril de déshonneur, et le paradis comptera une femme honnête de plus.

L'INSPECTEUR GÉNÉRAL. — Oui, mais à quel prix avez-vous sauvé cette âme? En la jetant à tous les périls de la masculinité! (Désignant Laurence.) Si ce jeune homme n'a pas violé les saintes lois de la pudeur, c'est par hasard, par une circonstance indépendante de sa volonté. (Laurence pleure à chaudes larmes. A Laurence.) Vous n'êtes pas honteux?

LAURENCE, se jetant à ses genoux. — Pardon! grâce! Je suis si jeune, j'ai si peu d'expérience!

CAMILLE, aussi à genoux. — Monsieur l'inspecteur général, grâce pour lui! Je mentais, je l'aime!

L'INSPECTEUR GÉNÉRAL, pleurant d'attendrissement. — Allons, enfants, que tout soit oublié, et que ce qui vient de se passer vous serve de leçon. (Il leur rend leur première forme.) Embrassez-vous. Je vous marierai dimanche. (Ils s'embrassent.)

L'EXPOSITIOMANIE

Je suis épouvanté, je le dis bien haut, du développement insensé que prennent de jour en jour les expositions publiques. Cette manie de rassembler dans un espace limité des milliers d'objets pareils, loin de donner de la valeur aux choses, les efface et les noie dans la plus écœurante satiété. Tout cela a été fait pour embellir les demeures des hommes, pour leur rendre la vie douce, pour élever leurs pensées, et non pas pour figurer dans ces interminables galeries où circule niaisement une foule hébétée, avec des jacassements de perroquets idiots et des exclamations de canards prétentieux. J'en dis autant des musées.

Moi, si j'étais gouvernement, je commencerais par abolir toutes les expositions et tous les musées, par un décret ainsi conçu :

« En ce qui touche les musées :

« Considérant que les gens du pays n'y vont

jamais à moins qu'il ne fasse mauvais et qu'il n'y ait pas moyen de passer leur temps autrement ;

« Considérant que, même alors, ils ne font aucune attention et ne comprennent rien à ce qu'ils voient;

« Considérant que, dès qu'ils sont sortis des musées, ils oublient ce qu'ils y ont vu;

« En ce qui touche les expositions d'objets d'art :

« Considérant que les expositions ont pour effet de pervertir le génie des artistes et d'affoler le goût du public;

« En ce qui concerne les expositions de tous autres objets quelconques :

« Considérant qu'en réunissant temporairement dans un même local des produits utiles et agréables à la vie, on en suspend la jouissance au préjudice des possesseurs; qu'on fausse et qu'on violente l'esthétique sociale en la détournant sur un puéril plaisir de curiosité et en lui faisant perdre de vue la véritable poésie de ces produits, poésie qui ne peut s'en dégager que lorsqu'ils sont à leur place ordinaire :

« Arrête :

« Article premier. — Toutes les expositions sont et demeurent supprimées.

« Article 2. — Elles ne pourront jamais être rétablies.

« Article 3. — Quiconque aura exposé ou tenté d'exposer publiquement, fait exposer ou tenté de faire exposer publiquement un objet quelconque, sera puni des travaux forcés à temps.

« Article 4. — Tous les musées sont et demeurent supprimés.

« Article 5. — Ils ne pourront jamais être rétablis.

« Article 6. — Un conseil supérieur des beaux-arts sera chargé de répartir entre toutes les communes de France les tableaux et autres objets d'art et de curiosité actuellement réunis dans les galeries publiques et privées.

« Dans chaque commune une commission distribuera ces objets entre un certain nombre de personnes réputées et reconnues aptes à les recevoir; ces personnes prendront le titre de « Cornacs d'Art ».

« Ces personnes s'engageront à les conserver, à forcer tous les passants et voisins de venir les considérer souvent, et à en expliquer les beautés aux visiteurs.

« Article 7. — A la fin de chaque trimestre, les visiteurs d'objets d'art seront tenus de se présenter devant le Cornac d'Art et d'y subir un

examen, afin que ce fonctionnaire s'assure qu'ils ont profité de ses leçons. »

Et n'allez pas croire à une boutade. Ceci est le résultat des très sérieuses et très pratiques réflexions que nous a suggérées le récit suivant, fait par un savant médecin de nos amis :

— Vous savez, nous dit le docteur, que parmi mes nombreuses spécialités figure le traitement d'une maladie que j'ai inventée et qui depuis mon invention s'est propagée d'une manière admirable pour la médecine : je veux parler de la *folie analiénitique*, la folie des gens qui ne sont pas aliénés et qui cependant font ou pensent des choses évidemment folles.

La notoriété modeste que je me suis faite dans cette spécialité me valut d'être appelé dernièrement au lit d'un malade qui m'était inconnu.

Je trouvai un homme d'âge moyen, de constitution assez forte, paraissant nerveux et bilieux. La face était rouge, marbrée de points blancs ; le regard, anxieux ; l'haleine, précipitée ; le pouls, sec et irrégulier. En me voyant il me tendit vivement les deux mains et me dit :

— Docteur, guérissez-moi ! J'ai l'esprit plus malade que le corps.

— Oui, oui, je vous le promets ! Mais que croyez-vous avoir ?

— Je ne crois pas, je suis sûr : j'ai une maladie qui n'a pas de nom dans le catalogue des misères humaines : j'ai l'EXPOSITION! et si vous ne me traitez pas avec une vigueur désespérée, je sens que j'en mourrai!

Je l'invitai alors à se calmer, à rassembler ses idées et ses souvenirs, et à me raconter ce qui lui était arrivé et ce qu'il avait ressenti. J'ai été tellement frappé de ce récit que je suis sûr de vous le répéter dans ses moindres détails.

— Orphelin dès l'âge de trente-cinq ans, commença-t-il...

— Permettez, lui dis-je, vous avez assez de choses navrantes à me raconter sans encore aller remuer des souvenirs poignants qui ne serviraient qu'à vous exalter fâcheusement : je vois qu'à partir de cet âge tendre vous avez été allaité par un oncle?

Il se mit à sourire d'un sourire céleste :

— Non, pas un oncle, un ange! Il est au ciel, où il est monté par tendresse pour moi : un an ne s'était pas écoulé depuis mon orphelinat, qu'il me laissait une fortune invraisemblable et le goût éclairé des arts. J'ai juré de manger l'une et de conserver l'autre en souvenir de lui!

— Du courage! mon ami. Songez que cette émotion peut vous devenir funeste!

— Je me rends maître de mon émotion.

Ce n'est pas la première fois que je vais voir une exposition de tableaux et de statues, comme bien vous pensez. Mais ce jour-là j'entrais au Salon plus rempli que jamais d'une pensée qui m'avait souvent obsédé lorsque je visitais des collections de peintures.

Vingt fois en effet je m'étais reproché ma froideur, mon indifférence, en présence de ces toiles où un artiste a mis toute son âme, et dont le seul sujet suffirait, si nous avions un peu de cœur, pour faire naître en nous les émotions les plus violentes, les plus douces, les plus nobles, selon le cas. Comparant l'enthousiasme et les exclamations auxquels on se livre lorsqu'on disserte sur l'art, au silence et à l'insensibilité qu'on garde en présence de ces tableaux qui absents me passionnaient, je m'étais senti pris de remords et je m'étais juré de me monter de gré ou de force au diapason de chaque artiste et à la hauteur de chaque sujet. A l'aide du livret et d'après des renseignements que je tenais de personnes d'un goût sûr, je m'étais fait un choix et un itinéraire pour quatre ou cinq séances que je comptais consacrer à l'examen du Salon.

Je vais tâcher de vous rendre compte de la

première, qui sera la dernière, et qui m'a mis dans l'état où vous me voyez.

Vous avez passé comme tout le monde par ce moment d'indécision qui vous fait tourner sur vous-même lorsque vous avez franchi pour la première fois le seuil du grand salon carré. On sait que là sont les grandes toiles, les favoris proposés et mis au premier rang pour que le public les regarde avant tous les autres. Un usage immémorial veut que le portrait du chef de l'État figure à l'endroit le plus apparent de cette première salle. Bien que la figure change souvent, le cadre reste, et grâce à Dieu on a toujours jusqu'ici trouvé quelqu'un à y mettre.

Mes yeux se fixèrent donc tout naturellement sur le portrait équestre de Princeteau. A mesure que je considérais cette figure, ces cheveux blancs, ce cheval de guerre, je sentais se ranimer tous les souvenirs de gloire et d'infortune qui unissent l'homme à la France.

En baissant la tête, mon regard rencontra la *Charge du 9e cuirassiers dans la rue d'un village.* Grands Dieux! quelle confusion! quel cliquetis! quel fracas! Jamais je n'avais vu les horreurs de la guerre dans une aussi effrayante réalité. Ils sont là, là, qui nous touchent, qui accourent au galop, se poussant, se pressant, se

culbutant ! Et tout à coup voilà ce torrent de fer, d'hommes et de chevaux, qui se brise et qui rebondit contre une barricade ! Les chevaux tombent, se cabrent, se renversent ! En vain les officiers essaient, par des gestes désespérés, d'arrêter cette trombe vivante : vains efforts ! les corps et les armes, les hommes et les chevaux, emmêlés, accrochés, broyés, tordus, écartelés, aplatis, s'amoncèlent dans cet étroit espace, tandis que de toutes les fenêtres et de tous les toits du village une effroyable grêle de balles hache cette masse vivante et la perce de mille trous par où le sang ruisselle ! Pauvres chers héros ! O les monstres ! ô les lâches ! qui les assassinent à bout portant et sans qu'ils puissent se défendre !

Le cœur me battait un peu, le sang commençait à me monter à la tête, je cherchais quelque scène paisible où je pusse reposer mes yeux et calmer mon agitation...

Un paysage à l'aspect doux et voilé attira mes regards : c'était un paysage de Corot. Une mare, des arbres grisâtres ayant pour feuilles des ombres de feuilles ; un ciel maladif, des nuages problématiques, des terrains vagues... A mesure que je contemple ce tableau mélancolique, un sentiment indicible de faiblesse et d'humidité s'empare de tous mes membres ; les

terrains s'infiltrent, se ramollissent, se fondent en une boue noire et fluide; une sève limoneuse monte dans ces troncs d'arbre, gonfle l'écorce, circule dans les feuilles qu'elle teint de sa couleur glauque et s'évapore en nuages glabres sur le lymphatique et pâle horizon. Le froid et le crépuscule me saisissent, la rosée gluante et glacée tombe sur mes mains et sur mon visage; les miasmes paludéens me montent dans les jambes et se coulent par mon collet le long de mon dos. Je frissonne, mes joues se marbrent, mes yeux larmoient, mes dents claquent : j'ai froid, j'ai peur! j'ai la fièvre! fuyons!...

J'ai fui. Ah! que bénis soient les peintres aimables qui savent trouver des sujets gracieux et les rendre gracieusement! *Petits Chats,* ou *Fillette et Chaton*, si vous aimez mieux. Mon Dieu! quels amours de petites bètes! Où est la fillette? où est le chaton? Ma foi, je n'en sais rien, tant l'un et l'autre sont également adorables.

— Oï! oï! oï! oï! Minette! Queu moumou, moumou, mou, donc! Venez, venez, venez, mes petits chéris adorables! Rrrrrôon! rrôoon! C'est ça, c'est ça, ébouriffez vos petites moustaches, montrez vos petites quenottes pointues comme des aiguilles, roulez vos petites pattes de velours

blanc. Voyez-vous ces coquins de petits yeux, comme c'est innocent et comme c'est malin! Miaou, miaou, miaou... fffftt! O petits museaux roses! vous en croquerez joliment, de souris, et même de gros rats, quand les crocs vous auront poussé!...

Ah! docteur, comme mon cœur s'épanouissait devant ce tableau du bonheur et de l'innocence primitive, et que ne m'en suis-je tenu là!

Mais le désir de remplir l'engagement que j'avais pris avec moi-même ne me permettait pas de finir ainsi ma visite : reprenant ma tâche, je me trouvai devant *La Rosée*. Hélas! d'autres émotions m'attendaient, plus redoutables que celles par lesquelles je venais de passer! O front candide et charmant, plus poli que le marbre, plus blanc que l'ivoire! O beaux yeux bleus où l'innocence et l'ingénuité se peignent si doucement! O cheveux qui ruisselez comme un fleuve d'or sur ces épaules adorables et frémissantes! Fraises des bois rougissant sur des seins de neige! Croupe voluptueuse! Pieds délicats! Jambes mignonnes! Bras aimantés! Et vous, lèvres roses où l'on voit déjà voltiger le souffle des baisers arrivant à tire-d'aile! Quel poète pourrait vous décrire, quel rossignol pourrait vous chanter assez amoureusement! Et toi, toi que je n'ose nommer...

— Passez à un autre tableau, dis-je à mon malade : pour celui-là je suis suffisamment fixé, et je diagnostique parfaitement les désordres de tout genre qu'il a pu susciter dans votre organisme.

Il me saisit la main, me la serrant à me broyer les doigts. Je lui fis prendre :

Eau de guimauve, 30 *grammes;*

Eau de fleur d'oranger, 5 *grammes;*

Sucre de canne, 15 *grammes.*

Il se calma et reprit :

— Le tableau de *La Vierge, l'Enfant Jésus et saint Jean*, se trouva fort à propos sur mon chemin pour calmer ces honteux transports. Ah docteur! que la religion est une belle chose, et qu'il est doux, quand nous nous sentons près de succomber aux entraînements de la vie, de nous jeter dans ses bras! Ce saint Jean, comme on voit déjà briller dans ses yeux le regard fulgurant de l'apôtre! Et Jésus, comme la divinité éclate sur ce corps glorieux! Mais c'est à toi, Mère du Sauveur; à toi, Vierge immaculée; à toi, Reine des cieux...

— Tout beau, tout beau; voilà encore que vous allez vous exalter...

— Ne craignez rien. La vue de ce tableau m'avait donné des forces, et je pus examiner avec une fermeté inébranlable *Prométhée en-*

chaîné, Prométhée délivré, La Mort de Fiesque, sans rien perdre de l'esthétique de ces œuvres...

Devant *La Mort d'Abel,* certes je compris dans toute son étendue la perte que la société de ce temps avait dû faire, et je ressentis toute l'horreur convenable pour le meurtrier ; même je ne perdis pas de vue que ce meurtrier avait été d'autant plus coupable que la victime était son propre frère : mais enfin je sus me faire une raison, et plût à Dieu que j'eusse pu me maintenir au point où j'étais parvenu à me mettre !...

Je me trouvais devant le *Taureau romain.* Cette campagne imposante et sombre, ce groupe d'animaux puissants, me reportaient avec un indéfinissable sentiment de mélancolie vers les siècles où Rome était la maîtresse de l'univers. Je demeurai longtemps en contemplation devant cet horizon immense, et peu à peu je voyais s'ébaucher et se dresser lentement dans la brume les fantômes de tout un peuple de conquérants, d'artistes et de poètes.

Le Chaudronnier perplexe vint fort à point dissiper cette nuée de fantômes. Nous voilà dans la vie réelle, me disais-je : le peintre a voulu nous faire sourire, et moi je trouve cette scène navrante. O Pascal ! ô Montaigne ! venez voir éclater dans ce tableau la vanité de la raison humaine et l'amertume ironique de la vie !

En vain ce chaudronnier a passé de longues nuits à compulser tous les ouvrages anciens et modernes qui ont été écrits sur la Chaudronnerie; il a travaillé, il a vu ses cheveux blanchir, les soucis de l'étamage ont sillonné de rides profondes son front pensif, et à cinquante ans, devant un coquemar que quelques grains de cendre ont suffi à défoncer par des frottements inconscients et aveugles, lui, l'homme de la situation, lui, le maître en casserole et le docteur en bouilloire, il doute :

Il ne sait pas !

J'avais besoin d'un peu de foi, d'un peu d'espérance... J'aperçus de loin un spectacle bien fait pour me rasséréner : Charles-Martel était occupé à sauver la chrétienté.....

Quelle œuvre! Où est le héros qui peut se vanter d'avoir rendu un pareil service à l'humanité? A mesure que je considérais la grande figure du vainqueur d'Abdérame, je sentais monter à mon cœur des élans d'infinie reconnaissance. Je me mis à faire des signes de croix multipliés, à réciter des *Pater* et des *Ave* avec une effrayante volubilité. Je tâtais mon habit, mon gilet, ma cravate, mon pantalon; je pressais mon chapeau de chrétien sur mon cœur.

Oui! m'écriai-je en moi-même, oui! grand homme, c'est à toi que je dois ce que je suis!

C'est par toi que je jouis de la connaissance du vrai Dieu ! Sans toi, sans ta vaillance, je n'aurais sur la tête qu'une houppe de cheveux ; et c'est en turban, avec une veste m'arrivant à peine au milieu du dos, les jambes perdues dans des pantalons beaucoup trop larges, traînant un sabre embarrassant, et le ventre bourré de pistolets et de poignards, que j'admirerais peut-être à cette même place un tableau turc représentant Abdérame vainqueur de Charles-Martel !

Vous êtes tous des ingrats ! m'écriai-je en montrant le poing au public. Et haletant, la tête en feu, j'allai m'asseoir.....

Combien de temps se passa-t-il, c'est ce que je ne saurais vous dire. Quand je revins à moi, j'étais au ciel. Oui, au ciel !

Blanche comme l'argent, transparente comme un nuage, svelte et légère comme un oiseau, Sélénè s'élevait doucement sur l'azur pâle de l'empyrée. La mélancolie et la grâce débordaient et se répandaient autour d'elle, et je me sentais enivré lentement d'un charme inexprimable. Tout mon être se fondait en une langueur divine, se berçait en des enchantements sans fin.

Oh ! laisse-moi te suivre, laisse-moi m'envoler avec toi dans l'infini, loin des misères et

des doutes de la vie! Je veux quitter la terre, la quitter pour jamais! Les hommes sont trop cruels, les femmes dépensent trop d'argent..... Prends-moi! prends-moi dans tes bras ou laisse-moi monter sur ton dos...

Et tout à coup, sans transition, je me trouvais sur un sentier, dans un bois. C'est *Le Chemin du Lavoir!* Les herbes ondulent, les feuilles frémissent, les oiseaux chantent, et à travers la feuillée mêlée de rayons de soleil on entend le murmure d'un ruisseau bondissant sur un lit de cailloux. Les senteurs de la terre mouillée et les parfums des fleurs sauvages me remplissent d'un trouble exquis. Le sol fermente, les racines pompent, les bourgeons s'entr'ouvrent, les fleurs se déploient, la sève monte en jets puissants, la vie se gonfle, l'amour éclate!...

Ému, transporté, les cheveux au vent, je m'arrête. Que vois-je? *Une Classe de Dessin à l'École Cochin*!...

Oui, je prendrai mon cœur à deux mains! Oui, je dompterai ces élans qui palpitent encore, et je lui dirai: Tais-toi, mon cœur, calme-toi, et bats doucement au spectacle touchant de l'enfance rassemblée par la main de la bienfaisance, dans un asile où la prévoyance ingénieuse....

Je ne me rappelle pas positivement la phrase,

mais c'en était le sens, et elle me toucha au point que j'en avais les larmes aux yeux. Je pensais à ces enfants, et pour m'intéresser à eux davantage, je me plaisais à les supposer orphelins, et j'étais encore sous le coup de cette émotion lorsque j'aperçus la *Judith* de Gironde.

Une Charlotte Corday juive, comme Charlotte Corday était une Judith chrétienne! Quelle femme et quelle pose! Comme elle est capable de tout, celle-là, et quelle horreur invincible glace l'amour qu'allait faire naître sa beauté! Cruelle Judith, femme adorable! Malheureux Holopherne, heureux amant! Parle, victime décapitée dans un intérêt respectable, regrettes-tu ta tête? La regretterais-tu, si l'on t'apprenait que ta mort était le prix de ce que t'a donné la plus belle femme du plus beau peuple de la terre? Non, tu ramasserais ta tête, tu la recollerais tant bien que mal sur tes épaules, et tu dirais, n'est-ce pas que tu le lui dirais? Recoupez-la-moi encore!...

J'avais mal à la tête. Je chancelais, j'entendais siffler des bourdonnements étranges; mes yeux commençaient à se troubler, à papilloter; les cadres s'élargissaient et se rétrécissaient tour à tour; il me semblait voir les feuilles des arbres frémir et les pointes des herbes onduler dans les paysages. Par degrés, les pupilles des

personnages commençaient à remuer et à se tourner vers moi, les bouches, à ricaner. Un brouillard magique m'enveloppait, je ne sentais plus le sol sous mes pas, et il me semblait que des mains puissantes me poussaient par les épaules, tandis que d'autres mains, saisissant mes cheveux et me rejetant la tête en arrière, me forçaient à lever les yeux pour regarder...

Et alors, à mesure que ma course furieuse s'accélérait, il me semblait que c'était moi qui étais devenu immobile et que je voyais défiler, avec une rapidité de plus en plus vertigineuse, des milliers de tableaux, marchant en lignes profondes comme des régiments dont la perspective se prolongeait à l'infini et où les personnages grandissaient, grandissaient, grandissaient, en se livrant de minute en minute à des mouvements de plus en plus désordonnés!...

Pour comble d'épouvante, tous les bruits qui aient jamais étourdi l'oreille humaine roulaient, grondaient, éclataient et retentissaient, accompagnant d'un fracas épouvantable l'effrayant défilé de ces tableaux fantastiques! Et chaque toile, en passant, me jetait son nom au milieu d'un bruit ou d'un cri propre à son sujet :

— Hiî han! hiî han! Nous sommes les *Anes à l'Abreuvoir* !

— Psch... Psch... Flac! Patatras! Pouff! Rrrrr! Nous sommes *Les Brisants du Stang*!

— Tch, tch, — tch, tch! Je suis *Le Chemin de fer* de Manet!

— Boûm! boûm! Brrrrpatatata! Nous sommes *Les Canons* de Bayart!

— Grrr! grrr! Nous sommes les lions et les tigres de Doré, et nous prenons notre dessert, en nous pourléchant sur un dallage, à la lumière de la lune bleue et sous l'aile des anges verts!...

C'était affreux! Un pyroscaphe colossal arrivait à toute vapeur sur moi, tantôt plongeant sous les lames, tantôt s'élançant à mille pieds dans le ciel!

Du fond de l'horizon, *Le Cheval de Troie* venait à sa rencontre, galopant sur la mer, franchissant les lames monstrueuses, et laissant à chaque bond s'échapper de ses ouvertures naturelles des pétarades de guerriers qui tombaient à la mer et se transformaient en Bretonnes noyées ou en Ophélias jaunes et violettes!

Puis un vent glacial soufflait tout à coup, la mer se solidifiait et se brisait en blocs monstrueux qui s'entre-choquaient avec un fracas épouvantable, broyant des navires et des hommes dont les éclats et le sang jaillissaient en gerbes, mêlés aux fragments de la glace pulvérisée! Et cela criait :

— Je suis *La Baie de Melville !...*

Et alors les montagnes de glace devenaient charbons ardents ; l'eau se transformait en flammes ; les flammes remplissaient le grand salon, débordaient sur les escaliers, et je me trouvais échoué dans le jardin, au milieu des bustes, des statues et des groupes, de l'exposition de sculpture.

Là m'attendait une scène plus effrayante encore peut-être ! Les guerriers, les fantômes, les généraux debout ou à cheval, descendaient de leurs socles et se mettaient à marcher avec des tintements de bronze et des grincements de pierre !

Les Sphinx, les Chimères, les Victoires, battaient des ailes, voltigeaient en décrivant de grands cercles, et fracassaient le vitrage qui tombait en une épouvantable grêle de verre cassé !

Les femmes nues, les courtisanes haut-troussées, formaient des sarabandes en se livrant à toutes sortes de gestes licencieux. Les sirènes se débattaient et frétillaient sur le sable, souffletant de leurs queues les lions et les chevaux qui venaient les flairer par curiosité.

Et puis alors le peuple des bustes et des médaillons commença de remuer si furieusement ses têtes innombrables qu'elles se détachèrent et tombèrent à bas de leurs piédouches. Pareil-

les à un torrent de boules de quilles, elles roulaient de droite et de gauche, et on voyait sortir de terre des maquettes de toutes sortes, en terre, en cire, en fil de fer, en gutta-percha, en bois articulé, et chaque tête se juchait sur ces petits corps, et les petites jambes trottinaient et sautillaient sous le poids monstrueux de ces têtes, pliant, s'aplatissant, se faussant, se cassant, et gigottant piteusement en l'air chaque fois que la tête les renversait sous son poids.

Tout à coup un grand mouvement se fit, et un buste vint se placer en tête : son nez, dont la volute hardie rappelait les circonvolutions savantes d'un cor de chasse, lança sous les voûtes des accents plus formidables que le son de la trompette de Jéricho!

A ce signal, ce peuple de marbre, de plâtre, de bronze et de terre cuite, se rangea par longues files : le buste à la trompette se mit en avant, et derrière lui, en tête du cortège et suivie de tous les bustes et de toutes les statues, une femme en plâtre d'une grandeur démesurée, couverte de longues draperies, s'avança, tandis qu'un cercle se resserrait lentement autour de moi!

Le colosse tenait à deux mains une énorme couronne d'immortelles qui me parut devoir peser plusieurs centaines de kilogrammes, et il

marcha vers moi, faisant mine de me la poser sur la tête !

Ah docteur! A ce moment je poussai un cri si terrible que le cercle des statues recula d'effroi! J'étais près de la porte de sortie. Je fis un bond prodigieux et je me trouvai accroupi sur la vasque de cette fontaine de granit qui, comme vous savez, n'a pas pu s'en aller de là depuis l'exposition de 1855.

Là je repris mes sens.

Alors, grâce à l'obligeance d'un gardien de l'Exposition qui voulut bien m'approcher une échelle, je pus descendre, et ayant pris un fiacre, je rentrai chez moi où je me suis mis au lit...

— Ici, ajouta le docteur, le malade s'endormit et je me retirai sur la pointe du pied en recommandant de ne pas le réveiller.

Le lendemain je retournai le voir, et je le trouvai déjeunant de bon appétit.

Quand je voulus lui reparler de sa maladie, il tomba de son haut et me soutint qu'il ne m'avait jamais dit un mot de tout cela, de sorte qu'à l'heure qu'il est je ne sais pas qui a rêvé, de lui ou de moi...

LA CHAMBRE D'AMI

Je n'étais pas encore au milieu de l'avenue que je vis arriver, dégringolant par sauts et par bonds à travers le pré, deux grandes fillettes découplées comme des garçons et escortées de trois ou quatre chiens de chasse qui bondissaient et aboyaient. En arrière, bien en retard, Georgeot, le dernier petit, qui soufflait, suait, butait, tombait tous les çinq pas, se relevait avec une infatigable persévérance, cherchait à rattraper ses sœurs et, faute de mieux, me faisait des signes de bienvenue avec son mouchoir.

Les deux fillettes sautèrent d'un seul bond à mon cou et y restèrent suspendues un moment, tandis que les chiens frétillaient autour de nous et me léchaient les mains.

J'arrivais pour l'heure du dîner. Comme par enchantement je fus débarrassé de tout mon petit bagage, appréhendé au corps par les deux

fillettes et assis de gré ou de force devant la table, où tout fumait déjà.

Le dîner, vigoureux et succulent, fut arrosé avec autant d'abondance que de cordialité.

Après une séance d'au moins une heure on se leva, ces dames se mirent au piano, les enfants allèrent à la ferme voir rentrer les bestiaux, et nous nous mîmes, Léon et moi, à fumer un cigare au balcon en admirant le beau pays dont les lignes s'étendaient à perte de vue.

— C'est délicieux, lui dis-je, cette vie de campagne ! Quelle charmante propriété ! Comme ce petit château a l'air aimable et hospitalier ! Que nous sommes fous de préférer l'existence étroite et échauffée de Paris à cette vie large et fraîche de la campagne ! Quel bon temps je vais passer ici, et comme je vais bien dormir !

Léon sourit imperceptiblement et me dit :

— Bah ! on ne dort pas mieux ici qu'à Paris... Mais puisque nous avons fini nos cigares, allons retrouver ces dames.

A notre entrée on riait, et on riait encore quand dix heures vinrent à sonner.

Alors Léon se leva et fit un signe à sa femme et à ses enfants, qui se levèrent aussi.

— Nous nous couchons ici à dix heures, heure militaire, me dit-il. Un usage immémorial dans cette maison veut que toute la famille,

chandelles allumées, accompagne le nouveau venu jusqu'à sa chambre aux sons d'une musique suave, afin de le préparer, par les douceurs de l'harmonie, à celles d'un bon sommeil. Tiens-toi droit, qu'on commence la cérémonie.

A ces mots on prit les bougeoirs, la famille défila successivement devant moi en me faisant une révérence ou un salut, et chacun me chanta un couplet de *Monsieur Pantalon*. Léon commença :

Ah! monsieur Pantalon!
J'aurais voulu vous satisfaire :
Mais dès qu'il s'agit de vous plaire,
Ici tout marche à reculons...
Bonsoir, monsieur Pantalon!
Bonsoir, monsieur Pantalon!

Après quoi, processionnellement et chantant le refrain en chœur, on me conduisit à ma chambre, qui était située tout au bout de la maison, au rez-de-chaussée, au fond d'un grand corridor. On me salua profondément en riant à gorge déployée, et j'entrai dans cette chambre d'ami qui pendant un mois allait me donner l'hospitalité.

A peine eus-je posé mon bougeoir sur la commode que mon premier soin fut...

Comment dirai-je cela?

Je ne trouve pas de rédaction... mais je suis sûr que vous me comprenez.

Connaissez-vous ce système de fermeture qui consiste en un rideau formé de lames de bois glissant dans une coulisse? Cela ne va jamais : les moins redoutables sont ceux qui ne peuvent pas se fermer, mais la plupart ne peuvent pas s'ouvrir.

Le meuble auquel j'avais affaire appartenait à une troisième variété, celle qui ne s'ouvre ni ne se ferme. Après un quart d'heure d'efforts j'étais parvenu à hausser le maudit rideau jusqu'au tiers de l'ouverture : là il se faussa définitivement, et j'eus beau faire, je ne réussis, après de nombreuses tentatives, qu'à une chose : ce fut d'arracher le bouton qui me resta à la main et que je jetai de rage.

J'eus un mouvement de découragement et je me laissai aller les reins contre la commode.

Mes deux talons glissèrent et je me trouvai assis sur des carreaux rouges aussi luisants que du marbre. Je me relevai prestement et je reconnus, non sans chagrin, que mes deux mains étaient bardées d'un encaustique du plus beau rouge, et qu'en outre j'avais l'air, vu de dos, de m'être assis sur un as de cœur.

Mais au demeurant le mal n'était pas grand, et comme j'ai un bon caractère je me contentai

de rire de cette seconde mésaventure; tirant ma malle au milieu de la chambre, je me disposai à placer mes affaires dans les tiroirs de la commode. Il y avait deux chaises dans la chambre, j'en prends une : le dossier me reste dans la main.

— Diable! me dis-je, le mobilier laisse un peu à désirer...

Enfin je rapproche les deux chaises, je mets ma malle dessus, je l'ouvre, et je cherche de quoi étaler mes affaires avant de les enfermer.

C'est alors que mes yeux s'ouvrirent et que ma situation m'apparut dans toute son horreur!

Il y avait dans cette chambre : un guéridon à dessus de marbre; une commode; une console; un secrétaire; une table de nuit; quatre étagères; une cheminée, et dans cette immense pièce il n'y avait pas de place pour poser une épingle. Je me trompe : il y avait une pelote, brodée en perles d'acier, représentant une rose en acier! et où une lance n'aurait pas pénétré.

Partout où on avait pu trouver un pouce carré de place horizontale, on avait rangé, soit dans des boîtes de carton agrémentées de papier doré, soit sur des ronds de chenille ou de laine, tout ce que la petitesse d'esprit ou le mauvais goût ont pu jamais inventer de mesquin, de bête,

d'irritant, d'exaspérant! Je tournais autour de la chambre, les dents serrées, les mains en avant, prêt à balayer d'un revers toutes ces petites horreurs.

La cheminée! en plâtre, avec peinture ayant la prétention d'imiter le marbre. Un devant de cheminée en papier noir verni, avec tableau à encadrement doré au milieu, représentant une chasse au lion en lithographie coloriée, grands dieux! et un lion qui avait l'air d'un singe malade!

La tablette, juste assez large pour supporter une pendule en porcelaine, avec globe, représentait Malek-Adel à cheval et brandissant son sabre de porcelaine! A droite et à gauche, deux vases de fleurs en porcelaine, sous globe aussi. Plus deux chandeliers en gros verre fondu, dans un style moyen âge de 1832. Et puis, entre les chandeliers et la pendule, deux petits bonshommes en coquillage, mari et femme.

Maintenant, sous les globes, devant, dessus et derrière, sur le marbre de la console et de la commode, sur les étagères, sur le secrétaire, partout : des échantillons absurdes de minéraux; des fleurs sèches prétendues conservées dans d'affreux petits pots pleins de sable; des flacons en forme de Turcs et d'odalisques ayant un bouchon pour cou et des épaules pour goulot;

des nids d'oiseaux et des fleurs de chardon pétrifiées ; des papillons piqués sur un bouchon ; des paons, des cerfs, des colombes, en verre filé ; et puis, trônant au milieu de ces infamies comme un roi au milieu de ses sujets, l'œuf d'autruche, agrémenté d'un gland en or faux et bourre de soie !

Les murs, les murs mêmes, étaient couverts d'objets dont l'assemblage paraissait calculé pour mettre le comble aux tortures des malheureux enfermés dans cette chambre et pour les pousser au désespoir!

On voyait là des cadres d'insectes, des pancartes pour idiots et gâteux, telles que les « Principaux Grands Hommes », les « Monuments les plus élevés du monde », les « Pavillons de toutes les nations du globe », les « Maladies du Cheval », les « Traits Remarquables de l'histoire de France ». Un bouquet brodé en soie floche sur parchemin faisait pendant à un calvaire en papier tortillé, avec des rochers de liège et de petits morceaux de miroir imitant des lacs. Il y avait de grandes gravures, des dessins d'écoliers représentant des dieux, des bergers et des Romains, le tout dans de grands cadres peints en vert clair. Enfin, placée au milieu du grand panneau, comme pièce principale, *Corinne au cap Misène*!

Je me laissai tomber sur un fauteuil : j'étais anéanti.

Quoi ! me disais-je, voilà donc ce qu'ils ont su m'offrir pour y passer un mois de cette vie de calme et de recueillement que je suis venu chercher ici ! O aveuglement du propriétaire ! O crétinisme redoutable des champs ! voilà donc où l'on tombe ! Et Léon, lui l'homme du monde exquis, lui le dilettante en toute chose, ne s'aperçoit pas qu'il m'assassine en m'enfermant dans ce pandémonium de l'imbécillité campagnarde !

Ayant un peu soulagé mon cœur par ces paroles remarquables, je me mis en devoir de ranger mon linge dans la commode.

J'attaquai le premier tiroir. Il résistait. Je m'aperçus que la serrure était fermée : je fis tourner la clef, qui poussa un cri rauque et strident et se força si bien que je ne pus jamais l'ouvrir.

Le second tiroir, après une faible défense, consentit à sortir, mais du côté droit seulement et en s'enfonçant d'autant du côté gauche. J'y mis de la douceur, de l'adresse, et je réussis à faire sortir le côté gauche et rentrer le côté droit. Alors, impatienté, je poussai des deux mains et il s'enfonça si également qu'il ne pouvait plus sortir du tout. C'en était trop ! Saisissant les deux poignées, je donnai une si

vigoureuse secousse que le tiroir s'élança d'un bloc et me tomba sur les tibias en même temps que je tombais moi-même en arrière.

Vraiment ! m'écriais-je furieux, il n'est pas permis de recevoir de la sorte ses amis ! Voilà donc l'hospitalité ! De bons meubles pour soi, et pour les amis tout ce qui est laid et hors d'usage !

Je ne tardai pas à avoir honte de ce que je venais de dire, et l'amitié, reprenant le dessus, me souffla de bonnes paroles.

Au fait, me disais-je, je suis peut-être injuste. Ne serait-ce pas moi qui suis l'égoïste? J'oublie que cette maison est un vieux patrimoine où des générations se sont succédé, laissant aux survivants des souvenirs qui se seront accumulés et qu'on aura rassemblés dans cette chambre où le dernier aïeul a peut-être passé une partie de sa vie, et on en aura fait la chambre d'ami, comme pour y donner rendez-vous à toutes les affections...

Je commençai donc à regarder d'un autre œil cette pauvre vieille chambre, et j'en fus même récompensé en découvrant la porte d'un cabinet de toilette que j'avais pris pour un placard. J'y trouvai une toilette modeste mais complète, et soulagé par cette heureuse découverte, je résolus de me coucher et de remettre mon installation au lendemain.

La Rochefoucault a dit que rien ne rafraîchit le sang comme une bonne résolution : je me répétais mentalement ces paroles en me dirigeant vers mon lit, lorsque je butai contre un objet rond et élastique; grâce au dossier du fauteuil, je réussis à rester sur mes pieds, mais un craquement lamentable m'apprit que le dossier du vieux meuble s'était brisé sous mon étreinte. En même temps je sentis quelque chose d'accroché à mon pantalon : je regardai, c'était une peau de panthère aux trois quarts pelée et qui servait de descente de lit. J'avais buté contre la tête, qui était rembourrée mais en aussi lamentable état que le reste, car il y manquait un des deux yeux de verre, qu'on avait remplacé par un bouton de soie jaune avec une tache d'encre, et ce qui m'accrochait le pantalon, c'était l'arceau en fil de fer sur lequel on avait tendu jadis du drap écarlate pour imiter la langue : mais il n'y avait plus que des débris de drap, et l'arceau délivré, formant crochet, avait happé mon pantalon au passage.

Ce dernier incident, sans me faire perdre tout à fait ma sérénité croissante, me confirma dans la résolution de me coucher au plus vite, et me déshabillant rapidement, je me jetai sur mon lit.

C'était la dernière épreuve : elle fut terrible.

Le taquet qui soutenait le sommier du côté

droit de la tête céda, et le lit, basculant suivant une diagonale, s'enfonça en penchant à droite, tandis qu'à gauche mes pieds se relevaient d'autant. Voulant essayer de rétablir les choses, je défis les draps et les couvertures d'un côté tandis que l'autre côté restait pincé entre le lit et le sommier.

Après quelques moments d'un désespoir morne, comme je vis qu'il était bientôt minuit, je me dis qu'il serait bien égoïste à moi de réveiller toute une maison pour un lit détraqué, d'autant que je ne savais à quelle porte frapper pour appeler à mon aide, et prenant mon courage à deux mains je m'enveloppai comme je pus dans l'informe paquet des draps et des couvertures et je m'endormis profondément.

Le lendemain lorsque je m'éveillai, un rayon discret de soleil brillait par les trous des contrevents. Je sautai à bas du lit, j'ouvris ma fenêtre, et respirant avec délices l'air du matin embaumé de l'odeur saine de l'étable et des senteurs de foin, je me mis à écouter les roucoulements des pigeons, les cris des coqs et le chant des oiseaux, mêlés aux tintements de la sonnette des bœufs qui s'en allaient par paires au travail.

A ce tableau touchant de la nature j'oubliai toutes mes misères de la soirée et de la nuit ; je me rappelai avec attendrissement cette arrivée,

cet accueil si simple et si affectueux, et repentant des mauvaises pensées qui m'avaient un instant traversé le cœur, je me dépêchai de m'habiller pour aller retrouver les enfants que j'avais vus courir vers la ferme.

Au moment où je passais devant le salon, la porte s'ouvrit, une main m'attira, et un spectacle moitié comique et moitié touchant m'apparut.

Les trois enfants tenaient chacun une couronne, leur mère me présentait, sur un plateau d'argent, une jolie clef en fer ciselé.

— Nous avons voulu t'éprouver, me dit Léon en riant, tu as galamment supporté l'épreuve. Viens prendre possession de *la chambre des vrais amis* : tu l'as bien gagnée !

Les enfants vinrent me poser les couronnes sur la tête, la femme de Léon me remit la clef, et on me conduisit à la chambre que j'avais méritée par ma constance dans les terribles épreuves de cette nuit.

C'était la plus belle du château.

J'y suis resté trois mois.

FANTAISIE VÉNITIENNE

ACTE PREMIER

Une rue à Venise. Clair de lune éblouissant. On entend de tous côtés vibrer des arpèges de guitares pointillés de pizzicati exécutés par des inconnus qu'on ne peut apercevoir parce qu'ils sont dans d'autres rues, et qui chantent avec goût. On entend chanter également des gondoliers qui passent en faisant clapoter sous le battement régulier de leurs rames l'eau sonore de la lagune. Un certain nombre de coqs, distribués dans divers quartiers de la ville, élèvent leur voix de quart d'heure en quart d'heure : mais comme chacun se règle sur l'heure de sa paroisse, leurs cris se succèdent sans interruption. Les trois cents horloges de la ville, les unes après les autres, sonnent minuit depuis une demi-heure.

SCÈNE PREMIÈRE

ARTHUR, seul.

Veston de velours bleu, culotte de daim gris, bottes fauves, chapeau tyrolien vert à plumes de coq noires.

Il tient une mandoline à la main. Il essaie quelques accords sans réussir à les obtenir justes.

Je crains que ces accords ne laissent quelque chose à désirer, car, entre nous, je ne saurais dire s'ils sont justes ou s'ils sont faux... Mais quoi! n'est-ce pas le sort de toute aspiration vers l'idéal? Chercher sur la mandoline un accord qui vous échappe, ou chercher sur un tableau de bois peint en noir la quadrature du cercle, c'est la même chose... (Il rêve un moment.)

Non, ce n'est pas la même chose. Au surplus n'importe, et moins je possède la mandoline, plus je dois l'étudier. (Il tourne les chevilles avec sollicitude et précaution, comme s'il accordait réellement l'instrument, va s'asseoir sur une borne, et chante, en grattant doucement les cordes.)

Ah! ah! ah!
Venezia mia bella,
Venezia mio amore, etc.

Voilà huit jours que je suis à Venise, et je n'ai pas vu une jolie femme. Je ne suis pas venu ici pour voir des monuments et des cathédrales, moi : je suis venu pour voir des femmes. Oh! la Vénitienne aux cheveux d'or moulu, au teint pâle, aux yeux verts, à l'air dramatique et perfide, serpent pour attirer, colombe pour aimer, tigresse pour jalouser! Oh! (Il racle sur sa mandoline une barcarolle incohérente.)

SCÈNE II

LE MÊME, UN SOU, UNE MAIN.

LE SOU, tombant aux pieds d'Arthur. — Paf !

ARTHUR machinalement. — Dieu vous le rende. (Se remettant de sa surprise.) Je veux dire : le diable vous emporte ! (Il regarde de tous côtés.) Quel est le mauvais plaisant qui se permet de ridiculiser de la sorte mes premiers essais dans le plus doux des arts? (Il lève les yeux et aperçoit une main sortant de dessous le store d'une fenêtre.) Ah! ce coup vient de la main d'une femme ! Je n'ai qu'un moyen de me venger, c'est de la mordre au cœur d'une passion folle. Posons ! (Il incline le bord de son chapeau sur son nez, saisit fiévreusement le manche de sa mandoline, tend une jambe, serre un poing sur sa poitrine et regarde la fenêtre de l'air d'Ajax menaçant le ciel.)

LA MAIN, parlant par gestes. — Calmez-vous. Ne vous pressez pas de juger. Approchez-vous. Encore. Encore. Bien. (La main laisse tomber aux pieds d'Arthur un œillet rouge. Il le ramasse et le baise.)

ARTHUR, le nez en l'air. — Je monte?

LA MAIN, exécutant le geste d'un soufflet. — Impertinent!

ARTHUR. — Ce sera pour plus tard, alors?

LA MAIN. — Oui, mais de la prudence!

ARTHUR. — C'est la plus belle de mes qualités. Je ne crains rien, parce que je ne me risque ja-

mais que quand je ne peux pas faire autrement.

La main, faisant les petites jambes qui courent. — Vite, sauvez-vous.

Arthur, lui envoyant une volée de baisers. — A revoir, mon ange !

La main, rendant les baisers coup pour coup. — A revoir, mon doux seigneur !

Arthur, courant à toutes jambes et se fourrant l'œillet dans la narine. — Je reconnaîtrai cette main entre mille : elle porte au petit doigt un riche bézoard.

ACTE SECOND

La Piazzetta, à Venise. Clair de lune avec assortiment de nuages de circonstance. On entend de tous côtés vibrer des accords de mandoline et chanter des voix. Les gondoliers et les coqs se répondent par des cris et des barcarolles ; minuit sonne depuis trois quarts d'heure aux horloges de toutes les églises. Des bourgeois attardés et inoffensifs se promènent sur la place.

SCÈNE PREMIÈRE

ARTHUR, ANNUNZIATA, PREMIER SCÉLÉRAT,
DEUXIÈME SCÉLÉRAT,
TROISIÈME SCÉLÉRAT, QUATRIÈME SCÉLÉRAT.

Annunziata, se débattant contre les quatre scélérats qui cherchent à l'entraîner. — Lâchez-moi, vous êtes des misérables !

Premier scélérat. — Quand nous serions des misérables ce ne serait pas une raison pour vous lâcher.

Deuxième scélérat. — Au contraire.

Troisième scélérat, moins intelligent que les deux autres. — Il a raison.

Quatrième scélérat, durement et d'une voix pâteuse. — Allons, camarades, dépêchons.

Arthur, intervenant. — Qu'est-ce que c'est?

Annunziata. — Au secours !

Premier scélérat. — Ne l'écoutez pas : elle va vous dire du mal de nous.

Annunziata. — Monsieur, ils veulent me mettre dans un sac de cuir...

Deuxième scélérat. — C'est pas vrai !

Annunziata. — ..... et me jeter dans le canal !

Arthur, aux scélérats. — Pourquoi voulez-vous la jeter dans le canal ?

Les quatre scélérats, grossièrement. — Ça ne vous regarde pas !

Arthur. — Ça ne me regarde pas ! Eh bien, je vous déclare que si vous mettez seulement madame dans un sac de cuir et que vous la jetiez dans le canal, j'irai vous dénoncer au ministre des affaires étrangères dès que je serai de retour à Paris !

Les quatre scélérats, poussant des cris de terreur. — Vite, vite, camarades, sauvons-nous ou nous

sommes perdus! (Les quatre scélérats s'enfuient et vont retenir leurs places sur un bateau en partance pour la Nouvelle-Zélande.)

Arthur, modestement. — Madame, je suis bien heureux d'avoir trouvé l'occasion de vous présenter mes très humbles hommages.

Annunziata. — Vos hommages? Monsieur, vous êtes modeste comme tous les héros. Vous m'avez sauvé la vie. Sans vous, sans votre valeur, je serais dans un sac de cuir, à l'heure qu'il est, au fond du canal.

Arthur. — Madame, j'aime à croire qu'ils n'auraient pas poussé jusqu'au bout leur infâme projet. Votre grâce, votre faiblesse, vos larmes, les auraient attendris...

Annunziata. — Ah ben, oui! Vous ne les connaissez pas, ces oiseaux-là! N'y mettez donc pas tant de façons : je vous dois tout!

Arthur, à part. — Elle est charmante! Comme cette langue italienne est mélodieuse pour l'amour et énergique pour la colère! (Haut.) Du reste, je voudrais qu'ils eussent été cinquante, je les aurais tout aussi bien mis en déroute. Quand je menace, j'ai un air si terrible! Mais quand j'aime, oh! quand j'aime! si vous saviez... Comment vous appelez-vous?

Annunziata. — Annunziata.

Arthur. — Alonziotta!

Annunziata. — Annunziata.

Arthur. — Ah! Annunziata! Si vous saviez, Alonziotta, comme mes regards deviennent tendres!

Annunziata. — Prenez garde, on nous observe.

Arthur. — Comment, on nous observe? Il n'y a plus personne que nous sur la place!

Annunziata. — Ne vous y fiez pas : à Venise les murs ont des oreilles et les pavés ont des yeux!

Arthur. — C'est bien gênant pour les femmes.

Annunziata, lui tapant la joue de son éventail. — Polissoné!

Arthur. — Je suis si heureux de vous avoir sauvé la vie!

Annunziata, sévèrement. — Ce n'est pas une raison pour dire des inconvenances.

SCÈNE II

Les mêmes, quatre domestiques en livrée de gala rose et vert-pomme à galons d'or et d'argent, armés de sabres et d'espingoles et accompagnés de six porteurs de torches tenant de gros gourdins à la main.

Les quatre domestiques et les six porteurs, en chœur. — Dieu soit loué! Enfin nous retrouvons Son Altesse Sérénissime madame la princesse!

Madame la marquise et monsieur le duc sont en proie à la plus cruelle inquiétude. Que deux d'entre nous, un domestique et un porteur de torche, se détachent en avant pour aller rassurer ces nobles personnages, tandis que nous autres nous allons escorter Son Altesse Sérénissime madame la princesse jusqu'à son logis. (Un domestique et un porteur de flambeaux s'en vont en courant.)

ARTHUR, à genoux. — Oh! ciel! votre Altissime Sérénissesse macesse la prindame... comment m'excuser?

ANNUNZIATA. — Vous excuser, beau cavalier, et de quoi? De m'avoir sauvé la vie? Adieu, ne m'oubliez pas. (Elle lui donne sa main à baiser.)

ARTHUR. — Ciel! que vois-je? Un bézoard! C'est la dame au sou et à l'œillet rouge. Je suis un homme perdu : je suis entre les mains d'une princesse vénitienne!

(Annunziata, suivie de son cortège, va s'embarquer dans une gondole qui s'éloigne sur le Grand Canal au bruit d'un orchestre mélodieux caché à bord.)

ACTE TROISIÈME

Le quai des Esclavons à Venise. Clair de lune, guitares, barcarolles, gondoliers, coqs, trois cents horloges sonnant minuit depuis une heure, etc., etc. (Voir au premier acte : c'est toujours comme ça à Venise.)

SCÈNE PREMIÈRE

ARTHUR, BARBARA BALEROTI.

ARTHUR, exécutant vaguement sur sa mandoline le simulacre ugitif d'une des plus ravissantes rêveries de Chopin. — Je fais des progrès qui m'étonnent moi-même. Il n'y a pas un quart d'heure que j'ai senti s'envoler sous mes doigts un arpège qui contenait au moins deux notes justes sur huit que j'avais attaquées à la fois. O Venise mes amours! c'est que ton soleil fait suer l'art à pleins pores, vois-tu! (Il rêve.) Et ta lune! Oh! ta lune! Comme ses reluisements électriques et pâles fascinent le cœur et le font tomber à genoux devant l'amour implacable qui ruisselle par toutes les crevasses de tes vieux murs, qui semble sourdre de toutes les fentes de tes larges dalles! O ville infernale et céleste! à quel talent ne m'élèverais-je pas sur la mandoline, si cet amour fatal ne...

BARBARA BALEROTI, passant près d'Arthur et lui faisant signe de venir derrière le piédestal du Lion de Saint-Marc. — Pstt! (Elle va se cacher derrière le piédestal, Arthur la rejoint.)

ARTHUR. — Qu'est-ce qu'il y a? Quoi? Que me voulez-vous? Parlez! Vous me faites mourir d'impatience.

BARBARA BALEROTI. — Vous êtes bien le seigneur Artouro?

ARTHUR. — Artouro? Non, Arthur.

BARBARA BALEROTI. — Ça ne fait rien, c'est bien vous. Voici un billet pour vous.

ARTHUR, embrassant la vieille. — Oh merci! Vous êtes un ange!

BARBARA BALEROTI. — C'est dix francs.

ARTHUR. — Dix francs! Et pourquoi?

BARBARA BALEROTI. — Pour moi.

ARTHUR. — Diable! c'est bien cher!

BARBARA BALEROTI. — Si vous m'aviez vue il y a cinquante ans, vous ne diriez pas ça. Personne ne me marchandait. (Elle pleure.)

ARTHUR. — Ne pleurez pas, vous me fendez le cœur. Tenez, je ne veux pas vous chicaner, parce que vous m'avez attendri : vous me rappelez ma vieillesse. (Il pleure.) Tenez, prenez, voilà quarante sous.

BARBARA BALEROTI, lui baisant la mandoline. — Que tous les saints du paradis vous protègent dans vos amours, et puissiez-vous devenir l'amant

de toutes les femmes et de toutes les filles de Venise, sans même en excepter votre pauvre servante ! (Elle s'en va en clopinant et en léchant la pièce de quarante sous.)

SCÈNE II

ARTHUR, seul. Il décachète la lettre que vient de lui donner Barbara, l'essuie avec respect du bord de sa manche et lit :

« Mon frère est occupé à faire tirer une barrique de vin de Chypre dans la cave. Venez ce soir à sept heures et demie. Bandez-vous les yeux dès que vous serez arrivé au bord du Grand Canal, et avancez sans crainte. Surtout de la prudence.

« A toi,

ANNUNZIATA SACRIPANTI,

« Rue del Merlano, au quatrième, la porte à gauche.

« *P. S.* Je rouvre ma lettre pour vous dire de ne pas venir si elle ne vous parvient pas. »

De la prudence... c'est facile à dire à un homme qu'on envoie au bord du Grand Canal les yeux bandés... Mais n'importe, j'irai, parce que j'ai perdu la tête. Dans toute autre circonstance, je n'irais pas, mais, ma foi... (Le rideau tombe et empêche d'entendre la suite de ses réflexions.)

———

ACTE QUATRIÈME

Une chambre meublée d'une malle et d'une chaise ; au mur, quelques portraits d'ancêtres en armures ou en robes jaunes, et une madone en plâtre peint, avec un lumignon qui crachote au fond d'une veilleuse.

SCÈNE PREMIÈRE

ARTHUR, ANNUNZIATA.

ARTHUR, les yeux bandés. Quelqu'un le pousse du dehors par les épaules et il vient en trébuchant s'arrêter, le nez levé, au milieu de la chambre. — Y sommes-nous ?

ANNUNZIATA, lui enlevant le bandeau. — Ça y est, mon beau saint Georges !

ARTHUR. — Saint Georges ?

ANNUNZIATA. — Ne m'avez-vous pas délivrée du dragon ?

ARTHUR. — Ah ! le sac de cuir? Ma foi, je l'avais oublié. Je ne pensais qu'au bonheur de vous voir !

ANNUNZIATA. — Ne croyez pas, Arthur, que si je vous ai permis de franchir le seuil de ce palais, j'aie jamais eu l'intention de violer en votre faveur les saintes lois de la chasteté.

Arthur. — Je n'ose pas l'espérer, mais ce n'est pas l'envie qui me manque, au moins !

Annunziata. — O malheureuse ! ô imprudente ! sa passion ne connaît plus de bornes ! Comment lui résister ? (Elle va s'agenouiller aux pieds de la madone.) Sainte madone ! protégez-moi ! Hélas ! pourquoi ai-je consenti à ce fatal rendez-vous !

SCÈNE II

LES MÊMES, RUFFIANO SACRIPANTI.

Sacripanti, une espingole à la main. — Seigneur cavalier, vous avez déshonoré ma sœur.

Arthur. — Je vous croyais à la cave.

Sacripanti, d'un ton amer et nasillard. Il y a temps pour tout. Vous allez l'épouser à l'instant.

Arthur. — Je n'ai jamais eu de goût pour le mariage.

Sacripanti. — Alors il ne fallait pas la séduire.

Arthur. — C'est elle qui m'a fait des avances.

Sacripanti. — Parce qu'elle vous aimait. (Il le couche en joue.) Mais puisque vous ne voulez pas l'épouser, faites votre prière et préparez-vous à mourir, à moins que vous ne soyez disposé à réparer d'une autre manière le tort que vous avez fait à l'honneur de la famille.

ARTHUR. — Vous voulez de l'argent.

SACRIPANTI. — De l'argent! Pour qui me prenez-vous? J'aimerais mieux vous tuer mille fois que de toucher des fonds souillés du déshonneur de ma race! (Il pleure. Maîtrisant son émotion.) Je désire seulement que vous lui fassiez une petite dot pour qu'elle entre dans un couvent.

ARTHUR. — Si vous m'aviez dit ça...

SACRIPANTI. — Ah! il fallait prévenir le seigneur cavalier! (A Annunziata, qui paraît être dans un état de complète prostration.) Celle-là est bien bonne!

ANNUNZIATA. — Hélas!

ARTHUR. — Combien est-ce?

SACRIPANTI. — Cent... cinquante francs...

ARTHUR. — Cent cinquante francs! allons donc, ça ne vaut pas plus de cent francs!

SACRIPANTI. — J'ai plus de vingt-cinq francs de frais...

ARTHUR. — J'ai déjà donné deux francs à la bonne. C'est fort désagréable.

SACRIPANTI, lui tendant cordialement la main. — Bah! donnez cent francs. C'est parce que c'est vous; je le jure sur l'épée de mon père!

ARTHUR, comptant vingt écus à Sacripanti, et à part. — Singulier mélange d'honneur et d'abaissement! O Venise, toi qui fus reine de l'Adriatique, vois où sont descendus... tes descendants!

(Il sort.)

SCÈNE III

RUFFIANO SACRIPANTI, ANNUNZIATA.

SACRIPANTI, prenant la taille d'Annunziata. — Eh bien, soupons-nous?

ANNUNZIATA. — Pas encore, mon beau diavolino; nous avons donc oublié qu'à huit heures et demie c'est le tour de l'Anglais? (Elle lui tape sur la joue.)

(Le rideau tombe.)

LA LYRE

Auriez-vous cru qu'aujourd'hui, au XIXe siècle, il pût se trouver un homme qui joue de la lyre ?

J'avoue que si, hier encore, on m'avait posé cette question, j'aurais répondu hardiment : Non. Que diable voulez-vous, aurais-je objecté avec raison, qu'on puisse faire d'une lyre par le temps de prosaïsme et de démocratie qui court?

Eh bien, j'aurais eu tort, d'autant plus coupable en cela d'ailleurs, que j'aurais par-là rompu en visière à tous mes principes et foulé aux pieds mes plus chères théories.

Loin de m'étonner d'avoir rencontré un homme qui joue de la lyre, j'aurais dû avoir déjà passé plusieurs années à affirmer son existence, à prédire son apparition, à le saluer d'avance et à le chercher de tous côtés.

En effet, car voici en deux mots ma théorie :

L'homme n'est qu'une bête ;

N'étant qu'une bête, il doit être régi par les mêmes lois que ses congénères :

Or les bêtes, depuis que le monde est monde, n'ont jamais cessé de faire invariablement toujours les mêmes choses de la même façon (ceci renverse la théorie de Darwin, mais ça m'est égal).

Cela bien établi, comprenez : puisque l'homme est une bête, il a dû nécessairement se comporter en conséquence : et en effet, lisez, non pas les historiens mais l'histoire vraie, et vous verrez que depuis l'origine des siècles les hommes n'ont pas fait autre chose que de s'imiter servilement et obstinément les uns les autres, et que ce qu'on appelle progrès n'est que la répétition, sous une autre forme, des paroles, des pensées et des actes, de nos ancêtres.

Au fond nos habits noirs ne sont que des peaux de bêtes ; nos maisons, de grandes huttes ; nos caves, des grottes ; nos canons, des frondes ; nos locomotives, des chevaux postiches ; nos hommes politiques, des Peaux-Rouges : tout cela perfectionné, dit-on, mais au fond beaucoup plus cher et beaucoup moins solide que les produits naturels, car tout cela s'use, s'écroule, s'inonde, éclate, déraille et déraisonne.

On en peut dire autant du piano, qui n'est

qu'une lyre mécanique exagérée jusqu'à l'aberration, c'est-à-dire perfectionnée.

Seconde théorie, corollaire de la précédente :

Les types, étant les clichés du livre de la nature, ne peuvent pas être détruits. Quand un type a été une fois fixé, en dépit de certains déplacements et de certains plongeons qui peuvent un temps le dérober aux yeux d'une partie de l'humanité, il y en a toujours un exemplaire quelque part, et on le voit reparaître au moment où on s'y attendait le moins.

Il y a quelque dix mille ans, un petit berger a eu l'idée de se faire « une musique » avec une calebasse, deux cornes de bœuf et trois ficelles : le type de la lyre était créé.

Et voilà comment il se fait que j'ai vu de mes yeux, pas plus tard qu'hier, un homme qui joue de la lyre.

Je l'ai rencontré tout simplement dans un bureau de tabac du boulevard des Batignolles, hélas ! où j'étais entré pour allumer mon cigare.

Le débitant de ce bureau cumule avec sa dignité officielle la noble profession de cabaretier.

Tournant le dos au comptoir où on fume, un homme se tenait debout, les genoux pliés et le dos en arc, devant le comptoir où l'on boit. Sa femme, grosse commère haute en couleur et

forte en gueule, le secouait par le bras : mais, ô prodige! à chaque secousse le paletot graisseux et dépenaillé du pauvre hère rendait des accords mystérieux dont les soupirs semblaient s'exhaler tantôt du collet et tantôt des basques de cet habit étrangement sonore.

— Un petit verre, pas plus! hurlait la femme.

— Ma bonne amie, mon ange adoré, rien qu'un polichinelle! Vrai, là, je te jure que je ne tiens plus sur mes pauvres jambes!

— Je crois bien : tu en as bu quatre depuis ce matin; si tu bois encore celui-là tu ne pourras plus travailler!

Le paletot rendait des sons lamentables. Je m'approchai, voulant découvrir la source de cette secrète harmonie.

— Monsieur, me dit l'ivrogne, un polichinelle, est-ce que ce n'est pas dur de refuser ça à un pauvre *artisse?*

Et ouvrant son paletot, il me fit voir UNE LYRE!!!

Je demeurai un instant immobile de surprise. L'Olympe et la Grèce venaient de surgir devant moi. Homère, Orphée, Apollon lui-même, m'apparaissaient avec tout le prestige de mes souvenirs classiques. J'étais transporté tout à coup aux temps héroïques : le cabaret devenait un temple, le cabaretier, un prêtre de Bacchus; les

omnibus semblaient des chars olympiques; le boulevard des Batignolles, l'Hélicon.

— Jouez-moi quelque chose, lui dis-je tout ému.

C'était un homme de quarante-cinq ans, jaune, étique, cagneux; sa bouche violette et baveuse pendait de travers en laissant voir deux ou trois chicots noirâtres; ses yeux éraillés clignotaient misérablement; son nez, mince et rouge comme un radis, flamboyait entre deux joues flasques et ridées.

Il accorda sa lyre, et prenant la pose inspirée de *Corinne au cap Misène,* il chanta en s'accompagnant :

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer,
Je ne saurais, pour un empire,
Vous la nommer...

LA VÉNUS DE MILO

—◦—

Ce soir-là j'avais cru devoir aller au bal de l'Opéra pour me divertir, et je m'y divertissais de tout mon cœur, si bien que, dans le feu d'une conversation vive et animée avec un domino plein d'entrain et de promesses, ayant fait le moulinet de mon bras droit à l'effet de peindre éloquemment la violence de mon amour naissant, je fis tomber le chapeau d'un jeune homme qui était à droite et un peu en arrière de moi.

— Maladroit! cria une voix dont le timbre me sembla peu d'accord avec le caractère masculin de la coiffure que je venais de voir tomber.

Je me retournai et, me confondant en excuses, je ramassai respectueusement le chapeau et l'offris au jeune homme, lequel n'était autre qu'une jeune et jolie femme, et qui ne pouvait guère s'en cacher sous le pantalon collant, le gilet à cœur et l'habit noir, qui moulaient de

leur ébène les blancheurs cachées d'un corps de Vénus.

L'inconnue rayonnait d'un tel éblouissement de beauté que je demeurai bouche béante, l'air fort bête (ainsi que je l'ai su depuis), et lui tendant son chapeau dans une posture de suppliant.

Un peu renversée sur la hanche, la tête en arrière, elle me regardait ou plutôt me toisait par-dessus son épaule de l'air le plus dédaigneux du monde. Elle avait assemblé ses pieds et tenait ses deux mains dans les poches de son pantalon : on aurait dit un jeune duelliste prêt à lancer un cartel.

Le cou, le tour du visage et le front, étaient d'une beauté incomparable : une forêt de cheveux blond cuivré, mal contenus par quelques petits peignes ou quelques épingles qu'on voyait surgir çà et là sous les débordements de cette cascade, avait été enroulée de manière à imiter le mieux possible une coiffure d'homme ; mais la chute du chapeau avait dérangé cet artifice, et d'épaisses torsades s'étaient échappées de toutes parts comme un fleuve d'or qui aurait rompu ses digues. Une boucle, entre autres, tombait sur le front et voilait entièrement un de ses beaux yeux.

Ils étaient noirs, ces yeux, et dardaient une

flamme dorée qui me fascinait. Mais ce qui était plus extraordinaire encore, c'était la taille de l'inconnue. Elle n'était nullement maigre, et pourtant je ne me souvenais pas d'avoir jamais rien vu d'aussi fin, d'aussi mince, d'aussi long. Aussi, à force de la considérer, je finis par m'écrier :

— Le Serpent!

— Le Serpent? me dit-elle d'un ton surpris, je ne sais ce que cela signifie.

— Mais oui, « Le Serpent ». Il n'y a qu'une femme au monde faite comme cela.

« Le Serpent » était un modèle que bien des artistes connaissent, et qu'on avait surnommée ainsi à cause de la merveilleuse finesse de son corps.

— Eh oui! répétai-je, je te connais, c'est toi qui as posé la Léda de...

— Modèle! répliqua l'inconnue d'un air piqué.

— Mais, madame, repris-je un peu décontenancé, ce que je dis ne doit pas vous blesser et prouve tout au plus combien je vous trouve belle.

— Allons! dit-elle moins fâchée, je veux bien vous pardonner, mais il faut réparer votre maladresse. Vous allez me remettre mes cheveux en place et mon chapeau sur la tête.

Et me désignant des yeux une banquette dans

un coin sombre du couloir, elle y alla, s'assit et, se penchant en avant, me tendit son front.

Je tenais toujours à la main le chapeau de la dame, qui m'embarrassait, car j'avais de plus en plus honte de garder le mien devant elle à mesure que l'admiration s'emparait de moi. Je finis par l'ôter, de sorte que je me trouvai un chapeau à chaque main, faisant avec ces deux couvre-chefs une pantomime désolée où l'embarras, la surprise et l'amour, s'entre-croisaient en paraboles incohérentes.

Elle riait :

— Eh bien, posez là ces deux chapeaux, voyons, et arrangez-moi les cheveux.

— Madame, lui dis-je en ôtant vivement mes gants, je vous obéis, parce que je ne connais que ma consigne : mais je réclame d'avance toute votre indulgence, un homme étant plus exercé à défaire ces sortes d'ouvrages qu'à les rétablir...

— Oh! je sais que vous êtes tous aussi fats les uns que les autres. C'est bien, je vous donne acte de ce que vous n'êtes pas coiffeur, ce qui est fâcheux : mais prenez garde à ce que vous allez faire! ne comptez sur aucune indulgence, je vous en avertis. Au reste ce que j'attends de vous est fort simple : vous voyez bien cette

boucle qui me pend sur le front? Relevez-la d'un de vos doigts... Bien... Maintenant, fixez-la avec une épingle.

— Mais, madame, il n'y en a pas.

— Attendez, dit-elle en se renversant et en étalant sa poitrine, mettez la main dans la poche de côté de mon habit, là. Prenez ce petit porte-cigarettes, ouvrez-le, il y a des épingles à cheveux.

J'obéis. Je prenais courage. Avec une délicatesse de femme de chambre, et suivant mot à mot les ordres de l'inconnue, je réussis tant bien que mal à réprimer les révoltes des boucles les plus mutines, et les mains me tremblaient lorsque j'eus mené à bien, à travers ce torrent d'or parfumé, l'entreprise la plus charmante qu'un mortel ait jamais pu rêver d'accomplir.

Elle se tourna vers une glace, sourit d'un air moqueur, haussa les épaules, et me regardant la tête un peu penchée :

— Pauvre garçon, vous avez encore à travailler avant de devenir un bon coiffeur; mais enfin vous y avez mis de la bonne volonté et de la soumission. J'aime la soumission.

Elle prit, en disant cela, un air de reine.

— Maintenant, continua-t-elle, remettez-moi mon chapeau. Pas ainsi! plus sur le front, et droit, et non pas bêtement en arrière, comme

le mettent les femmelettes qui n'ont pas l'habitude du costume d'homme.

Je lui mis son chapeau, elle me fit un signe de tête, me dit merci, et se perdit dans la foule.

Tout cela s'était passé en moins de temps que je n'en ai mis à vous le dire, et l'inconnue était loin avant que j'eusse eu le temps de me rendre compte de la stupéfaction où cette scène étrange m'avait plongé.

Ma tête se perdait en conjectures plus insensées les unes que les autres pour deviner ce que pouvait être cette femme et quelle raison elle avait eue pour agir à mon égard d'une façon aussi fantastique.

Dès que j'eus repris mon sang-froid, rassemblant dans un seul élan tout ce que le plus furieux désir peut donner de force et de volonté à un homme, je me précipitai à la recherche de l'inconnue, et pendant quatre heures, bousculant et renversant tout sur mon passage, je labourai la foule de mes coudes, de mes épaules et de mes reins, montant et descendant les escaliers, courant dans les couloirs, m'introduisant dans les loges, enfin ravageant tout comme un hippopotame échappé.

Vous devinez que je ne trouvai rien : en pareil cas c'est de règle. Vers six heures du

matin, par une jolie petite neige fondante agrémentée de grésil et rafraîchie de quelques bouffées d'un vent glacial, je rentrais piteusement chez moi.

Commissionnaires, porteurs d'eau, concierges, agences de renseignements, pendant un mois je mis tout en œuvre pour découvrir le nom et la demeure de l'inconnue, et j'en serais encore là si, m'étant enfin avisé de retourner au bal de l'Opéra, je ne me fusse trouvé tout à coup vis-à-vis d'elle.

Elle vint à moi en souriant. Elle était en habit noir et en cravate blanche, comme la première fois. Comme la première fois, elle avait les mains dans les poches de son pantalon. Je lui demandai de prendre mon bras.

— Je n'ai jamais pris le bras de personne, me dit-elle d'un ton singulier. Marchons ensemble un moment, et si vous voulez nous irons nous asseoir, car je suis fatiguée.

Au bout d'un ou deux tours de foyer, nous nous assîmes dans un couloir. La conversation, de mon côté, prit vite le chemin de l'amour, et je ne tardai pas à essayer de lui toucher la main ; mais à chaque fois elle se levait d'un air fâché, et finit par me dire que si je continuais elle s'en irait.

Et pendant tout ce temps, quoi que je pusse

faire ou dire, elle ne cessa de garder, comme toujours, les mains dans ses poches.

Nous restâmes là fort longtemps, moi lui contant mille folies, elle m'écoutant d'un air de curiosité et ne me répondant que quelques mots. Ces mains si obstinément cachées me mettaient la tête à l'envers, et je voyais clairement qu'elles devaient jouer quelque rôle mystérieux dans la vie de cette femme, mais je n'osai jamais l'interroger à ce sujet. Je n'y fis donc aucune allusion, je ne laissai voir rien qui pût trahir ma curiosité dévorante, et après avoir déployé une stratégie d'ailleurs peu difficile en ces sortes de rencontres, j'obtins enfin un nom et une adresse, avec rendez-vous pour le lendemain à deux heures.

Un épisode de ce genre, surtout lorsqu'il se passe au bal de l'Opéra, marque ordinairement la fin du roman, et j'avoue que, cette fois comme bien d'autres, dès que je me vis en possession du nom et de l'adresse que je cherchais depuis tant de jours d'une ardeur si furieuse, je commençai de considérer la situation d'un œil plus calme. Je supputai mentalement le nombre probable de semaines que devait durer mon bonheur : nous étions en février, je partais pour la campagne en avril : je faisais donc acte de sagesse en me deman-

dant si un seul bond de fidélité pouvait me porter jusque-là.

Le lendemain, deux heures sonnant, je sonnais à la bienheureuse porte. Une femme de chambre me fit traverser un corridor, un salon, et me laissa seul dans un fort aimable boudoir, où, quelques minutes après, je vis apparaître mon inconnue.

Elle était encore en homme, seulement elle avait une espèce de costume d'atelier : veston et pantalon de velours nacarat, cravate de blonde et les pieds nus dans des babouches orientales. Toute singulière que fût une pareille toilette, elle faisait ressortir avec toutes sortes d'avantages la tournure sans pareille de la femme qui la portait. Quant au visage, il était, par la longueur et la finesse des traits, d'un type tout à fait inconnu et merveilleusement séduisant.

Cette beauté, ce costume et les souvenirs de ce qui s'était déjà passé entre nous, me mettaient dans un trouble d'autant plus étrange que la dame, cette fois encore, avait les deux mains dans les poches de son pantalon et se recula vivement en arrière lorsque, par un mouvement tout naturel, je lui tendis les mains en entrant.

Elle me fit asseoir, nous causâmes beaucoup. La conversation prenait un tour de plus en plus

tendre. Tout en me répondant avec une grâce assez conciliante, la dame paraissait gênée et combattue entre des sentiments contraires. Enfin, comme si elle eût pris son courage à deux mains, elle rougit, baissa la tête et me dit :

— Voulez-vous avoir la bonté de me donner un verre d'eau sucrée? Là, sur cette table. Un seul morceau de sucre et quelques gouttes de jus de citron.

Ayant préparé le verre, je le lui présentai sur un plateau d'argent que j'avais trouvé sur la table.

Elle me jeta un regard d'une inexprimable tristesse, et me dit :

— Donnez-moi à boire, je ne puis boire seule.

J'approchai le verre de ses lèvres. Elle but comme un oiseau, à petits coups, m'envoyant à chaque fois un regard de remerciement; puis, quand elle eut fini, elle m'indiqua d'un signe de tête un petit mouchoir de batiste bordé de dentelle, qui était sur une table tout près, et me tendant sa bouche adorable elle me dit :

— Essuyez-moi les lèvres.

J'obéis avec le plus vif empressement, et je serais encore à caresser du mouchoir ces lèvres purpurines, si la dame ne m'avait arrêté par un remerciement, en me priant de me mettre sur un

pouf qui était à une distance assez respectueuse du divan où elle était assise.

— Il est temps, me dit-elle, de vous avouer une triste vérité que vous avez déjà sans doute devinée...

— Je voudrais fermer les yeux, madame, à l'idée qu'une aussi belle personne que vous puisse... ait le malheur... Mais enfin puisque vous croyez le moment venu de me dévoiler l'énigme de ces bras toujours immobiles, j'avoue qu'il me tarde de sortir de cette angoisse... C'est une véritable angoisse, je vous jure! C'est-à-dire, non, pardon, madame... mais tout est si étrange, si inexplicable en vous! Et puis l'amour, la surprise, l'inattendu...

— Je ne sais si vous m'aimez réellement, me répondit-elle, mais il suffit que vous le disiez pour que je doive vous avertir. Je ne suis pas telle que vous croyez me voir : je suis un monstre au milieu de l'espèce humaine... Je suis née sans bras!.

Et à ces mots, défaisant avec ses dents un lacet caché derrière le nœud de sa cravate de blonde, elle se leva toute droite, et son veston de velours, se détachant de ses épaules, tomba sur le divan avec les deux masses inertes qui figuraient les bras.

Comment vous décrire le buste étrange qui,

serré dans un gilet de velours nacarat, se dressait comme une colonne vivante surmontée d'une tête divinement belle? Ébloui, muet de surprise, je me sentais emporté dans un tourbillon d'idées au milieu desquelles je ne pouvais me reconnaître, puisque tout y était étranger au monde réel. Je perdis absolument la tête, et poussant des hurlements qui n'avaient plus rien d'humain, je me précipitai sur « le monstre » avec des intentions qui, comme bien vous pensez, n'avaient rien de meurtrier.

Elle m'attendait : enroulé sur lui-même, ce corps sans bras, long et menu, avait l'air d'un serpent. Avant que je ne fusse arrivé à elle, elle s'était dressée et m'administrait sur la joue, de son pied déchaussé, un soufflet qui m'envoya rouler dans un coin.

— Lâche! me cria-t-elle, vous croyez pouvoir abuser de votre avantage? Je ne vous crains pas, entendez-vous? Et si vous osez encore faire mine seulement de vous approcher de moi, je vous en ferai repentir!

Le soufflet que je venais de recevoir ne n'avait pas calmé, au contraire. J'étais furieux, et de plus cette résistance ne faisait que m'enflammer davantage.

— Un soufflet vaut un baiser, lui dis-je, et j'aurai le baiser!

La scène qui suivit fut indescriptible. En vérité je ne conçois pas comment je n'en suis pas devenu fou!

J'essayai de m'élancer sur cette fantastique créature.

Tout ce que la gymnastique, l'escrime, la savate et la chorégraphie, peuvent déployer d'adresse, de violence et de ruse, n'est rien en comparaison des sauts de carpe, des cabrioles, des écarts, des feintes, que ce corps indescriptible exécuta autour de moi. Elle tournoyait en l'air, elle roulait sur le tapis, elle rebondissait contre les murailles, avec une si prodigieuse rapidité que je ne pus pas une fois même l'effleurer de mes mains, et chaque fois que, dans ses bonds vertigineux, elle passait à portée de moi, elle me lançait un effroyable coup de pied. J'en avais tant reçu que je ne les comptais plus!

A mesure que cette lutte trop inégale se prolongeait, je sentais mes forces s'en aller, et aussi, vous l'avouerai-je? mon courage. Ces coups me faisaient mal, mais de plus ils me faisaient peur! Et puis ce corps rouge qui passait et repassait devant mes yeux, ces cheveux d'or qui flottaient en fureur, ces yeux noirs qui lançaient des éclairs, tout cela me donnait le vertige!

A un moment, près de succomber, je voulus essayer de la ruse : je me mis subitement à genoux, espérant la saisir par les jambes au moment où elle s'approcherait de moi.

Mais elle avait deviné, et avant que j'eusse eu le temps de me relever, elle avait passé derrière moi, et sautant à cheval sur mes épaules, elle me serra le cou entre ses cuisses.

— Ah ! ah ! me dit-elle, nous voulons faire le méchant ? Je n'ai qu'à serrer les jambes pour vous étouffer, comme vous voyez.

Je voulus faire un mouvement pour la renverser.

— Prenez garde! dit-elle en approchant sa bouche de mon oreille, je mords!

Je demeurai coi, tremblant de tous mes membres.

— A la bonne heure! dit l'étrange créature en desserrant un peu les jambes qui m'étranglaient, maintenant nous pouvons traiter. Voulez-vous me donner votre parole d'honneur que vous ne recommencerez plus?

Vous voyez d'ici le tableau : je n'avais pas deux partis à prendre, je sentais bien que j'étais un homme perdu si j'essayais de prolonger la lutte... Incomparablement plus honteux que « le renard qu'une poule aurait pris », je fis des serments si épouvantables, j'exprimai mon re-

pentir avec tant de bassesse, je m'excusai si éloquemment sur la beauté irrésistible (trop irrésistible, hélas!) de ma cavalière, qu'elle consentit enfin à mettre pied à terre.

J'étais fort penaud, je n'osais pas bouger, et je restais à genoux, lui lançant de côté des regards où j'essayais de mettre autant d'amour que de respect.

— Bien vrai? me dit-elle en se penchant sur moi et en me regardant entre les deux yeux avec un sourire d'enfant; allons! je vous pardonne. Venez vous asseoir à côté de moi.

Elle me raconta son histoire.

Elle était orpheline. A la mort de ses parents, un oncle indigne avait essayé de s'approprier sa fortune, croyant avoir bon marché d'un pauvre être si peu en état de se passer de secours d'autrui. Après avoir souffert en silence, elle s'était révoltée, et alors, comprenant qu'il lui fallait suppléer à tout prix aux bras qui lui manquaient, elle s'était exercée à se servir de ses pieds, et à force de volonté elle était parvenue à s'en faire des mains d'une habileté merveilleuse.

Elle me montra des broderies, des dessins, des airs notés, des cahiers manuscrits, le tout exécuté avec ses pieds. Elle m'expliqua comment, à raison de l'usage continuel qu'elle en avait

fait, ses jambes étaient devenues pour elle de véritables bras, d'où, pour les avoir plus libres, la nécessité de porter presque toujours un costume d'homme. Ce costume à son tour lui avait donné de la hardiesse et du goût pour les exercices d'agilité, auxquels elle était presque réduite, car elle sortait fort peu, le soir seulement, craignant toujours que quelque accident ne vînt à révéler son infirmité en public.

— En somme, me dit-elle, je suis arrivée à tirer bon parti de cette vie qui aurait dû être si misérable ; je lis, j'écris, je chante, je danse, je nage même...

J'avisai dans un coin du salon attenant au boudoir, quelque chose qui ressemblait à un piano.

— Est-ce que vous joueriez du piano! m'écriai-je en ouvrant de grands yeux.

— Un peu, me dit-elle, venez au salon, que je vous joue quelque chose.

Elle sauta sur un tabouret haut de cinq pieds, et de son orteil ouvrant la clef du piano, elle fit rouler avec ses doigts de pied un brillant prélude du haut en bas de l'instrument.

Elle me joua une marche! Jamais vous n'avez rien entendu de pareil.

Puis un galop. Un galop de cheval arabe!

Et tout à coup, passant par un accord rapide

à la ritournelle d'une romance, elle commença d'une voix frémissante :

Viens dans mes bras...

. . . . !!!!!!

FIN

TABLE

Achevé d'imprimer,
pour la première fois, dans cet ordre et avec l'addition
des pièces inédites, le 2 *août* 1881,
par Georges Chamerot, imprimeur à Paris,
19, rue des Saints-Pères.

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13, PARIS.
à **3 fr. 50** le volume.
(*EXTRAIT DU CATALOGUE*)

PAUL ARÈNE

LA GUEUSE PARFUMÉE

Récits de Provence . . . . 1 vol

LÉON CLADEL

BONSHOMMES

Un volume.

DANIEL DARC

Revanche posthume . . . . 1 vol.

ERNEST D'HERVILLY

Contes pour les Grandes personnes . . . . 1 vol.
Mesdames les Parisiennes . . . . 1 —
Histoires divertissantes . . . . 1 —
D'Hervilly. — Caprices . . . . 1 —
Histoires de Mariages . . . . 1 —

ANDRÉ THEURIET

Mademoiselle Guignon . . . . 1 vol.
Le Mariage de Gérard. — Une Ondine . . . . 1 —
La Fortune d'Angèle . . . . 1 —
Raymonde. — Le Don Juan de Vireloup . . . . 1 —
Le Filleul d'un Marquis . . . . 1 —
Sous Bois . . . . 1 —
Le Fils Maugars . . . . 1 —

IVAN TOURGUÉNEFF

Pères et Enfants . . . . 1 vol.

PIERRE NINOUS

L'Empoisonneuse . . . . 1 vol.

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 11055,

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13, PARIS.
à 3 fr. 50 le volume.
(*EXTRAIT DU CATALOGUE*)

PAUL ARÈNE

LA GUEUSE PARFUMÉE

Récits de Provence . . . . 1 vol

LÉON CLADEL

BONSHOMMES

Un volume.

DANIEL DARC

Revanche posthume . . . . 1 vol.

ERNEST D'HERVILLY

Contes pour les Grandes personnes . . . . 1 vol.
Mesdames les Parisiennes . . . . 1 —
Histoires divertissantes . . . . 1 —
D'Hervilly. — Caprices . . . . 1 —
Histoires de Mariages . . . . 1 —

ANDRÉ THEURIET

Mademoiselle Guignon . . . . 1 vol.
Le Mariage de Gérard. — Une Ondine . . . . 1 —
La Fortune d'Angèle . . . . 1 —
Raymonde. — Le Don Juan de Vireloup . . . . 1 —
Le Filleul d'un Marquis . . . . 1 —
Sous Bois . . . . 1 —
Le Fils Maugars . . . . 1 —

IVAN TOURGUÉNEFF

Pères et Enfants . . . . 1 vol.

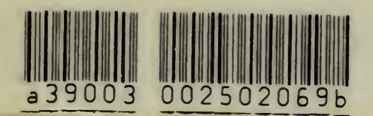
PIERRE NINOUS

L'Empoisonneuse . . . . 1 vol.

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 11055,

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due



CE PQ 2367
.M84C6 1881
COO MOLTON, EUGE CONTES.
ACC# 1225590



